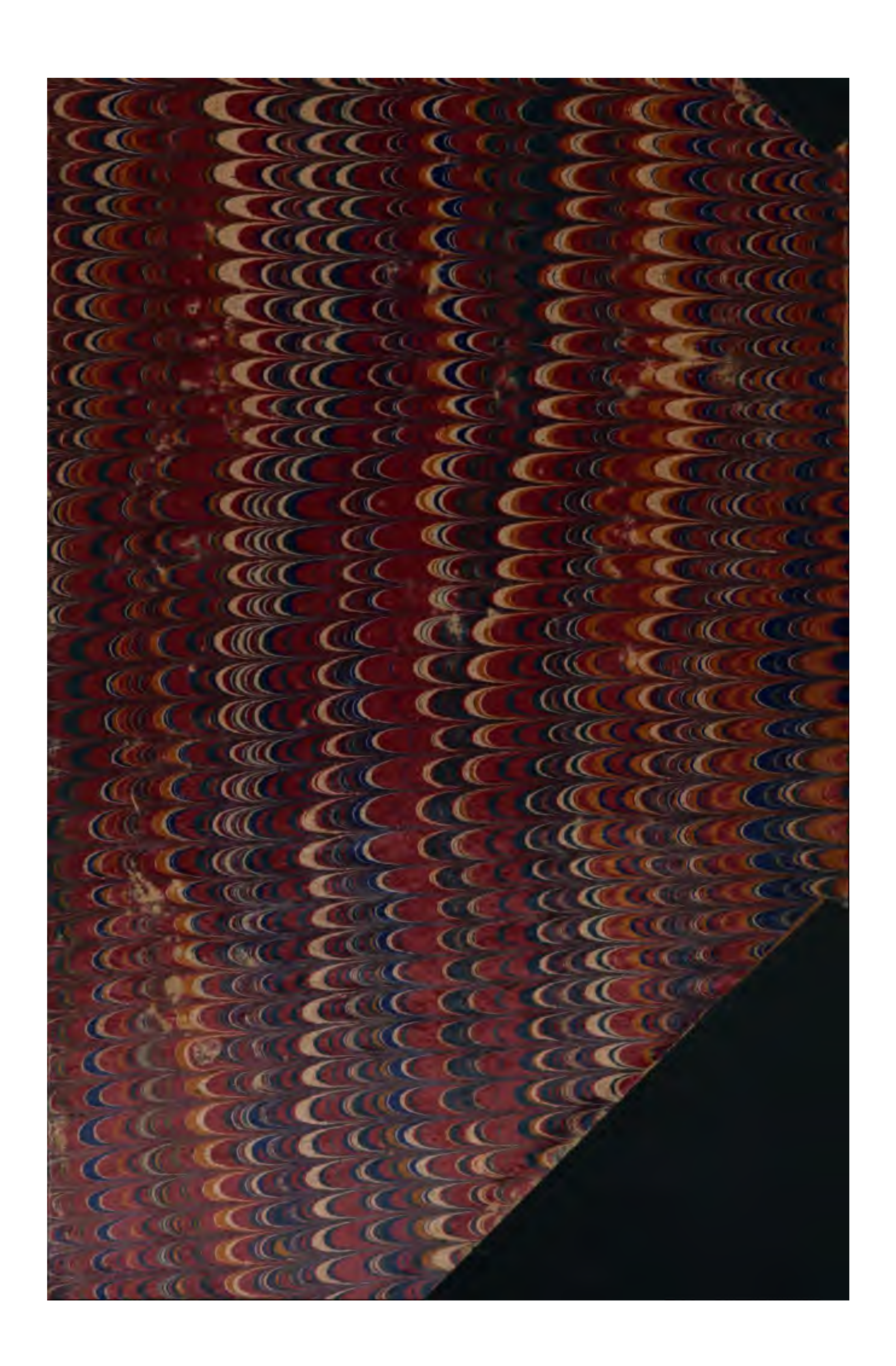



SE TAIRE
FAIRE

ÉLOGE

DE

BLAISE PASCAL.

ÉLOGE

DE

BLAISE PASCAL,

ACCOMPAGNÉ DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES;

DISCOURS *qui a remporté le* Prix double *d'éloquence* (une Eglantine d'or de valeur double), *décerné en* 1816, *par l'Académie* des Jeux floraux;

PAR M. GEORGE-MARIE RAYMOND, de la Société Philotechnique de Paris; Membre de l'Académie Royale des Siences de Turin; de la société pour l'avancement des Arts, de Genève; de l'Académie des Philarmoniques de Bologne; des Académies de Nîmes, de Dijon, de Lyon, de Grenoble, de Soissons, etc.

Et ipse quidem, quamquam medio in spatio integræ ætatis ereptus, quantum ad gloriam longissimum ævum peregit.

TACIT. Agric. 44.

SECONDE ÉDITION.

A LYON,

CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR DU ROI.

1816.

Vignaud
8-8-27.

AVANT-PROPOS.

En travaillant à cet Ecrit, je n'ai pas eu pour objet de composer un Eloge stérile, vain recueil de lieux oratoires, également inutiles à la mémoire de Pascal et à l'instruction de ses admirateurs. Nous avons assez de phrases, s'écrie-t-on de toutes parts. J'ai osé me proposer un plus noble but : j'ai tâché, d'un côté, de faire entrevoir les utiles leçons que le philosophe et l'homme de lettres peuvent trouver dans l'examen des travaux de Pascal, et dans l'étude des chefs-d'œuvre de sa plume. Mais, d'autre part, j'ai sur-tout désiré de faire sentir toute la grandeur et toute l'importance de ses vues sur la destination et les devoirs de l'homme, et de présenter, dans le tableau de ses vertus en action, un modèle capable de réchauffer les ames en qui toute semence de Religion et de saine morale n'est pas étouffée. Ce point de vue, sous lequel j'ai cru devoir envisager un si beau sujet, a entraîné quelques détails devenus indispensables, et a donné à mon Discours un peu plus d'étendue peut-être que n'en comportent les formes ordinaires. Et cependant, en me restreignant à la véritable substance des choses, j'ai eu encore des sacrifices à m'imposer, et je suis loin d'avoir tout dit. Quoi qu'il en soit, la

manière dont j'ai exécuté mon travail, apprendra seule si j'ai bien ou mal fait de m'attacher à la fin que j'ai choisie. Après tout, ce Discours dépasse peut-être à peine les limites de quelques Éloges connus et consacrés.

Je ne dis rien du plan que j'ai suivi : il m'a paru, si je puis ainsi m'exprimer, obligé de sa nature et tracé par le sujet même. C'est par des prodiges dans les Sciences que Pascal a débuté ; il a écrit les *Provinciales* dans l'âge mûr, et son grand Ouvrage sur la Religion devait couronner ses travaux. Ainsi, l'ordre à peu près chronologique dans les faits, l'ordre des matières et la gradation d'intérêt, tout se trouve ici réuni. Vouloir s'écarter de ce plan, c'eût été chercher ridiculement à faire un tour de force aux dépens du naturel et du vrai, dont on ne viole jamais impunément les lois. Ayant un tel plan sous la main, et, pour le remplir, des détails d'une richesse et d'une beauté rares, si l'orateur, placé d'ailleurs dans les circonstances convenables, ne parvenait pas à inspirer quelque intérêt, ce serait bien complètement sa faute. Cependant, je crois avoir besoin, pour mon compte, de toute l'indulgence du Public : j'ai écrit dans la solitude, loin de toute lumière et de tout secours, au travers de nombreux devoirs à remplir ; et il ne m'a pas été possible de choisir une situation plus

favorable. Ces mêmes circonstances ne m'ont permis d'entrer dans le Concours, faute de l'avoir connu plutôt, que vers le milieu du terme dont d'autres concurrens ont pu jouir.

Quant aux Notes que j'ai placées à la suite de mon Discours, ce recueil accessoire étonnera peut-être d'abord par son volume ; mais, comme on peut à son gré lire ou omettre ces Notes, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de m'en excuser. Voici toutefois les motifs qui me les ont fait entreprendre. L'auteur d'un Eloge serait bien mal-adroit, qui ne parviendrait pas à faire naître quelque intérêt en faveur de son héros ; le panégyriste de Pascal le serait sur-tout beaucoup plus qu'un autre. Or, cet intérêt, quand il a pour objet un homme si extraordinaire, peut être assez vif pour produire le désir de retrouver sous un même point de vue tous les détails qui concernent le personnage loué, et qui tendent à le faire mieux connaître. J'ai pensé, d'ailleurs, que la vie et les travaux de Pascal, rappelant des époques célèbres dans l'histoire des sciences, des lettres et des doctrines religieuses, on serait peut-être bien aise de trouver dans un petit volume, à la portée de tout le monde, un abrégé des circonstances les plus remarquables qui ont fait tant de bruit, et propre à dispenser de recourir à un grand nombre d'ouvrages volumineux, qui

ne sont pas entre les mains de tout le monde, et dont quelques-uns ne sont pas susceptibles d'être entendus par tous les lecteurs.

Pour ce qui regarde les questions théologiques, que je n'ai pu me dispenser de rappeler, je prie le lecteur de considérer que les concurrens n'ont jamais dû perdre de vue l'obligation expresse, qui leur était imposée par l'Académie, *de se montrer étrangers aux querelles théologiques auxquelles Pascal crut devoir prendre part.*

La célérité avec laquelle la première édition de ce Discours a été imprimée, dans le *Recueil de l'Académie des Jeux floraux*, a donné lieu à quelques fautes typographiques, à quelques omissions et transpositions de Notes : je les ai rectifiées ici avec le plus grand soin.

ÉLOGE

DE

BLAISE PASCAL.

l'enjouement, pour la finesse et la force du ridicule ; Démosthène et Bossuet, pour le sublime et la véhémence du style ; Socrate, Platon, Epictète, en philosophie : qu'ai-je dit ? qui a été plus que tout cela, un héros chrétien et l'un des plus dignes modèles de la perfection évangélique. A ces traits, dont l'alliance a de quoi nous étonner, qui peut méconnaître Pascal ? La nature a-t-elle enfanté deux fois un tel prodige ?

La vérité toute seule, je le vois, et je dois redouter un écueil trop fameux dans les fastes de la louange ; la vérité, dis-je, toute seule va prendre ici les couleurs de l'exagération. Laissons donc la méthode ordinaire des orateurs : c'est un autre art qu'il nous faut. Pour exposer les titres de Pascal à une gloire immortelle aussi pure que solide, recourons à toutes les ressources de la simplicité, et ne craignons point de manquer les couleurs propres de notre sujet. Qu'avons-nous besoin du prestige du langage, si nous n'avons que des merveilles à raconter ? Ne nous suffira-t-il pas de suivre les travaux du grand homme et l'exercice de ses vertus chrétiennes (1) ? Ah ! gardons-nous de profaner par un luxe étranger les richesses d'une telle matière ! Qui oserait prétendre à l'éloquence en présence de Pascal ?

Pardonne, ombre illustre et révérée, si, d'un bras impuissant et mal assuré, j'entreprends d'élever à ta gloire un monument qui réclame des mains plus savantes que les miennes ! Mes efforts, je le sens, seconderont mal le noble désir qui m'anime ; mais du moins je saurai rendre à ta mémoire un hommage pur et vrai, et rien ne m'échappera qui puisse outrager tes vertus, que j'honore bien plus encore que ton génie.

(1) Un écrivain célèbre a dit que six pages suffisent au-delà pour la vie d'un auteur sédentaire, qu'elle est toute entière dans ses ouvrages. Si la dernière partie de cette sentence est une vérité, il faut convenir que la règle qui en est tirée, n'est pas sans exception.

Tracer rapidement des faits pleins d'intérêt, et analyser les grandes vues qui s'offriront à nos regards, voilà la seule tâche que je m'impose. Montrer ce que Pascal a été et ce qu'il a fait, ce sera, je pense, un assez bel éloge.

Mais, avant tout, qu'il me soit permis d'applaudir aux sages qui, les premiers, ont eu la belle et généreuse pensée, non-seulement de venger la mémoire de Pascal du long silence de tous les corps littéraires de sa patrie, mais de dissiper enfin les nuages et de déchirer le voile dont l'esprit de parti et je ne sais quelle philosophie peu digne du nom qu'elle porte, ont voulu couvrir sa statue.

PREMIÈRE PARTIE.

Ne nous arrêtons point à rappeler que les aïeux de Pascal étoient anoblis, depuis un siècle et demi, pour leurs services dans l'administration publique; imitons ici un grand orateur louant l'un des plus illustres capitaines des temps modernes : comme lui, laissons l'usage de faire un mérite de la naissance à ceux qui ont besoin de compter scrupuleusement les titres de leur héros pour relever sa gloire, et de remplacer ce qui manque à ses qualités personnelles, par celles de ses ancêtres. Il est moins indifférent de remarquer que Pascal dut à son père les premiers fruits d'une éducation sage et raisonnée, et qu'il n'eut jamais d'autre maître. Heureux les enfans qui trouvent, dans l'exemple et les préceptes d'un père instruit et vertueux, les véritables leçons dont ils ont besoin; qui reçoivent de cet instituteur naturel, que nul autre ne peut remplacer, ces soins vigilans et soutenus, que l'incapacité, ou d'autres devoirs à remplir, empêchent trop souvent les pères de donner eux-mêmes (*a*)! Etienne Pascal, versé dans les sciences exactes, vit les

savans de sa patrie, rechercher son amitié. Leurs entretiens journaliers et un commerce épistolaire très-étendu, leur donnaient une part dans tous les progrès que les sciences faisaient à cette époque chez les nations les plus instruites. Les savantes conférences d'Etienne Pascal et de ses amis éveillent l'instinct géométrique du jeune Blaise : un enfant de dix ans vient s'intéresser aux objets des hautes méditations qui occupent les premiers Géomètres de l'Europe.

Pascal père, portant des vues saines et judicieuses dans l'éducation de ses enfans, attaché à une méthode dictée par la nature et sanctionnée par l'autorité de l'expérience; sachant que, dans les hommes ordinaires, la mémoire et la sensibilité précèdent la raison et le jugement; bien éloigné de soupçonner la trempe du génie de son fils, destiné par la nature à la plus étonnante des exceptions, Etienne Pascal veut que son élève, livré d'abord tout entier à l'étude des langues et des lettres, n'entreprenne celle des sciences que lorsque son esprit, formé par l'âge, l'observation et la réflexion, aura acquis la force et la maturité nécessaires pour soutenir les laborieux exercices du raisonnement (*b*). Il pense qu'il faut sans cesse étudier la mesure des forces intellectuelles des enfans, et ne rien exiger d'eux qui passe cette limite (1). Il craint encore qu'un goût trop précoce pour l'exactitude géométrique n'étouffe dans leur germe le sentiment et l'imagination, et n'empèche dès-lors son jeune fils de trouver aucun attrait dans les arts et les lettres.

Ces réflexions sont sages sans doute; mais quand la nature s'occupe de former ces génies extraordinaires

---

(1) « Sa principale maxime, dit M.me Périer, était de tenir toujours » cet enfant au-dessus de son ouvrage. » (*Vie de M. Pascal*, par M.me Périer, sa sœur.)

qui doivent faire l'étonnement ou l'admiration des hommes, elle semble abandonner toutes ses lois; sa marche trompe tous nos raisonnemens ; la nature alors s'écarte autant de ses voies accoutumées, que le grand homme qu'elle veut créer doit différer de ses semblables.

Le jeune Pascal reçoit avec douleur la défense de s'occuper de Géométrie parmi les études qui lui sont prescrites. Il veut du moins connaître l'objet d'une science qui mérite de captiver l'attention d'hommes si distingués, et vers laquelle il se sent si fortement entraîné lui-même. On lui en donne une définition telle qu'on croit devoir la donner à un enfant ; il ne lui en faut pas davantage : il va créer lui-même à l'écart cette Géométrie qu'on veut lui cacher. La nature révèle à cet enfant le secret de la philosophie des sciences ; il sent le besoin d'une langue spéciale, qui, fixant ses premières idées, lui permette de s'élever à des idées nouvelles ; il a recours à ce puissant artifice du langage qui soulage l'attention, et conduit par degrés aux notions générales et collectives. Ce jeune entendement reproduit l'intéressant phénomène de la création des méthodes philosophiques, regardée comme l'une des plus belles opérations de l'esprit humain.

Pascal se fait une nomenclature géométrique. Les premiers axiomes de la science s'offrent à son esprit; il s'appuie sur leur certitude et en poursuit les conséquences ; il avance de vérités en vérités, et s'ouvre ainsi lui-même le chemin suivi par les grands Géomètres de l'antiquité. Il arrive à ce théorême (1) devenu fameux par la mesure qu'il a donnée de ce qu'a pu faire une fois l'esprit d'un enfant livré à ses propres forces. Il contemplait sans doute avec délices cette vérité nouvelle qu'il venait de trouver, lorsque son père le prit en faute...... O désobéissance digne d'ad-

(1) La 32.ème proposition d'Euclide.

miration ! Quels moyens de justification la nature a ménagés au coupable ! comme elle s'est chargée de le faire absoudre ! L'enfant Géomètre, interrogé par son père sur le fondement de sa dernière démonstration, revient sur un théorème antérieur ; et, de l'un à l'autre, rétrograde avec ordre le long de la chaîne de ses découvertes, jusqu'aux axiomes d'où il est parti...... Ne cherchons point à peindre l'étonnement, le trouble, l'agitation, le bonheur et les larmes d'un père à la vue d'un tel spectacle ! Etienne Pascal, dit-on, en fut effrayé d'abord, et il est aisé de le concevoir. Dès-lors toute défense est levée : le jeune Pascal peut se livrer sans obstacle à l'étude d'une science qui lui appartient à si bon droit. En reprenant dans Euclide la route qu'il a devinée lui-même, il n'a pas besoin de guide ; et bientôt il peut siéger avec honneur dans ces mêmes assemblées dont on avait voulu l'exclure, mais auxquelles il s'est fait un titre si légitime. (*c*)

Quatre ans seulement s'écoulent, et Pascal fait voir un autre phénomène. S'élever, dans les sciences, à quelque haut point de vue d'où l'on puisse embrasser d'un coup-d'œil une foule de vérités qui se rangent comme autant de rayons autour d'un centre unique, qui se groupent comme de simples accessoires auprès d'une vérité primitive et fondamentale, c'est là une prérogative qui n'appartient qu'aux esprits d'un ordre supérieur ; elle atteste une raison forte et étendue qui, dans ces sublimes spéculations, retrace quelques vestiges de la lumière éternelle d'où elle est émanée. Les annales des sciences nous en offrent quelques rares et beaux exemples. Il paraît que le jeune Pascal avait envisagé les *sections coniques* sous un rapport général, en les considérant comme de simples accidens d'une seule courbe qui se modifie de diverses manières, et que par ce moyen il avait entrevu et mis à découvert leurs principales analogies. Cette

méthode de tirer, en quelque façon, d'une même source, les propriétés communes ou spéciales de ces courbes, qui n'est qu'un jeu pour l'analyse moderne, ce procédé n'est point sans difficultés dans la marche purement géométrique, où l'œil de l'esprit doit se porter sur chaque détail, où la pensée doit s'arrêter sur chaque fait avec une connaissance raisonnée, et se rendre un compte actuel de toutes les combinaisons qui s'opèrent entre les parties de l'étendue. On en jugerait mal, si l'on assimilait cette marche à la méthode puisée dans les artifices de cette analyse algébrique qui conduit le philosophe, infailliblement et comme par la main, au but qu'il se propose; méthode qui, plus savante, pour ainsi dire, que le Géomètre lui-même, redresse les questions qu'il a mal posées, en montre le côté faible ou en dévoile l'absurdité; qui va saisir, à l'insu du calculateur, des vérités ou des faits ignorés, liés à un même point de vue, les lui présente en un seul faisceau, et lui fournit le moyen d'en apercevoir tous les rapports.

C'est à seize ans que Pascal compose ce *Traité des Coniques*, où il rassemble tout ce que les anciens avaient écrit sur ces courbes; d'un seul théorème fondamental il déduit, avec élégance et sans effort, quatre cents corollaires, qui comprennent toute la théorie donnée par le premier Géomètre de la fameuse école d'Alexandrie, par cet Apollonius de Perge, dont les œuvres, qui ont passé pour classiques, aux yeux de la docte antiquité, sont encore admirées, étudiées et commentées par les savans de nos jours (*d*).

Mais que ne devons-nous pas attendre désormais de cet esprit de force et de lumière qui anime toutes les facultés intellectuelles du jeune Pascal, et qui va croître encore avec l'âge, après avoir débuté par de tels essais? Occupé des moyens de soulager les cal-

culateurs, Pascal trouve, dans ses méditations, cette étonnante *Machine Arithmétique* (1) dont on a tant parlé, et qu'on admire, en effet, d'autant plus, qu'on en examine et qu'on en découvre mieux le mécanisme. Le principe sur lequel elle est fondée, est un trait de génie, et son exécution est à la fois un chef-d'œuvre de combinaison et de persévérance. On ne sait ce qui doit le plus surprendre, dans un jeune homme de dix-neuf ans, de la sagacité que suppose la conception de cette machine, ou du miracle de patience qui a pu la mettre à fin. Quelle est donc cette puissance surnaturelle du génie, qui imprime à un être matériel, assemblage inanimé de quelques pièces de bois et de métal, la faculté d'obéir à la volonté aveugle qui le met en action? On dispose la machine selon la nature des opérations que l'on doit faire ; une première impulsion suffit : ô prodige ! c'est la Machine qui calcule pour nous ; et quelques tours d'aiguille nous donnent les résultats les plus compliqués dans leur génération, sans le moindre concours de notre intelligence (*e*) !

Les recherches se pressent, les travaux se multiplient, les découvertes se succèdent avec rapidité ; comment suffirons-nous à les décrire ? Quel regret de ne pouvoir nous arrêter à chaque circonstance, et de mettre un frein à notre admiration ! Ne retrouverions-nous pas le génie de Pascal dans l'invention de ce *Triangle* (2), dont le caractère original et l'admirable

(1) Dans une lettre au chancelier Seguier, écrite en 1645, Pascal nous apprend que c'est aux longues opérations de calcul qu'il avait à exécuter relativement aux emplois de son père en Normandie, que lui vint la pensée de sa Machine Arithmétique.

(2) Je n'ai pas cru devoir m'astreindre minutieusement à l'ordre des temps, dans l'exposition des travaux de Pascal : l'ordre des matières m'a paru le plus naturel à la fois et le plus avantageux ; d'ailleurs, j'aurai peu de transpositions à faire, et la vie de Pascal, remplie de maux et de souffrances, a été malheureusement si courte pour les sciences, les lettres et la religion, que ce n'est pas la peine de distinguer les époques.

l'admirable fécondité ont obtenu le suffrage unanime des Géomètres (*f*) ? Ne retrouverions-nous pas le même génie dans cette première pensée de la théorie des *Probabilités*, de cette analyse magique qui dévoile les mystères de l'avenir, impose au hasard des lois invariables et enchaîne les caprices les plus bizarres de la fortune (*g*) ? Ne le retrouverions-nous pas encore dans ces divers Traités, dignes, comme tous les autres travaux de Pascal, d'intéresser la postérité la plus savante, et dont malheureusement le plus grand nombre est perdu (*h*) ?

Mais des objets d'un autre ordre appellent nos regards et vont porter notre admiration à son comble: passons aux célèbres problèmes de la Cycloïde (*i*).

L'œil peut suivre dans l'espace le chemin que parcourt le clou d'une roue en mouvement; les Géomètres ont fixé cette trace fugitive, et la courbe qu'elle donne et dont ils ont déterminé les lois, a reçu le nom de *Roulette* ou de *Cycloïde*. Cette courbe est l'une des plus curieuses qui aient excité l'attention des Géomètres. On l'a comparée à la pomme de discorde, à cause des débats ou des vives contestations que chaque point de sa théorie a fait naître parmi les savans. La découverte de ses propriétés a formé une époque remarquable dans l'histoire des sciences, par la variété des incidens et par la difficulté des problèmes.

Galilée remarque la Cycloïde (1), et trente ans après, l'aire de cette courbe est encore inconnue à cet homme de génie, aussi grand Géomètre qu'habile observateur de la nature, qui fut peut-être le premier fondateur de la saine physique et le véritable précurseur de Newton (*k*). Galilée propose le problème de l'aire de la Cycloïde (2) au savant Cavalleri, qui

(1) En 1609.

(2) En 1640.

échoue dans cette recherche, malgré les secours qu'il peut recevoir de sa belle et féconde méthode des *indivisibles*, sur laquelle Pascal doit lui-même s'appuyer. Torricelli le résout après la mort de son maître ; et Viviani, autre élève de Galilée, trouve les tangentes de cette courbe. Mais ce sont les Géomètres français qui ont donné la solution primitive de tous les premiers problèmes de la Roulette.

Pascal ne traînait, depuis sa jeunesse, qu'une vie languisante. Ses infirmités aggravées de plus en plus par ses travaux et par les suites d'un funeste accident auquel sa fragile existence a failli succomber, le privent bientôt du sommeil (*l*). Quoiqu'il ait renoncé depuis quelque temps aux sciences profanes, pour se livrer tout entier à l'exécution d'un grand dessein qu'il médite, les problèmes les plus importans sur les propriétés de la Roulette se présentent à son esprit pendant ses cruelles insomnies; il s'y laisse insensiblement entraîner, soit pour tromper, en quelque manière, ses souffrances, soit que l'ascendant de son génie mathématique l'emporte malgré lui dans ces profondes méditations. Il envisage les problèmes de la Cycloïde dans toute leur étendue (1).

Il est des surfaces qui, par la nature des lignes qui les terminent, font le désespoir du Géomètre cherchant à établir la mesure exacte de l'espace qu'elles renferment ; et cependant, la connaissance de ces surfaces est le premier élément nécessaire pour arriver à celle du volume des corps dont ces lignes primitives sont

---

(1) Pascal entreprit de déterminer les solides de résolution qu'engendrerait un segment limité par une ordonnée quelconque parallèle à la base, et tournant soit autour de l'ordonnée, soit autour de l'axe ; l'aire et le centre de gravité de ce segment ; le centre de gravité des solides qu'il décrit et ceux des segmens de ces solides coupés par des plans passant par l'axe de révolution ; l'aire et le centre de gravité des surfaces de ces solides ; enfin, la mesure et les centres de gravité de la courbe même et de ses parties. (*Problemata de Cycloide, etc.* Tome V, des œuvres de Pascal, pages 135 et 136 ; et *Hist. de la Roulette*, ibid. page 169).

comme la racine. Voici l'une des merveilles de la science : le Géomètre saisit cette surface élémentaire, être d'autant plus étonnant, qu'il n'a qu'une ombre d'existence, et que l'imagination qui le produit, le dépouille en même temps de la réalité ; le Géomètre promène ce fantôme dans l'espace ; le long de la route qu'il lui assigne, lui fait produire l'image d'un corps revêtu de toutes ses formes extérieures ; et cette génération miraculeuse relève à la fois et la nature et la capacité des dimensions offertes à nos regards. Ce n'est pas tout. Le Géomètre considérant, dans le corps dont il a déterminé l'étendue, le poids particulier de ses diverses parties, les en prive à son gré, pour en charger un point unique et indivisible qu'il sait démêler parmi tous les autres ; il commande à ce point d'obéir aux lois qui maîtrisent la masse entière ; et ce centre imaginaire, véritable néant, pure abstraction de l'esprit, devient docile à la voix du philosophe, et se soumet fidèlement à la marche qui lui est tracée, comme si le corps lui-même n'existait plus et que lui seul en eût pris la place.

Ces prodiges qu'enfante le pouvoir du génie, il ne les réalise pas toujours avec la même facilité. Il est des lignes, des surfaces, des volumes où de pareilles recherches semblent arrêtées par des obscurités impénétrables. Tels étaient, aux yeux des plus grands géomètres, les segmens de la Cycloïde, les solides engendrés dans différens sens par cette courbe, et les diverses parties de ces solides. Ces questions d'une profonde Géométrie étaient les plus difficiles que l'on se fût encore proposées; elles l'étaient sur-tout à une époque où la Géométrie des courbes était encore privée des admirables secours de cette analyse transcendante appuyée sur de savantes erreurs qui se compensent elles-mêmes, méthode étonnante de calcul, capable de dompter les difficultés les plus rebelles de la science, dont elle a changé la face ; qui, imitant la puissance de

la nature lorsqu'elle montre à notre imagination effrayée, l'échelle descendante des élémens de la substance corporelle, décompose de même la grandeur, en poursuit jusqu'aux derniers atomes, les tient, en quelque façon, suspendus au bord du néant, pour continuer l'examen de leur rapport jusques dans leur évanouissement même; et qui, après avoir enchaîné, avec des liens habilement disposés, ces êtres incompréhensibles qui échappent à la pensée sans pouvoir échapper au calcul, commande à la formule miraculeuse de leur restituer l'existence qui semblait les avoir abandonnés, et les reproduit tout-à-coup dans toute la plénitude de leur ensemble, dont elle fait connaître la loi ignorée jusqu'à ce moment.

Ici, il fallait, avant tout, par l'invention de méthodes spéciales, ouvrir une route inconnue dans les mystérieux abîmes de l'abstraction. Ces efforts semblaient être le terme de la puissance de l'esprit humain. Quelques nuits de douleurs suffisent à Pascal pour trouver à la fois et les moyens et les résultats cherchés, pour démêler avec netteté les plus savantes combinaisons que l'imagination, dans toute sa force, ait jamais pu concevoir. Il ne songe point à publier ces beaux fruits de quelques réflexions poursuivies au travers de tourmens à peine supportables; seulement il en parle à un ami qui le détermine à les écrire, et qui, de concert avec d'autres personnes, forme le louable projet de faire tourner ces découvertes au profit de la religion. On a attribué ces vues à Pascal lui-même; mais la candeur et la simplicité de son ame universellement reconnues, nous commandent de rejeter la pensée d'une orgueilleuse présomption de sa part (*m*).

Il est donc vrai que l'envie ou l'esprit de parti ne manquent jamais de se donner les plus tristes soins pour obscurcir l'éclat d'un nom qui les offusque! Mais ne craignons rien pour la mémoire de Pascal: sa

grande image ne s'élève que plus rayonnante et plus pure au-dessus de quelques nuages impuissans qui ne sauraient l'atteindre.

Les problèmes de la Cycloïde sont proposés au monde savant; un prix est promis à chacun des deux premiers Géomètres qui auront satisfait aux conditions prescrites (*n*).

Alors florissaient en Europe le grand Descartes, Fermat, Huygens, Roberval, Sluze, Wallis, Wren, Schootten, de Witt, Van-Henraët, de Beaune, Ricci, Hudde, le P. Mersenne, le P. Lalouvère et une foule d'autres géomètres distingués : âge brillant des sciences et de la philosophie, qui peut s'honorer de tous ces noms à la fois, et des belles et nombreuses découvertes qu'ils rappellent (*o*) !

Plusieurs de ces hommes célèbres, sans toutefois prétendre au prix, attaquent quelques-unes des questions proposées sur la Cycloïde, et trouvent des résultats plus ou moins intéressans (*p*). Deux seuls Géomètres, le P. Lalouvère et Wallis, entrent expressément dans le concours, mais leurs efforts sont impuissans : ils ne peuvent atteindre au but, et les prix ne sont point décernés (*q*).

Pascal publie ses problèmes après l'expiration du terme qu'il a fixé; ils excitent l'admiration des Géomètres, et Wallis lui-même en témoigne la plus vive satisfaction au savant Huygens. Les différentes parties dont se compose le travail de Pascal sont un monument immortel de la force de son esprit, de la clarté frappante de ses idées, et de la manière heureuse et facile dont il manie en maître les matières géométriques de la plus haute difficulté. Les méthodes qu'il emploie dans ces sublimes théories touchent de près à l'analyse différentielle et intégrale ; et l'on a pensé avec raison, que si Pascal eût accordé quelques instans encore à la Géométrie, il allait ravir à l'Allemagne

et à l'Angleterre la gloire de pouvoir se disputer cette mémorable découverte (*r*).

Lorsque Pascal étonnait le monde savant par ses travaux géométriques, déjà son nom était inscrit avec le même honneur dans les annales de la physique, où il ne sera jamais oublié.

L'air atmosphérique sans cesse présent autour de nous, cet aliment nécessaire à la vie de tout ce qui respire, ce fluide dans lequel nous sommes plongés, n'était cependant guères connu que de nom, même parmi les plus illustres philosophes. Cette branche de la physique était restée dans les ténèbres dès l'origine de la philosophie (*s*) L'opinion universelle de l'horreur de la nature pour le vide, était depuis plus de deux mille ans en possession des écoles et y régnait en souveraine, paisiblement et sans contestation. Tous les effets qui dépendent de la pression de l'air, sont expliqués par de vaines subtilités et par des mots illusoires; l'horreur du vide donne même la raison d'autres phénomènes importans: c'est par l'horreur du vide, que Galilée, l'oracle de l'Italie, explique l'adhérence des molécules dans les corps solides. Il est réservé à Pascal d'anéantir cette vieille erreur philosophique; il va opérer en cela l'une des plus grandes révolutions qui jamais aient eu lieu dans l'empire des sciences. Qu'on nous permette de crayonner rapidement cette intéressante découverte: elle mérite toute notre attention. Galilée avait connu la pesanteur de l'air, il l'avait même comparée à celle de l'eau; mais il n'avait pas soupçonné la cause de l'ascension des fluides dans ces canaux où il voyait une puissance inconnue les soulever et les suspendre contre leur propre poids. On sait que des fontainiers de Florence, ne pouvant élever l'eau à plus de trente-deux pieds, consultèrent Galilée sur la cause de l'obstacle que la nature opposait à leurs efforts. L'intérêt et l'honneur de

la philosophie, a-t-on dit, exigeaient une prompte réponse : l'oracle de l'Italie ne pouvait rester muet. Galilée répond que la nature n'a, pour s'opposer à la formation du vide, qu'une force limitée et mesurée par le poids d'une colonne d'eau de trente-deux pieds. Mais Galilée a l'esprit trop juste pour ne pas reconnaître bientôt toute la faiblesse de son explication : il a quelque regret à sa réponse, et il laisse à son disciple Torricelli le soin de discuter le phénomène et d'en rechercher le principe.

Celui-ci écarte une partie du voile qui cache une cause si long-temps ignorée; il fait une judicieuse application de ses conjectures au plus pesant des fluides connus, et le fameux tube de Torricelli, premier type du baromètre, est acquis à la physique et prend place parmi ses plus utiles appareils. Mais Torricelli n'a que soupçonné la vérité; sa mort l'empêche de consommer la découverte, et ses conjectures n'ont pas d'autres suites.

Pascal ayant eu connaissance des expériences faites en Italie, se saisit du tube de Torricelli en homme de génie; il répète et varie les expériences. Il fait le vide au-dessus du fluide du réservoir, et l'autre colonne se précipitant au niveau de la première, il se confirme dans la pensée que la suspension antérieure dans le tube est l'effet de la pression de l'air dont il vient de priver la colonne correspondante : telle une balance recouvre l'équilibre, dès que l'un de ses bras est soulagé de l'excès du poids qui l'entraîne. Il fait voir en outre que la hauteur du mercure augmente ou diminue en raison des variations qu'il ménage dans la pression de l'air (1). Cette expérience capitale, qui

(1) Pascal, dans la lettre à M. Périer, où il invite celui-ci à faire l'expérience du Puy-de-Dôme, nous apprend qu'en travaillant à son premier opuscule, dont nous parlons ci-après, il avait la pensée de la pression de l'air, mais qu'il n'osa pas encore mettre cette cause en avant, faute d'expériences assez convaincantes.

appartient toute entière à Pascal, lui assure tous les droits à cette grande découverte. Il imagine encore et fait avec une même intelligence une foule d'autres expériences aussi neuves que décisives, dont il donne connaissance au public, et qui font une grande sensation dans toute l'Europe savante (*t*).

Bientôt, occupé des conjectures de Torricelli et du résultat de ses propres observations, travaillé par cette fermentation secrète du génie, qui domine les hommes nés pour les découvertes, pressé du désir de mettre la vérité dans tout son jour, Pascal conçoit la belle expérience du Puy-de-Dôme; il veut, par cette expérience définitive, résoudre tous les doutes et toutes les difficultés que ses premiers essais ont fait naître (1). Il propose donc l'expérience de Clermont, qui est faite une année après, avec tout l'appareil et tous les soins convenables, et en présence d'un grand nombre de témoins éclairés.

C'est un spectacle toujours digne d'attention et offrant le plus vif intérêt, que celui de l'homme entouré des moyens d'attaque qu'il s'est créés lui-même, armé des instrumens de la science, se mettant en présence de la nature, et se disposant à lui ravir, soit par surprise, soit à force ouverte, quelques-uns de ses grands secrets. Tout est préparé pour l'entreprise, conformément aux vues de Pascal, et la nature va être réduite à s'expliquer enfin nettement sur la cause d'un si grand nombre de phénomènes.

On observe le baromètre au point le plus bas que peut offrir la ville de Clermont; on le porte sur la cime de la montagne; et le mercure, fidèle aux lois de l'hydrostatique, descend de plus de trois pouces, en vertu de la diminution du poids dont il est dé-

(1) Pascal pensait lui-même que les partisans de l'horreur du vide trouveraient encore quelques ressources pour expliquer le phénomène du mouvement du mercure mis en jeu par la combinaison de deux tubes adaptés l'un à l'autre.

chargé. On met l'instrument en expérience à diverses stations sur le chemin de la montagne, et par-tout l'argent fluide obéit avec la même précision à l'action de la colonne atmosphérique (1).

La nature confirme d'une autre manière cette première loi du fluide aérien, et en dévoile en même temps une seconde. Quelques pouces d'air sont renfermés librement dans un ballon au bas de la montagne; cet air privé de communication au-dehors, développe son ressort à mesure qu'on s'élève, arrondit les parois flexibles de sa prison; et fait, pour s'en échapper, un effort d'autant plus grand, que la pression extérieure lui oppose moins de résistance. Le rapporte-t-on dans les régions inférieures de l'atmosphère? le fardeau toujours croissant qu'on lui redonne à soutenir, le comprime par degrés, et rétablissant peu à peu l'équilibre autour de lui, le force de rentrer dans ses limites primitives, et restitue à son enveloppe sa première souplesse.

Pascal veut jouir lui-même à Paris, autant que les circonstances peuvent le lui permettre, de cette réponse tranchante que la nature, interpellée par le génie, vient de lui donner. Il porte le baromètre au sommet de plusieurs édifices très-élevés, et il obtient avec justesse les effets qu'il a prévus (*u*).

Ainsi est dissipée cette antique illusion de l'école, qui s'est opposée à un si grand nombre de découvertes en fermant les voies à l'expérience, et élevant une sorte de barrière enchantée entre la nature et l'homme: le fantôme disparaît, la pesanteur et le ressort de l'air sont reconnus pour toujours, et la physique est renouvelée (*v*).

---

(1) Pascal invita son beau-frère, M. Périer, le 15 novembre 1647, à faire cette expérience; et elle eut lieu le 19 septembre de l'année suivante. On trouva trois pouces une ligne et demie, de différence dans la hauteur du mercure, entre la station du jardin des Minimes de Clermont, et celle du sommet de la montagne.

L'un des premiers résultats que Pascal voit découler des effets qu'exerce la pression de l'air dans le tube de Torricelli, est la faculté de faire de ce tube un instrument de nivellement : conséquence remarquable, digne d'un esprit supérieur qui saisit les rapports avec promptitude, et embrasse d'un coup-d'œil les nombreux effets d'une cause féconde dont il entrevoit sur-le-champ toute la richesse. Cette belle idée de Pascal, accueillie d'abord avec intérêt par les physiciens, est suivie dès-lors avec constance. La théorie de l'air, éclairée d'un jour nouveau, s'étend rapidement ; la loi du décroissement de la densité de ses couches successives est calculée ; la diminution de pesanteur des molécules, en raison de leur éloignement du centre, est évaluée ; le rapport fondamental entre la hauteur de la colonne aérienne et celle du mercure dans les stations barométriques est établi : on varie les expériences ; on remarque les anomalies ; on en recherche les causes ; en vain celles-ci paraissent-elles vouloir se soustraire à l'œil des observateurs, on les poursuit avec obstination ; on étudie dans les effets les moyens de remonter à leur source ; on atteint enfin jusqu'aux derniers élémens qui concourent à modifier la longueur de la colonne mercurielle dans les circonstances données. Des formules savantes deviennent la fidèle expression du phénomène traduit dans la langue du calcul avec tous ses détails. Ces formules résistent d'abord long-temps aux efforts des physiciens armés de tous les moyens de l'observation et de l'analyse ; mais ils se donnent d'avance des résultats rigoureusement constatés ; et les cherchant ensuite avec la formule, ils forcent celle-ci d'accuser elle-même avec exactitude jusqu'aux moindres degrés de correction dont elle a besoin (1).

(1) C'est ainsi que la théorie des nivellemens barométriques, aperçue par le génie de Pascal, savamment ébauchée par Halley et Newton,

C'est à l'aide de ces fruits admirables de la science, que ces hautes éminences du globe, qui se dérobaient à toutes les opérations géométriques, peuvent être mesurées aujourd'hui par le voyageur même qui les visite, et que, muni du baromètre, devenu le plus portatif des instrumens, le passager peut lire, à chaque point de sa route, sur l'échelle de son tube, la hauteur dont il s'élève lui-même au-dessus de la surface des mers, et dessiner ainsi la ligne sinueuse qu'il décrit relativement à un niveau déterminé : service immense rendu désormais à la physique, à l'histoire naturelle, et sur-tout à quelques branches du service public (*x*).

Entraîné, par la nature de ses recherches, à s'occuper de l'équilibre des liqueurs, Pascal porte dans l'hydrostatique cette vive lumière dont il frappe d'abord tous les objets qu'il soumet à ses observations. Il commence par le fameux paradoxe déjà démontré par Stévin et Galilée, que les liqueurs contredisant, pour ainsi dire, les lois de la gravité, en obéissant à la gravité même, peuvent produire des phénomènes directement en opposition avec leurs propres masses : que quelques molécules d'eau étendues sur une large base et élevées en filet presque invisible (1), peuvent contre-balancer les plus grands poids ; tandis qu'un immense volume de fluide dont la base est réduite à quelques points, perd toute sa pesanteur. Pascal rend ces merveilles sensibles, par la diversité de ses appareils qui en varient et répètent la démonstration. Mais une preuve de fait ne suffit pas à un esprit comme le sien : une loi susceptible d'être soumise à l'épreuve

---

améliorée par les vues de Bradley et de Mayer, et plus encore par celles de Deluc, a reçu ses plus grands perfectionnemens de MM. Playfair, Ramond et Laplace, et une facilité d'application qui ne laisse plus rien à désirer à la suite des travaux de MM. Pictet, Biot, Oltmans, d'Aubuisson, etc.

(1) Pourvu qu'il ne soit pas capillaire.

du calcul ne peut présenter aucun mystère à ses yeux. Complétant les preuves imparfaites données avant lui, il dévoile la cause du phénomène par toutes les formes de raisonnement qui peuvent l'établir avec le plus de rigueur et de clarté. Cette vérité fondamentale de la théorie des fluides lui donne l'idée ingénieuse d'envisager un vaisseau plein d'eau comme une machine de mécanique propre à la multiplication des forces.

Passant ensuite en revue tous les principaux faits de l'hydrostatique, il épuise, en quelque façon, cette branche intéressante de la physique, et donne aux philosophes, dans ce travail lumineux, un nouveau modèle du genre d'observations et de discussion qu'il faut employer envers la nature, pour l'étudier avec fruit (*y*).

Je me suis imposé le devoir de revenir un instant en arrière pour considérer Pascal dans sa manière de procéder à la recherche de la vérité; méthode importante à observer dans la marche d'un esprit favorisé d'une telle pénétration. La vie des hommes de génie ne serait rien pour nous; le bel exemple que la nature les charge de donner au monde serait perdu, si nous négligions de faire auprès d'eux les études qu'elle semble nous prescrire. C'est sur la route qu'ils ont suivie dans leurs travaux, que se trouvent les sources des plus utiles leçons dont la philosophie puisse enrichir ses doctrines. Et peut-on rien contempler de plus intéressant que ces utiles spéculations de la raison cherchant elle-même sa propre règle?

Pascal part des opinions reçues et les regarde comme certaines, tant qu'il ne se présente aucun motif assez fort qui lui fasse une loi de les abandonner; il tient à ses doctrines, mais sans opiniâtreté; il les préfère d'abord aux nouvelles, seulement parce qu'elles ont à ses yeux une autorité de plus, celle de l'assentiment universel; il pense que s'il faut se défier de la raison

humaine, c'est sur-tout à l'égard des systèmes qui n'ont pas encore subi l'épreuve critique du temps et de l'expérience : il exige qu'ils produisent leurs titres de certitude. Il est prêt à se rendre à l'évidence; mais, pour ne pas s'exposer à prendre pour la vérité, une nouvelle erreur souvent pire que la première, il ne recule qu'avec réserve ; de peur d'abandonner le terrain avec imprudence, il le dispute long-temps, et il ne met bas les armes que lorsqu'il lui est démontré qu'il défendait un mauvais poste.

Comme Descartes, Pascal oppose un doute salutaire au prestige de l'erreur ; mais tandis que le doute de Descartes se reporte en arrière et s'exerce sur le passé, celui de Pascal, au contraire, se dirige sur l'avenir, et prend pour objet les réformes qu'on propose : l'un discute les anciennes maximes, avant de les admettre ; l'autre tire de l'examen des nouveautés, le jugement qu'il faut porter sur les idées reçues.

Descartes veut que la raison, dans la revue sévère qu'elle fait et dans la discussion des idées et des principes, n'admette que ce qui est, à ses yeux, marqué du sceau de l'évidence. Pascal, de son côté, prétend que l'évidence seule a le droit d'attaquer notre croyance aux systèmes établis, qui peuvent être des erreurs sans doute, mais qui peuvent aussi avoir quelque fondement dans les motifs qui les ont fait admettre et qui en ont prolongé l'existence.

Ne craignez point que le doute de Pascal, protecteur des anciennes maximes, favorise le règne des préjugés et de l'habitude : essentiellement observateur, il cède peu à peu la place à une conviction raisonnée ; il ne sacrifie point les vérités nouvelles à l'autorité des vieilles erreurs. Pascal dit expressément et à plusieurs reprises que si l'on ne doit pas se départir légèrement des opinions transmises par l'antiquité, mais seulement lorsqu'on s'y trouve obligé par des preuves invincibles, ce serait une extrême faiblesse d'en faire le

moindre scrupule dans ce cas, et qu'on doit avoir plus de vénération pour les vérités palpables, que d'obstination pour les maximes régnantes.

Il est difficile que l'homme qui se croit ou se sent assez fort pour peser à la balance de sa raison les opinions de tous les âges, ne soit tenté de substituer ses vues personnelles à celles qu'il rejette; de-là l'esprit de système qui renaît de son propre tombeau, avec toutes ses illusions et toute sa puissance; d'autant plus fort, qu'il se prend alors lui-même pour la vérité si long-temps attendue, et qu'il se croit fait pour remplacer toutes les opinions qui l'ont précédé. Mais Pascal se fait remarquer parmi les plus illustres fondateurs de cette philosophie observatrice qui, laissant là tous les vains systèmes, s'est bornée à interroger la nature, a ouvert le chemin à tant de brillantes vérités, et a répandu en si peu de temps des torrens de lumière sur l'horizon des sciences (*z*).

Eminemment conservatrice, la méthode de Pascal ne détruira jamais rien d'utile; sauvegarde naturelle des anciennes vérités, et n'opposant aucun obstacle aux lumières nouvelles, le caractère important qui semble la distinguer, est de garantir ainsi la certitude des sentimens qu'elle embrasse. Enfin, elle est d'un usage permanent, elle est de tous les temps et de tous les lieux; elle convient à tous les âges de la philosophie, parce qu'elle est indépendante de ce qui est fait et de ce qui reste à faire.

Nous avons maintenant à considérer, dans cette première classe des travaux de Pascal, un genre de mérite qui, bientôt appliqué à d'autres sujets, nous fera voir l'auteur du *Traité de la Roulette* s'élancer en maître dans une autre carrière et s'y placer au premier rang.

SECONDE PARTIE.

Chez toutes les nations lettrées, la Poésie a fleuri avant l'apparition des bons écrits en prose. Le plus célèbre auteur de notre âge a dit que la plupart des grands ouvrages en prose du siècle de Louis XIV n'auraient pas enrichi la littérature française, sans les chefs-d'œuvre de poésie qui les ont précédés. Lorsque trente ans après le Cid, les Horaces et Cinna, on entendit les Bossuet et les Bourdaloue faire retentir les églises de France des accens d'une haute éloquence qui paraissait toute nouvelle, ces grands orateurs semblaient confirmer la remarque touchant leur langue propre, tandis que déjà Pascal avait établi l'exception. C'est en effet, pour l'ordinaire, entre les mains des poètes, que les langues se perfectionnent, qu'elles reçoivent la grâce, la richesse, l'harmonie; qu'elles apprennent à varier leurs tours, qu'elles s'exercent dans le choix des expressions. Tel, en quelque sorte, se forme le jeu de ces artistes qui, pour assouplir leurs organes, s'imposent des entraves volontaires, se mettent aux prises avec les plus grandes difficultés, et, qui, rompus au mouvement par ces durs exercices, en sortent légers et dispos, pleins de force et d'agilité (a).

Lorsque Pascal écrivait les *Provinciales*, on peut dire que, malgré quelques ouvrages qui commençaient à se distinguer par une certaine correction, malgré les premiers plaidoyers du sage et judicieux Patru que Vaugelas, Boileau, et le grand Racine ne dédaignèrent pas de prendre pour juge de leurs écrits, malgré les réformes et les améliorations que déjà la langue devait aux premiers travaux de l'Académie française, on peut dire qu'à cette époque il n'existait qu'un seul ouvrage en prose, digne d'être considéré comme classique; et l'auteur y avait travaillé trente ans. Le style de cet écrit manquait

encore de ce charme qui attache, première règle de l'art, dont le secret restait à trouver, ou plutôt, seule qualité que l'art ne donne pas, et dont le secret est tout entier dans l'ame des écrivains.

C'est dans cet état de choses que Pascal prend la plume. Pour obtenir le succès qu'il cherche, il rejette les faux ornemens dont les écrivains se paraient avec complaisance, il méconnaît l'autorité des modèles consacrés avant lui. Inspiré par le vrai génie de la langue, il va créer d'autres moyens; il entrevoit l'espèce de perfection à laquelle cette langue est réservée, et il sait y atteindre d'un seul coup. Il pose ainsi pour l'avenir de nouveaux modèles, qui loin d'avoir à craindre que leur mérite et leur poids ne viennent à être contestés par les juges éclairés des siècles futurs, sont au contraire destinés à commander leur hommage et leur constante admiration.

Tous ceux qui ont envisagé Pascal comme écrivain, se sont bornés à parler des *Provinciales* et des *Pensées*, productions fameuses, qu'on semble avoir regardées comme le seul titre auquel il doive cette partie de sa gloire. Pour nous, ne négligeons aucun des ouvrages de Pascal : la touche d'un grand maître se décèle dans les traits les plus fugitifs de son pinceau, et peut donner par-tout quelques leçons utiles dans son art. Le mérite d'un écrit ne consiste pas toujours et tout entier dans la solennité du style, ou dans les fleurs dont il peut être embelli; mais le ton doit varier avec le sujet, et il est des matières qui ne s'accommodent ni de ce brillant attirail, ni d'une pompe soutenue. Le bon goût ne consiste pas moins à savoir rejeter des ornemens déplacés, qu'à bien choisir d'autres fois ceux que le sujet comporte. Si, dans les ouvrages de tous les genres, il faut tenir quelque compte de la justesse des pensées, de leur disposition la mieux choisie; si l'on doit faire cas de la rigueur et de la clarté des raisonnemens; de l'ordre,

de

de l'ensemble et de l'unité dans la composition; enfin, de la convenance parfaite du style au sujet; si, par-dessus tout, l'auteur, malgré la sécheresse ou la gravité de sa matière, trouve encore l'art de plaire et d'intéresser, il me semble qu'il n'a pas bien mal rempli son objet, et que son travail mérite toute l'estime qu'on accorde aux bons écrits. Or, tels sont les caractères des *Lettres physiques et mathématiques* de Pascal, et tel il se montre dans ces pièces écrites sans apprêt et sans prétention, pressé par les circonstances qui ne lui permettent pas ces soins laborieux et de longue haleine qu'apportaient ses devanciers à la composition d'une simple lettre de compliment, fruit pénible de plusieurs mois de travail, qui laisse voir, dans sa forme maniérée et toute artificielle, la trace des malheureux efforts auxquels il doit son existence (*b*).

Mais gardons-nous de croire qu'il y ait, dans l'exemple de Pascal, de quoi autoriser une imprudente précipitation et justifier cette dangereuse maxime, que le talent peut se passer de travail. Si Pascal jouissait en effet de ce privilége, qui pourrait prétendre le partage avec lui? Mais il n'hésiste jamais à refaire six ou dix fois le même ouvrage, moins, il est vrai, pour y effacer des taches, que pour y ajouter de nouvelles beautés qui naissent en foule de la prodigieuse richesse de son esprit.

Pascal est, dans tous les sujets dont il s'occupe, un écrivain du premier ordre: soit qu'il combine les arides abstractions de la Géométrie, soit qu'il se réjouisse de la science et du *plein* du P. Noël; qu'il se livre aux épanchemens de l'amitié, ou qu'il rédige un projet de mandement, on le retrouve toujours dans cette grande diversité de matières, où il fait couler avec la même aisance sa plume élégante et suave. Non qu'il soit par-tout de la même perfection, et qu'il inspire à tout propos le même intérêt: quel auteur en serait capable?

Mais il n'est jamais sans une sorte d'empreinte qui se fait reconnaître : c'est le cachet de l'écrivain de génie. Quelle liaison naturelle dans les idées! Quelle méthode dans le raisonnement ! Quelle sagesse et quelle force dans l'emploi de ses moyens! Quelle perspicacité dans l'examen des argumens qu'il combat ! Quelle facilité dans ses attaques! Quelle manière heureuse d'associer le lecteur à sa victoire! Et toujours, quelle pureté de diction ! Quelle distance il met entre le style de ses correspondans et le sien ! On croit entendre des interlocuteurs de deux siècles différens, s'exprimer, dans leurs entretiens, chacun en sa langue particulière.

Dois-je examiner ici les matériaux de ce grand monument que la main hardie de Pascal n'a pas eu le temps de construire, pièces incomparables qui, quoique privées du mérite de l'ordonnance qui devait les lier entre elles, ne laissent pas d'étonner par leurs propres beautés? Si le style ne peut entièrement se détacher du sujet, sur-tout dans les matières d'une haute importance, ce n'est pas ici le lieu de discuter ces morceaux, dont les uns présentent les traits d'une grandeur et d'une majestueuse éloquence qui n'ont jamais été surpassées, et dont les autres laissent apercevoir, au travers de l'imperfection du premier jet, le sceau du génie qui les a frappés.

Cédons à l'impatience des hommes de lettres, qui nous demandent compte d'un autre modèle chéri dont ils ne se lassent point de s'occuper, et qui veulent retrouver, dans l'examen qu'ils en attendent, l'analyse de ces beautés et de ces perfections tant de fois admirées. Déjà tout le monde a nommé les *Provinciales*.

Si ce Livre célèbre se présente sur-tout ici comme un monument littéraire qui a marqué une grande époque dans l'histoire de la langue et de la littérature française, nous ne pouvons toutefois en parler avec justesse et en apprécier toute la valeur, sans revenir un instant sur les objets qui y sont traités, sans

jeter, au moins en passant, un coup-d'œil rapide sur ces trop fameuses disputes qui, peut-être, pour l'honneur de la véritable philosophie, autant que pour le repos de l'Eglise, n'auraient jamais dû naître, osons le dire, et bien moins se prolonger si long-temps parmi des hommes éclairés.

L'immutabilité des décrets de la volonté divine est un dogme qui paraît avoir été généralement reçu dans l'antiquité, mais diversement défiguré sous les noms de *Nécessité*, de *Destin*, de *Fatalité* (*c*). Il n'est pas étonnant que les anciens, abandonnés à leurs seules lumières naturelles, se soient égarés en cherchant à découvrir les fils mystérieux par lesquels agit la Divinité sur les êtres soumis à sa puissance, et de quelle manière intervient sa volonté dans la conservation et la direction de toutes choses; et sur-tout en s'efforçant de concilier cette liberté qui fait toute la moralité des actions humaines, avec la prévision éternelle, qui n'est pas moins incontestable, et avec les immuables décrets du Tout-Puissant. Les incertitudes et les erreurs de l'antiquité sur des questions dont l'obscurité nous confond, erreurs qui étaient l'effet nécessaire des bornes de l'esprit humain, offraient une grande leçon aux philosophes chrétiens, mieux éclairés sur leur faiblesse et sur la nature de leurs devoirs. Ces hautes questions étonnaient et épouvantaient le plus savant des Apôtres, qui s'arrêtait, frappé de respect et d'effroi, à la vue des voiles épais dont l'Eternel a couvert la profondeur de ses desseins (*d*).

S. Augustin, combattant les opinions des Manichéens sur le *pouvoir de la grâce*, et celles de Pélage sur l'*étendue de la liberté*, avait eu l'occasion d'exposer sur cette matière une doctrine qui fut admise par toute l'Eglise. Il eût été sage de s'en tenir là. Mais de tout temps a régné la manie des interprétations; les écrits qui pouvaient le mieux s'en passer, n'ont pas

moins été la proie des commentateurs et des scoliastes ; et l'on sait qu'il n'est pas d'auteur, parmi les plus lumineux, qu'on n'ait réussi à couvrir de nuages, par des commentaires appliqués, en quelque sorte, les uns sur les autres. Le Docteur de la *grâce* interprète la croyance de l'Eglise, à la satisfaction de l'Eglise même : on croit devoir interpréter cette interprétation, et l'on ne s'entend plus.

Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, travaille vingt ans à son *Augustinus;* ce Livre, qui ne paraît que quatre ans après la mort de son auteur, devient un instrument de discorde parmi les théologiens. Les Jésuites de Louvain l'attaquent les premiers ; les Docteurs de l'Université de cette ville le défendent ; et Rome impose silence aux Docteurs et aux Jésuites.

Cinq propositions sont dénoncées à la faculté de Paris. Attribuées ensuite à Jansénius, elles sont déférées au Souverain Pontife, qui les condamne après les avoir fait débattre en sa présence. (*e*)

Les savans de Port-Royal, qui cultivent avec tant d'éclat, dans leur retraite, toutes les sciences divines et humaines ; qui, secouant avec réserve et prudence les antiques préjugés de l'école, s'élèvent avec noblesse à des connaissances plus dignes d'une raison épurée ; qui, travaillant à la lueur du flambeau de la saine philosophie, préparent les matériaux de ces Livres judicieux qui doivent régénérer les études ; ces fameux Solitaires, les maîtres de l'immortel Racine, les amis de Pascal qui se plaît dans leurs savans et religieux entretiens ; ces hommes d'un si grand sens, qui, avec tant de lumières, n'ont pas la sagesse de rester étrangers à des querelles qui ne semblent pas faites pour eux, épousent avec ardeur la cause de l'*Augustinus*. Ils avaient indisposé contre eux une illustre et puissante corporation, et s'étaient rendus suspects à l'autorité. Parmi eux, le célèbre auteur de la *Perpétuité de la Foi*, le grand Arnauld,

plein d'activité et de feu, infatigable dans ses travaux, et ne voulant de repos que celui de l'éternité ; Arnauld, en qui les Jésuites voient le fils d'un ennemi et un ennemi redoutable lui-même, Arnauld tourne contre les adversaires de Jansénius, ces armes qu'il doit manier dans la suite avec tant de vigueur contre les réformateurs du Christianisme. Dans une *Lettre à un Duc et Pair*, il avance une proposition qui paraît textuellement tirée de S. Chrysostôme et de S. Augustin, mais qui présente quelque analogie avec l'une des opinions attribuées aux Jansénistes ; il assure en outre qu'il n'a point trouvé dans le Livre de Jansénius les propositions condamnées par la bulle.

Cet écrit excite une grande fermentation. Un orage violent se forme au sein de la Sorbonne ; on s'assemble dans le trouble, on multiplie les discussions ; on délibère sur la témérité de la proposition d'Arnauld, touchant le fait de Jansénius. Le savant théologien trouve parmi ses confrères soixante et onze défenseurs. Les magistrats civils prennent part à ce jugement. La Sorbonne prononce : elle décrète la censure d'Arnauld et l'exclut lui-même à jamais de son sein.

Pendant toute cette agitation de la Faculté, Arnauld avait fait paraître ses défenses ; mais il sent que le ton sérieux du raisonnement n'est pas ce qu'il faut pour intéresser le public à des matières de cette nature. Il reste l'arme du ridicule, dont toute la force est dans l'habileté de la main qui s'en sert : Pascal, sous un nom emprunté, est chargé de la saisir en faveur de son ami. La première *Lettre à un Provincial* paraît avant la censure ; si elle ne peut la prévenir, elle fait plus peut-être : elle fait naître à l'avantage de l'accusé cet intérêt puissant, qui s'élève toujours en faveur de l'homme que l'on croit victime d'une grande injustice ; elle fait connaître toute l'influence de l'opinion publique ; elle dirige cette opinion et la tourne toute entière du côté de l'illustre proscrit.

Il est une puissance qui s'élève au-dessus de toutes les autres, c'est la puissance du talent. Celui de Pascal était aussi grand que nouveau, et bientôt nous serons libres de l'admirer dans toute la richesse de ses moyens. Le plaisant et ingénieux auteur des *Lettres au Provincial*, amuse la France entière du *pouvoir prochain* et de la *grâce suffisante*. Il discute la censure de la Sorbonne, et trouve l'art de divertir le public, par le ton qu'il sait prendre, dans un sujet que l'on devait croire bien incapable de se plier à un tel genre de style. Il fallait des moyens rares pour allier tant de gaieté avec des matières théologiques, pour créer une dialectique si réjouissante dans la rigueur de ses argumens, et pour faire rire si fort au milieu de tant de graves Docteurs. Pascal attaque ensuite l'opinion des Jésuites sur la *grâce actuelle* et les *péchés d'ignorance*, et bientôt il entreprend d'examiner les maximes morales de quelques membres de cette Compagnie et les décisions des casuistes (*f*).

Les êtres de raison, dont la scolastique avait peuplé le monde métaphysique, étaient une sorte d'image des doctrines qu'elle devait introduire dans la morale. On sait que les abus de ce genre de philosophie avaient porté, dans la théorie de la moralité humaine, le goût des vaines subtilités : c'était l'esprit du temps. Des vues frivoles, des distinctions puériles, des questions oiseuses prirent quelquefois la place des utiles et solides discussions, et ouvrirent une voie d'égarement aux esprits peu judicieux, qui ne tardèrent pas à s'y perdre. De-là quelques moralistes imprudens qui subordonnèrent les intérêts de la justice à des opinions en crédit, ou à la réputation d'un homme fameux ; de-là quelques casuistes inconsidérés dont les sentences remplies d'incertitude et d'équivoque, et souvent même, il faut l'avouer, pleines de folie ou d'artifice, pouvaient favoriser les sophismes de l'égoïsme et des passions.

La doctrine célèbre de la *Probabilité*, combattue par S. Augustin contre l'Académie, condamnée par le Concile de Trente et ressuscitée par quelques auteurs plus modernes; celle de l'*Autorité*, qui semblait apprendre à soumettre au calcul le mérite d'une action, à le mesurer sur le degré de la *gravité* d'un Docteur; enfin, quelques bizarres décisions de casuistes, tout cela devient, pour l'adroit et spirituel Montalte, un fonds inépuisable de ridicule et de plaisanterie. Mais laissons-là toutes ces circonstances et tous ces personnages, qui ont procuré à notre langue le premier modèle de perfection dont elle a pu s'honorer, et aux lettres françaises un monument unique auquel il n'y a rien à comparer; et jouissons des beautés sans nombre qui éclatent dans toutes les pages de cet immortel chef-d'œuvre (1).

Pascal adopte, comme par inspiration, le plan le plus neuf et le plus heureux: il donne à ses Lettres une forme dramatique et pleine de vie; il met ses personnages en scène et s'y place avec eux; là, il les immole, avec un admirable talent, à la gaieté du public. De quelle manière plaisante il se montre lui-même allant frapper de porte en porte chez ses Docteurs de tous les partis, et leur proposant ses doutes et ses anxiétés! Avec quelle force comique il nous les présente courant à leurs bibliothèques, revenant chargés de livres de tous les formats, les ouvrant avec l'air du triomphe aux endroits marqués,

(1) On conçoit que pour apprécier tout le mérite des *Provinciales*, il faut nécessairement se prêter à la situation de l'auteur; ce qui ne suppose aucune décision sur le fond des choses. On peut encore admettre, ajouterai-je, qu'il y ait eu, dans les diverses corporations, quelques écrivains peu sensés, entièrement subjugués par l'esprit de leur siècle et par l'empire des circonstances, sans qu'il résulte de-là aucune application générale à une société quelconque: Pascal était de bonne foi dans ses opinions: cela suffit pour qu'il soit permis à l'orateur, le plus étranger d'ailleurs à toute querelle théologique, d'entrer un instant dans l'esprit des discussions de ce grand écrivain, sans blesser en rien la règle d'impartialité, qui est le premier devoir du panégyriste, comme de l'historien.

montrant du doigt ces lignes *toutes d'or* (1), ces puissantes autorités d'écrivains inconnus et nouveaux, cités dans leur propre cause ! Avec quel bonheur il oppose à l'antique et vénérable tradition de l'Eglise, aux noms harmonieux et respectés de ses plus illustres Docteurs, une foule d'auteurs ignorés, dont les noms barbares fatiguent autant l'oreille, que leurs décisions sérieusement renouvelées, insulteraient au bon sens et outrageraient la raison ! Avec quel art, avec quelles ruses savantes il poursuit ces subtils théologiens qu'il fait parler ! Avec quelle adresse il les frappe de l'arme victorieuse de Sociate ! Il les agace, il presse ses questions ; et, avec le ton de la bonhomie, il passe finement d'un subterfuge à l'autre, n'en laisse échapper aucun sans lui imprimer le sceau du ridicule, et finit par réduire le grave Docteur au triste et humiliant aveu de quelque déplorable absurdité.

Il est un tour de plaisanterie dont il tire le plus grand parti. Après avoir exposé, dans toute sa turpitude, quelque cas bien extraordinaire, il demande crûment à son casuiste si cette action est permise selon les décisions de ses auteurs....... Le père, un peu déconcerté par une question trop brusque et trop clairement posée, hésite d'abord à répondre ; il commence par citer un auteur qui condamne le cas : le questionneur se réjouit de voir les intérêts des mœurs à couvert ; mais le casuiste trouve une seconde autorité qui modifie un peu la première, ensuite une troisième qui va encore plus loin ; et enfin, quelque passage tranchant achève d'éclaircir la question, lève toutes les incertitudes, débarrasse la conscience de tous les scrupules, et permet l'action dans toutes ses circonstances, à la grande satisfaction des intéressés.

(1) Expression de Pascal.

La plaisanterie de Pascal n'est point une ironie chagrine, une raillerie colère, marquée au coin du sarcasme et de la malignité : c'est une agréable moquerie, respirant les grâces et l'amabilité, assaisonnée de délicatesse et de charmes, pleine de finesse et de douceur, qui, sous les traits de la simplicité et de l'ingénuité, frappe sans effort, avec une justesse remarquable, et ne laisse juger de sa force que par l'impression ineffaçable qui reste après elle.

Quelquefois, pour conserver la vraisemblance du personnage qu'il fait, et laisser à sa feinte ignorance le caractère qui lui convient, Montalte se fait appuyer par un second, qui est chargé du rôle de la science, et qui vient opposer sa fâcheuse érudition à celle des Pères. Celui-ci ne se mêle point au badinage; il prend sur-tout les choses au sérieux, lorsque la vérité lui paraît compromise; il renforce les argumens qu'il trouve faibles ou incomplets. Il rétablit le texte des passages qu'il prétend accommodés par les écrivains du parti, et bientôt déroute complètement l'intrépide Docteur au milieu de toutes ses ressources et de toutes ses richesses bibliographiques.

Cette opposition de caractères, ce complément de moyens puisés dans une savante combinaison, est un bel effet de l'art, et montre toute l'habileté de l'auteur. Mais il y a plus; et, en ceci, l'on ne saurait trop admirer la rectitude de jugement et le sentiment des convenances dont il fait preuve d'ailleurs dans toute son entreprise. Ce n'en était pas une bien aisée, que d'employer la puissance du ridicule dans les discussions religieuses, sans porter atteinte au respect que réclamaient les dogmes et les hautes vérités de la foi, ou les lois les plus saintes de la morale. Si la vérité vient à paraître lâchement trahie et chargée d'affronts et d'opprobre, la défendre alors par des plaisanteries, ne serait souvent qu'une nouvelle dérision; il ne

s'agit plus d'ironie et de facéties (1) : c'est de l'horreur et de l'indignation que demande la justice outragée. Mais le badinage habituel et les sanglans reproches vont mal dans la même bouche : Pascal introduit alors son personnage grave, qui entre dans la conversation sans se faire remarquer ; on l'écoute d'abord sans surprise, et bientôt, l'on se trouve, avec étonnement, échauffé et exalté par les mouvemens de la plus haute éloquence : c'est le comble de l'art et du talent. Voilà comme la vraisemblance est gardée, comme les intérêts de la morale et de la religion sont sauvés ; et c'est ainsi que le glaive du ridicule, manié par la main du génie, va frapper à son but, sans toucher à rien de ce qui l'environne.

Le judicieux artifice que la forme des *Provinciales* proprement dites avait quelquefois rendu nécessaire, ne l'était plus dans les *Lettres aux Jésuites* : ici l'auteur s'abandonne lui-même aux divers mouvemens que lui imprime son sujet ; et ce n'est pourtant pas avec moins de succès qu'il sait mêler le sel de la plaisanterie au langage austère de la raison et à cette sévérité de dialectique, caractère éminent de tous ses écrits. Mais ici la raillerie prend un autre ton. Ce n'est plus cet homme dont la subtile naïveté, dont l'ignorance habile mettent en défaut les ruses de quelques Docteurs supposés, embarrassés dans l'équivoque de leurs théories ; leur surprennent l'aveu d'une astucieuse duplicité, et les précipitent dans les piéges mêmes qu'ils ont tendus : c'est un antagoniste menaçant qui se montre ce qu'il est, qui ne déguise plus sa force et laisse voir à découvert l'usage qu'il en veut faire ; annonce d'autant plus redoutable de sa part, qu'il ne s'agit plus d'une dispute simulée, et que se regardant comme accusé lui-même de calomnie et d'imposture, sa cause

(1) *Ne odii locum risus occupet*, dit Cicéron. Orat. 88.

personnelle vient se mêler à celle qu'il défend, et le détermine à repousser de tout son pouvoir le système de perfidie et d'infidélité dont il prétend avoir à se plaindre.

Pascal s'exprime donc très-sérieusement quant au fond des matières ; mais lorsqu'il s'agit de ne signaler rien moins que ce qui lui paraît conduire aux plus horribles excès d'une morale corrompue, on le voit d'abord rassembler de sang froid tous les moyens de confondre ses adversaires, leur ôter tranquillement, l'une après l'autre, toutes les ressources qui pourraient leur rester pour se soustraire à la ruine qui les menace : alors les formes demi-plaisantes qu'il met en usage pour appeler l'attention des lecteurs sur l'éclat de ses preuves, deviennent une raillerie des plus amères, une sanglante ironie, mille fois plus terrible que la plus vive déclamation.

Il est tout seul dans l'arène en présence de ses ennemis; mais, athlète non moins adroit que vigoureux, il se mesure avec eux dans toutes les positions, il repousse tous leurs coups avec un avantage complet, et le sentiment de sa force ne lui laisse pas perdre un instant l'attitude de la confiance et de la supériorité. Quand il a vaincu corps à corps dans tous les combats qu'il a livrés, il va chercher ses adversaires derrière quelques retranchemens obscurs : d'une main ferme il les amène au grand jour, et là il les expose, sous les yeux du public, dans une sorte de nudité, à toute la confusion qui saisit des vaincus arrachés enfin de leur dernier asile.

Souvent, en citant des maximes qui lui paraissent criminelles et contraires à toutes les lois de la religion, de la nature et de la société, et mettant à son tour le doigt sur les pages, il semble réduire ses ennemis à la cruelle alternative ou de méconnaître la gravité de leurs Docteurs, ou de devenir justiciables du Parlement.

D'autres fois enfin, il les abat du premier coup, avec le plus faible de ses argumens; et, pour jouir ensuite à son aise de leur défaite, pour savourer plus long-temps son triomphe, il fait succéder par ordre les moyens qu'il tient en réserve, selon l'accroissement progressif de leur force; il accable à plaisir ses adversaires sous les preuves multipliées qu'il accumule, et finit par les écraser sous cette masse effrayante qui pèse sur eux de tout son poids.

La langue française ne s'était point encore montée à ce ton de grandeur et d'énergie; elle n'avait encore développé nulle part un tel fonds de richesses: tous ces trésors étaient nouveaux pour elle; jamais elle n'avait déployé tant de beautés dans tous les genres de style. Elégance et chaleur dans l'élocution; choix heureux et toujours varié dans les tours; abondance et clarté dans les idées; aisance et justesse dans leur enchaînement; ordre et intérêt dans les discussions: tantôt un sage mélange de gravité et d'enjouement; tantôt une gaieté intarissable et toujours décente; ici, le ton soutenu de la noblesse et de la majesté; là, les accens véhémens de l'éloquence la plus animée: partout une marche méthodique et piquante, un raisonnement serré qui ne fatigue point, une érudition sans épines, une précision sans sécheresse; un à-propos qui ne se dément jamais, et toujours un je ne sais quoi qui plaît, qui attache, qui ravit, qui entraîne, même dans les matières les moins propres à comporter le charme et les séductions de l'art. Cet écrivain inimitable traite-t-il un sujet suivi? Son style marche avec un naturel et une grâce toute particulière: c'est une onde fraîche et pure qui coule sans embarras et roule mélodieusement ses flots parmi l'herbe et les fleurs. Veut-il lancer quelques traits vigoureux? on l'y voit réussir chaque fois avec un rare bonheur, soit par la rapidité du tour qu'il emploie, soit par la singulière propriété des expressions, dont chacune est un coup

de force; toujours choisies avec un instinct sûr parmi des mots qui ne doivent point vieillir : il sait ainsi forcer une langue encore ingrate et variable, à lui fournir les matériaux les plus durables et des armes de toute espèce, qu'il y prend à son gré comme dans un arsenal inépuisable (*g*).

Mais suspendons ici un suffrage sans autorité; abandonnons ces faibles pinceaux et cherchons un autre hommage au talent de Pascal. Recueillons les voix de la postérité, qui dès long-temps a commencé pour lui; répétons ce concert de louanges qui retentit dans le temple des lettres; ramassons les fleurs que les maîtres de l'art ont déposées au pied de sa statue; nous en tresserons une couronne plus digne de lui, et nous la poserons avec plus de confiance sur cette tète illustre que nous ne nous sommes chargés qu'en tremblant de présenter à la vénération publique.

Le législateur du Parnasse français, qui se connaissait en Livres, regardait les *Provinciales* comme le premier de tous, et il osait le dire aux hommes même qui s'y trouvaient si fort maltraités. L'auteur de *Britannicus*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie*, lorsqu'il écrivait encore contre Port-Royal, voyait dans l'auteur des *Provinciales*, le plus bel ornement de cette société; il mettait l'enjouement de Pascal au-dessus de toute la science et de toute l'énergie du sérieux Arnauld.

Le premier orateur du siècle de la véritable éloquence, le grand Bossuet aurait voulu avoir écrit les *Provinciales*. Un poète du premier ordre, également habile dans tous les genres d'écrire, et qui ne peut être suspect dans les éloges qu'il donne à Pascal, assure, en tenant la plume de l'histoire, que les meilleures pièces du plus grand des comiques n'ont pas plus de sel que les premières *Lettres Provinciales*, et que Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières.

Quels juges, Messieurs, et quels suffrages! et plus tard, le même ouvrage, aux yeux du Quintilien fran-

çais, est le premier où la langue aït paru fixée, et où elle ait pris tous les tours de l'éloquence; et ce jugement, qui a été celui de tous les connaisseurs, n'a jamais essuyé la moindre contradiction, pas même celle de l'envie, de l'ignorance ou de la singularité. L'ingénieux panégyriste de Molière, reconnaissant que ce grand peintre de mœurs avait trouvé déjà créés, quelques traits épars de ses savans tableaux, avoue qu'entr'autres, les *Provinciales* lui présentaient un modèle parfait de la bonne comédie (*h*).

A cette multitude de témoignages unanimes, qui établissent une gloire peut-être unique en ce genre, ajoutons d'autres hommages encore, qui, pour être tacites, n'en sont pas moins réels. Si la langue française s'est perfectionnée à l'aspect d'un si beau modèle, elle s'est aussi enrichie des emprunts que n'ont cessé de faire à ces *Lettres* tous les écrivains distingués qui ont paru depuis lors; ils y ont trouvé une mine abondante de formes, d'expressions et de tours que chacun a convertis à son usage, selon les circonstances; et quand on lit cet ouvrage, on retrouve à leur source une infinité de locutions, de pensées, de maximes devenues proverbes, que l'on avait rencontrées dans la circulation, et qu'on avait prises plus d'une fois pour une heureuse propriété des auteurs qui les employaient.

Enfin, rappelons ce long succès des *Provinciales*, attesté par cette foule d'imitations qui se sont multipliées jusqu'à nous, et ce règne prolongé d'un chef-d'œuvre en possession d'une autorité universellement reconnue, toujours présent sur la table des grands écrivains, placé là comme un génie propice dont on invoque les inspirations (*i*).

Le spectacle d'un tel triomphe dans l'empire des lettres, est beau sans doute; il est digne d'occuper les regards de l'homme de goût. Mais quelque chose de plus grand sollicite maintenant notre attention. Osons

nous élever jusqu'à la philosophie de Pascal : ô qui pourra sonder ce vaste et profond système, et le déployer dans toute sa beauté ? Ce sujet n'a point son égal dans l'histoire des hommes célèbres que l'éloquence a loués jusqu'ici. Qu'il nous soit donc permis d'étendre de quelques degrés les dimensions ordinaires d'un tableau où nous devons rassembler tant d'imposans détails, réclamés d'ailleurs par un ensemble qu'il ne nous appartient pas de mutiler. Quand on n'envisagerait, dans l'Auteur des *Pensées*, qu'un modèle rempli de beautés d'un ordre inconnu dans l'œuvre des hommes, serait-il facile de s'arracher d'auprès de lui ? Qui pourrait craindre alors de s'arrêter quelques instans de plus avec un tel maître de l'art ? Que sera-ce donc, si l'on veut chercher à son école la première des connaissances, celle de soi-même ; si l'on y veut recueillir et méditer les leçons de la plus haute morale qui ait rejailli d'aucune doctrine philosophique ; sans parler de l'exemple bien plus utile encore des sublimes vertus qu'il a pratiquées ?

TROISIÈME PARTIE.

PASCAL, juge compétent de la valeur des sciences humaines, était parvenu à cette autre extrémité de la carrière, *celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette ignorance d'où ils étaient partis, mais ignorance savante qui se connaît* (1). Là il observe et regarde avec pitié ceux qui, ayant abandonné la première extrémité, *qui est l'ignorance naturelle*, *et ne pouvant arriver jusqu'à l'autre*, *ont*

(1) Expressions de Pascal. Tous les passages en caractères italiques dans ce qui suit, sont des traits tirés textuellement de ses *Pensées* : j'en avertis une fois pour toutes, afin d'éviter la multiplicité des notes.

quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Fatigué de l'inutilité pour le bonheur de l'homme, de toutes ces sciences où le cœur ne trouve point ce qu'il cherche; renvoyé, repoussé, en quelque sorte, de toutes les parties de l'univers, et ramené vers cet être mystérieux qui semble y présenter une énigme inexplicable; qui, par ses agitations et ses continuels écarts, paraît être la seule partie du tout, qui ne soit pas à sa place; qui se voit à la fois et le plus noble et le plus misérable de tous les êtres qu'il connaît dans le monde, et offre au sein de la nature le plus grand des problêmes à résoudre: frappé, dis-je, de cet étrange phénomène, Pascal dirige dès-lors toute son attention sur l'homme; ses regards pénétrans se replient sur lui-même, et il va observer la nature humaine dans toutes ses conditions.

Déjà il a conçu dans son entier cette vaste composition. Mais, ô perte! ô regrets! il n'a pu nous laisser que quelques fragmens de cette docte et mâle peinture, et la Providence a brisé les pinceaux qui les ont tracés. Si la langue, dans ses plus beaux efforts, n'a pu retrouver après lui les mêmes couleurs, comment oserai-je, d'un crayon timide, rattacher entre elles ces savantes ébauches? Voilà les membres épars du grand homme: où est la main digne de les rassembler? Mais, crainte superflue, vaine terreur: qu'importe ici notre ouvrage? L'orateur s'évanouit sous la grandeur de son sujet. Oui, mettons quelque confiance dans un travail couvert par l'éclat de sa matière. Quelque faible que puisse être mon esquisse, comment resterait-elle sans intérêt? Il est du moins un mérite qui ne peut lui manquer: elle le puisera dans les sublimes beautés du tableau dont elle répétera quelques traits, et dans le reflet de cette vive lumière dont elle aura conservé quelque empreinte.

Pascal reporte d'abord et promène sa vue sur l'immensité de la nature: il cherche le rang qu'occupe l'homme

l'homme dans le système universel des êtres. *La première chose qui s'offre à l'homme qui se regarde, c'est son corps.* Mais cette portion de matière qui lui est propre, quelle place tient-elle dans la vaste enceinte des mondes? Allons mesurer l'étendue de l'infini qui s'ouvre à nos regards; qui nous montrera les bornes de l'Univers? Notre imagination va braver la puissance créatrice de la nature; elle s'élance au-delà de tout ce qu'on lui laisse entrevoir. O aveugle confiance dans ses forces! *Elle a beau enfler ses conceptions, elle n'enfante que des atomes au prix de la réalité des choses.* Etre présomptueux, reviens sur tes pas, ramène ta vue sur toi-même; vois ce que tu es, égaré dans cette infinité qui t'éblouit. Mais, que sera-ce donc, si l'homme descend maintenant du côté du néant, au travers de ces corpuscules qui décroissent toujours? Qui lui donnera des instrumens pour pénétrer dans ces nouvelles profondeurs, des sens pour apercevoir cette nouvelle espèce d'infini, une intelligence pour concevoir ces mondes sans fin, contenus dans un point qui lui échappe? Qu'il revienne encore une fois à lui-même: Qu'est-il donc et qui pourra le comprendre? Suspendu entre les deux abîmes du néant et de l'infini, il est un néant à l'égard de l'un, un tout à l'égard de l'autre, un milieu entre tout et rien, également et infiniment éloigné des deux extrêmes.

Telle est encore sa pensée dans l'ordre des choses intelligibles: elle y occupe le même degré que son corps dans la nature étendue; elle ne peut qu'entrevoir une sorte de milieu en toutes choses, également incapable d'en connaître le principe et la fin.

Que l'homme essaye donc d'abandonner ce milieu d'où il part; bientôt il s'offusque, il chancelle et tombe. Il n'aperçoit rien d'extrême: la lumière, le bruit, la distance, le froid, le chaud, rien ne peut agir convenablement sur lui sans se rapetisser, sans

se resserrer sur son étroite capacité; sa frêle existence ne peut comporter qu'une certaine mesure de sensations, qu'une médiocre quantité d'efforts que circonscrivent encore l'âge, le sexe, le tempérament, la maladie, la saison, les heures du jour; son esprit ne peut supporter qu'une certaine symétrie qui soulage sa faiblesse, qu'un certain degré de perfection minutieusement calculé; il ne peut marcher qu'armé de règles et de préceptes, témoins perpétuels de son impuissance et instrumens peu capables d'y suppléer, qui l'égarent plus souvent qu'ils ne le dirigent (*a*).

L'homme trouve donc sur ce point même où il s'agite sans cesse, les bornes de toutes ses puissances; tout porte témoignage autour de lui des limites de ses facultés. Mais s'il est incapable de tout connaître, il l'est aussi de tout ignorer: il a reçu le don de l'intelligence et le principe actif de la curiosité; il entre une certaine mesure de connaissances dans sa condition. Quels moyens a-t-il de se juger lui-même, de reconnaître sa place dans le grand tout, d'apprendre sa destination et de marcher à sa fin? Pascal jette un coup-d'œil sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, et ce coup-d'œil est encore celui du génie (*b*).

Il juge l'homme d'un regard. Il voit qu'en toutes choses il se détermine par conviction ou par l'amour du plaisir, par le raisonnement ou par le sentiment: il voit que les vérités, comme les erreurs, passent toujours par l'une de ces deux portes de l'ame; que les seuls moyens d'agir d'homme à homme et d'obtenir l'assentiment d'autrui, sont d'éclairer ou d'émouvoir, de persuader ou d'entraîner, d'enchaîner l'attention ou de captiver le cœur. Voilà bien tout ce que l'on connaît là-dessus, voilà tout l'art de déterminer les puissances morales de l'homme. Mais si l'homme a la raison qui l'instruit, les passions sont là pour l'égarer; si son esprit est disposé à céder à la force des preuves,

l'ame préoccupée de ce qui flatte ses désirs, se ménage souvent des intelligences secrètes dans le tribunal de la raison, et fait pencher la balance de son côté.

Dans l'état ordinaire de l'ame, un fait évidemment démontré, ou un raisonnement rigoureusement déduit entraîne invinciblement la persuasion. De même, si la raison se tait en présence des objets de nos désirs, nous allons au-devant de la nouveauté, nous lui tendons les bras. Notre empressement ne peut qu'augmenter encore, si la preuve et l'agrément se montrent à la fois. Mais lorsque le raisonnement d'une part, et le plaisir de l'autre, se disputent notre aveu, que deviendra la vérité dans ce moment de crise? Hélas! l'issue du combat peut-elle être douteuse? La raison attaquée est déjà vaincue, à moins d'un rare prodige de vertu. Et cependant nous prétendons ne céder en tout, qu'au jugement de l'esprit; c'est condamner intérieurement l'impulsion du cœur, c'est lui reconnaître une sorte de bassesse et d'indignité, puisque c'est désavouer sa puissance : mensonge de l'orgueil, qui rend hommage à la justice.

Tel est l'homme marchant à la découverte de la vérité.

La nature lui montre les matériaux primitifs des connaissances : il existe encore des principes premiers qui se sentent, mais qui ne se démontrent pas. Le sens commun ou la lumière naturelle, n'est autre chose que la perception et l'aveu de ces principes. La raison doit s'appuyer sur ces vérités fondamentales d'intelligence et de sentiment; il serait absurde qu'elle cherchât une base plus assurée (*c*).

Quelles sont maintenant les preuves qui déterminent l'esprit? Elles sont de deux sortes : les unes se tirent du témoignage des hommes, et les autres du raisonnement. L'autorité humaine n'a de force que pour établir ou attester les faits; elle est nulle pour les conséquences qu'il en faut tirer. Ne pensez point qu'en

4*

admettant des bornes à l'autorité des anciens dans les objets de raisonnement, Pascal contredise ce système de réserve et de prudence touchant les opinions reçues, que nous avons développé ailleurs; il y met au contraire le sceau de la perfection, et il répond victorieusement à ceux qui prétendraient voir en lui le défenseur de la routine et du préjugé (*d*).

Pascal distingue trois choses dans l'étude de la vérité : la découverte de la vérité qu'on cherche, la démonstration de celle que l'on connaît, et la distinction du vrai d'avec le faux, laquelle rentre dans les deux premiers points. Il déclare ne vouloir pas s'occuper de la méthode d'invention ; lui qui pourrait tracer en maître le chemin des découvertes, il se borne modestement à renvoyer à ceux qui l'ont recherché avant lui. Mais quoi ? ne l'a-t-il pas montrée lui-même, cette route, en la parcourant avec tant d'assurance, et n'y a-t-il pas répandu la lueur brillante de son esprit ? Pascal s'en tient donc à convertir en doctrine l'art d'exposer la vérité.

Il fait d'abord connaître une méthode *éminente* et *accomplie*, où les hommes ne peuvent arriver (*e*). Mais si cette méthode parfaite n'est pas à notre usage, il en est une qui peut la remplacer, c'est la méthode des Géomètres. Celle-ci diffère de l'autre, en ce qu'elle ne peut ni tout définir, ni tout prouver; différence qui ne lui ôte rien de sa certitude, puisque la nature vient au secours de la méthode. Il est des objets dont la nature nous donne elle-même une notion si claire, que vouloir les définir, c'est y jeter l'obscurité; tels sont l'espace, le temps, le nombre et le mouvement (*f*). Et c'est ici l'une des sources de tant de débats inutiles, qui n'ont fait qu'amonceler les nuages dans les obscures régions de la philosophie.

Pascal s'arrête un instant en passant sur les propriétés du mouvement, de l'espace et des nombres, qui ne sont pas seulement le fondement de la Géomé-

trie, mais qui comprennent tout l'Univers; il en discerne avec une haute intelligence les divers rapports, et nous y montre un grand exemple de cette double infinité qui, en toute chose, trouble et accable la raison.

Revenant à la méthode qu'il nous propose, il la ramène à ces deux règles fondamentales, définir et prouver; méthode que nous voyons caractériser plus tard l'école de Leibnitz et de Wolff, comme celle de Locke, et en faire à la fois le mérite et la gloire. La simplicité paraît niaise et puérile aux yeux de la suffisance et du demi-savoir; mais Pascal se moque des logiciens qui, pensant avoir adopté ces règles, prétendent n'y rien voir de nouveau.

Ici, son esprit supérieur s'élève comme un aigle au-dessus de la philosophie ténébreuse de l'école; il témoigne tout le mépris qu'il a pour cet art de déraisonner avec tant d'appareil, dont il voit d'un coup-d'œil la vanité, les vices et le danger.

L'art de persuader, dit Pascal, consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre; il y a des règles aussi certaines pour plaire que pour démontrer; mais les moyens en sont bien plus difficiles, plus admirables et d'un usage bien plus étendu. Il signale les causes de cette difficulté qu'il met au grand jour; mais tout-à-coup il s'arrête et se prononce incapable de réussir dans cette partie de l'art. Eh! quel autre que lui pourrait donc l'espérer? Toutefois, s'il porte ici la même réserve que sur les voies qui mènent à la vérité, il nous laisse aussi le même dédommagement : il nous refuse les préceptes, mais il nous offre les modèles; et nous avons admiré jusqu'à quel point il a déployé le talent d'intéresser dans les sujets qui paraissaient les moins propres à supporter les grâces du langage.

Pascal ne se borne pas aux moyens de communiquer la vérité; il examine encore la trempe des esprits

destinés à la recevoir. La variété infinie des différentes sortes d'esprit, que la nature a mises parmi les hommes, peut se ramener à deux principales. Il est un esprit de force et de justesse qui, s'attachant à une certaine classe de principes bien déterminés et bien connus, en poursuit les conséquences par un raisonnement progressif et d'un pas ferme et assuré, à la manière des Géomètres : c'est l'esprit droit. Il est un esprit de pénétration vive et prompte, qui démêle sur-le-champ les rapports les plus déliés, les nuances les plus variées et les plus nombreuses ; sa vue nette et juste aperçoit tout sans discussion et sans raisonnement : c'est l'esprit fin.

Le premier esprit se trompe quand il veut appliquer sa manière aux choses délicates qui exigent une sagacité aussi prompte que le coup-d'œil. Le moment de l'observation et celui du jugement sont déjà passés, qu'à peine a-t-il préparé son attention ; il dispose et dresse ses appareils pour envisager méthodiquement un objet qui est déjà bien loin de lui. L'esprit fin, au contraire, se perd dès qu'il faut raisonner avec ordre sur des choses inaccoutumées, qui n'annoncent d'abord que de la sécheresse : ne voyant rien encore dans les principes, ni même dans les premières conséquences, il se rebute et laisse là une étude lente et pénible, qui ne fournit aucun aliment à ses rapides conceptions, et ne promet aucun charme dans son exercice.

Peut-être venons-nous de surprendre sous la plume de Pascal, le secret de cette force unique et prodigieuse d'intelligence et de pénétration qui le distingue. S'il nous étonne par l'excellence de son génie, n'est-ce point parce qu'il réunit lui seul les deux éminentes perfections de l'esprit, qu'il caractérise si bien ?

Il poursuit ses observations. On se rend facilement aux raisons qu'on a découvertes soi-même. Notre jugement n'a ni fermeté, ni stabilité ; il varie selon des circonstances qui n'y devraient rien faire. Celui

que nous portons sur les choses qu'on nous montre, se détermine presque toujours par les accessoires qui les accompagnent, par la manière dont on les présente (1). Le sentiment peut se gâter comme l'esprit. Le cœur ne veut pas être conduit par des argumens: il y a pour lui une autre logique; il faut lui montrer sans cesse le but.

Voilà l'homme intellectuel : passons au tableau de l'homme moral. Nous ne pouvons que reproduire avec rapidité les traits les plus saillans de l'un et de l'autre (*g*).

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Nous pouvons perdre séparément chacun de nos membres ou plusieurs à la fois, sans cesser d'être; c'est la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans elle on ne peut le concevoir; c'est encore elle qui fait toute sa dignité (*h*). Il n'est pas nécessaire que l'Univers s'ébranle pour l'écraser: une goutte d'eau suffit. Mais quand l'Univers l'accablerait de toute sa masse, l'homme serait encore plus noble que toutes les causes de sa ruine, puisqu'il voit sa mort et la connaît; *et l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien.* Quelle n'est pas en effet la grandeur de l'homme, puisqu'il est capable de faire le bien? C'est par la pensée qu'il connaît le bien et qu'il peut le choisir: *travaillons donc à bien penser, voilà le principe de toute la morale.*

Je pourrais n'avoir pas été, mille suppositions me le prouvent; je ne suis donc pas un être nécessaire; mais mon existence démontre celle d'un être nécessaire; il y a donc un Dieu. Je vois son nom écrit en caractères éclatans sur tout ce qui m'environne; toutes les merveilles de la nature me l'annoncent. Mais c'est

---

(1) « Nous ne pouvons plus reconnaître, dit Buffon, combien l'extérieur influe sur nos jugemens même les plus graves et les plus réfléchis.... Il n'y a pas jusqu'aux habits et à la coiffure qui n'influent sur notre jugement. » (*Hist. nat. de l'homme*).

sur-tout dans l'homme façonné à son image, c'est sur l'auguste front de l'être pensant, que nous pouvons reconnaître quelques traits de la grandeur suprême; c'est là sur-tout qu'il faut les chercher (*i*). S'il existe un Créateur, le premier devoir de la créature raisonnable est de l'adorer et de l'aimer, et elle doit avoir dans son cœur le principe de cet amour; c'est donc dans les mouvemens de son ame que l'homme trouvera le moyen de s'élever jusqu'à la Divinité.

C'est en vain que les miracles de la toute-puissance et de la sagesse éternelle se multiplient autour de l'homme dont le cœur est fermé: tous ces prodiges sont muets pour lui; son aveuglement est la juste peine de son ingratitude. La loi de Dieu est une loi d'amour; il a voulu faire entrer sa lumière du cœur dans l'esprit, et conduire l'homme à la vérité par la charité. Voilà ce qui confond la raison humaine, ce qui trouble l'orgueil dans ses prétentions, ce qui égare les esprits superbes qui veulent connaître pour aimer: Dieu veut la soumission avant tout, et ce n'est qu'à l'humble docilité qu'il réserve les clartés de sa science.

Mais la raison seule ne peut-elle pas s'éclairer là-dessus? Dieu peut-il exister, si sa nature même renferme une évidente contradiction? Comment l'infini peut-il être sans parties? Je veux vous faire voir, dit Pascal, une chose infinie et indivisible: c'est un point se mouvant par-tout d'une vîtesse infinie. Cet exemple d'un effet naturel, qui paraissait d'abord impossible, démontre combien l'homme devient téméraire lorsqu'il assigne à la possibilité, les bornes de sa propre intelligence (*k*).

Au moins il n'est donc pas démontré impossible qu'il y ait un Dieu; car si cela pouvait se prouver sans réplique, on n'en disputerait plus. Or, cette possibilité entraîne celle d'une vie future, et de-là la grande importance que doit trouver l'homme à s'éclaircir sur

un point d'où dépend dès-lors toute la règle de sa vie (*l*).

Pour faire connaître aux hommes tout l'intérêt qu'ils doivent mettre à cette recherche, Pascal n'interpelle que leur raison naturelle; il leur demande seulement de se comporter en ceci comme dans toutes les circonstances douteuses de la vie (1) Il met en balance un atome et l'infini; tous les biens de la vie sensuelle d'une part, et de l'autre cette éternité formidable qui s'avance; et, par l'énergie de ses raisonnemens, il porte l'épouvante et la terreur au milieu des glaces de l'indifférence, dans l'ame de ces hommes du monde qui, endormis au bruit des affaires ou dans les bras d'une honteuse et lâche volupté, ne se sont jamais interrogés une seule fois sur leur destinée.

Je ne sais ce que je suis, ni d'où je viens, ni où je vais; l'infini me presse de toutes parts, il m'accable, il me dévore; je suis un souffle, une ombre qui se montre et disparaît; je n'ai de certain que cette mort qui fond sur moi. Voilà ma situation, voilà les ténèbres qui m'environnent! Et de tout cela je conclus que je n'y dois pas songer, ou plutôt que je dois précisément faire tout ce qui peut me conduire à un malheur éternel; je ne veux sur ces choses ni éclaircissement, ni secours, ni lumières; je veux rester dans mes doutes et marcher en aveugle jusqu'au bord de l'abîme (2); je me glorifie même de mon incertitude, j'en tire un sujet de vanité et de joie!...... En vérité, s'écrie ici Pascal, n'est-il pas honorable à la Religion, d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables? Mais ce funeste repos a quelque chose

(1) Pascal fait ici une application ingénieuse et juste de cet art dont il est l'inventeur, d'estimer la probabilité d'une chance incertaine, et de mesurer le degré de force qui doit influer, en pareil cas, sur nos déterminations.

(2) « Ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque » chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent » de ceux qui les en avertissent. » (*Pensées de Pascal.*)

d'extraordinaire, il est monstrueux. Comment tant de sang froid pour les choses les plus terribles, peut-il se trouver dans une ame qu'ébranlent si fort les plus légers intérêts? *C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.* Cet aveuglement remarquable ne serait-il point l'une des plus fortes preuves d'un renversement survenu dans la nature humaine?

Si l'homme porte dans son ame quelque instinct et quelque amour de la vérité, ne doit-il aucune attention à ces grands objets? Et qu'est-ce que la raison de l'homme, s'il ne s'en sert nullement pour arriver à la connaissance de sa fin? C'est principalement aux hommes de sens, qui cherchent sincèrement la vérité, que Pascal adresse le secours de ses réflexions. Ne refusons pas de les écouter, et marchons avec lui au-devant de cette lumière qu'il nous intéresse si fort d'acquérir (*m*).

S'il est un Dieu, nous lui devons un hommage; nous lui devons encore l'accomplissement de la loi qu'il aura lui-même manifestée à ses créatures; et la Religion devient alors la philosophie par excellence, ou plutôt l'unique philosophie, comme les plus savans personnages de l'antiquité ont eu la sagesse de le croire. Mais dans cette multitude de croyances et de pratiques, comment distinguer la vérité d'avec l'erreur? Comment discerner la Religion véritable parmi toutes celles qui prétendent à ce titre sacré? Pascal la reconnaît, cette Religion, à un seul trait caractéristique, et ce signe décisif ne peut être contesté : ce sera celle qui aura le mieux connu l'homme, qui aura expliqué tout entier ce grand mystère de l'ordre moral. Allons donc étudier l'homme de plus près; fouillons dans tout l'intérieur de son être, et montrons-le à découvert dans toute la vérité de sa nature actuelle.

L'homme est composé de deux substances. Il possède une ame immortelle; car ceux qui en doutent

ou qui le nient, n'ont d'autre raison de leur dénégation ou de leur incertitude, que la difficulté de comprendre ce que c'est qu'un esprit; mais il est bien plus difficile de concevoir que la matière se connaisse elle-même, que d'imaginer un être à part qui la connaisse. Le mode d'union de ces deux substances passe l'intelligence de l'homme : doit-il s'en étonner, s'il ne comprend pas mieux ni l'une ni l'autre de ces substances envisagées séparément ?

Si l'homme ne veut puiser de lumière et de force qu'en lui-même, il devient incompréhensible à ses propres yeux, il se perd dans sa faiblesse; alors tout est nuage autour de lui, et rien ne remplit ses vœux. Il désire la vérité, et ne rencontre que ténèbres; il cherche le bonheur, et ne trouve que sa misère : le bien et le vrai, la certitude et la félicité le fuient également.

Et d'abord, où trouvera-t-il la vérité ? Dans les objets à sa portée ? Chaque chose lui montre deux faces. Dans les sciences et la nature ? Elles sont infinies. Et comment fixer un point dans l'infini (1) ? On parle de principes : en est-il d'invariables ? Ne les recevons-nous pas tout faits des mains de l'éducation et de la coutume ? Sont-ils autre chose que les équivoques enfans du préjugé et de l'opinion, ces souverains, ou plutôt, ces tyrans du monde ? La coutume, dit-on, efface la nature; mais, qu'est-ce qu'une nature qui peut être effacée ?

L'homme veut-il la vérité ? Non : il est tourmenté d'un désir vague de la trouver : mais on dirait qu'il ne la cherche pas sérieusement. C'est un aliment à son insatiable curiosité qu'il lui faut. Il veut des scènes : le dénouement le laisse dans le vide ; l'intérêt cesse

(1) Tout est lié, dit Pascal, tout se tient dans la nature. Comment la partie peut-elle saisir le tout ? Comment connaître une partie sans le tout, et le tout sans les parties qui le composent ?

dès que la toile s'ébranle pour tomber. La vérité ne l'attache que quand elle naît de la dispute ; c'est le combat qui lui plaît, que lui importe la victoire? *Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses.*

Du moins, s'il y avait une vérité pour l'homme, et que l'homme voulût la trouver, en aurait-il les moyens? S'il est trop jeune ou trop vieux, il juge mal. La maladie ne lui ferme pas seulement les voies de l'étude, elle lui ôte encore la science qu'il peut avoir. L'imagination l'exalte et le trouble ; le charme de la nouveauté le séduit, ou l'habitude l'entraîne ; l'intérêt privé corrompt le jugement. L'opinion dénature les principes : mesure d'autant plus fausse de la valeur des choses, qu'elle est quelquefois juste ; *car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible de mensonge.* Quelques circonstances, un léger incident, une robe rouge, un bonnet entraînent toutes les forces de notre ame : *il faudrait avoir une raison bien épurée, pour regarder comme un autre homme le Grand-Seigneur dans son superbe sérail, environné de quarante mille janissaires.* Et certes, nous nous offusquons à moins : il n'est pas besoin de l'appareil des armes, du fracas de l'artillerie ; le bruit d'une poulie arrête le jugement de l'homme le plus ferme, le bourdonnement d'un insecte l'empêche de raisonner juste. *Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.*

L'homme peut-il attendre la vérité de la part de ses semblables ? La duplicité préside à toute notre conduite ; nous sommes pleins d'iniquités, puisque nous voudrions abuser l'Univers sur notre compte, et que nous avons une si grande répugnance à nous montrer tels que nous sommes. Nous ne trompons pas seulement les autres sur nous, mais sur eux-mêmes ; trans-

formant par bassesse leurs défauts en vertus, notre criminelle complaisance nous rend les auteurs du mal qu'ils font. Le poison d'une lâche adulation endort les puissans et les grands de la terre d'un sommeil funeste, et les plonge dans une affreuse sécurité. Il ne faut pas confondre la soumission aux lois et le respect envers l'autorité, premières obligations de l'homme civil, avec l'imposture et l'avilissement.

Qu'est-ce que la justice ? S'il y en avait une, elle aurait frappé tous les peuples de sa lumière, et nous ne serions pas réduits à nous informer de ce qu'on a prononcé chez nos voisins ou dans un autre hémisphère. La justice est ce qui règne, la mode en dicte les lois. Le juste et l'injuste changent avec le climat. *Trois degrés d'élévation dans le pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité.* Celui-ci place la justice dans l'autorité du législateur; celui-là, dans la commodité du prince; un troisième, dans la coutume. L'équité n'est autre chose que ce qui est établi. *Ce chien est à moi*, *disaient ces pauvres enfans ; c'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.*

Qu'est-ce qui réglera les bases de la morale, comme la perspective assigne le point d'où il faut voir un tableau, comme la vue du port règle ceux qui sont sur un navire ? Sera-ce la raison de l'homme ? Mais de ce que les hommes emploient les mêmes termes, il ne faut pas conclure qu'ils aient les mêmes idées. Comment la raison des hommes serait-elle uniforme et constante, si celle d'un homme varie du matin au soir ? S'il est des causes capables de l'obscurcir ou de l'éteindre, comment compter sur sa force, dans les grandes circonstances, pour assurer le bonheur de l'humanité ? Quelle est, après tout, cette haute puissance qui succombe à la moindre piqûre, qui trébuche et perd tout équilibre à la vue d'un vil insecte (*n*) ?

Qui pourrait suivre Pascal dans cette foule d'aperçus nouveaux, dans cette multitude de vues profondes sur le caprice, la vanité, la réputation, la fortune, les opinions du peuple; sur les divers rapports de l'ordre social, sur les lois, la politique et les gouvernemens? D'où il faut conclure avec lui que l'homme livré à sa faiblesse, est un sujet plein d'erreurs, que tout le trompe, la raison comme les sens; qu'il n'est lui-même que déguisement, hypocrisie et mensonge; qu'il ne veut de la vérité ni pour lui, ni pour les autres.

Voyons du moins si l'homme est plus habile à trouver le bien que le vrai, s'il est plus fait pour le bonheur que pour la vérité, si son cœur l'égare moins que sa raison.

Puisque l'homme passe sa vie à chercher le bonheur, c'est bien une preuve qu'il n'en jouit pas. Quelle est la cause de cette agitation perpétuelle qui nous tourmente? Une inquiétude secrète nous ronge; nous embrassons avec ardeur tout ce qui peut nous arracher à notre propre vue, et nous délivrer du spectacle de notre condition. *Un roi qui se voit, est un homme plein de misères et qui les ressent comme un autre* (o). Nous n'existons point dans le présent, toujours dans l'avenir ou le passé : *nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre.* Tous se plaignent, depuis la naissance du monde! hommes de tout pays, de tout sexe, de tout âge, de tout rang; ils ont demandé le bonheur à toute la nature et à toutes les choses possibles, et personne n'est détrompé sur la vanité de tant de recherches (*p*). Nous poursuivons le repos dans l'agitation, nous nous donnons du tourment pour avoir du plaisir : ô triste condition de l'homme! le plaisir n'existe pour lui que par le sentiment de la douleur; il ne juge les biens que par la connaissance des maux; rien n'a de valeur pour lui qu'à la suite du besoin.

Le désir d'être heureux est le motif de toutes les actions humaines, même chez les suicides. Objets déplorables! spectacle affreux, que celui de certaines voies par où l'homme cherche quelquefois son bonheur! Tous comprennent le vrai bien, mais personne ne le trouve. Quel est donc ce bien qui n'existe nulle part? Quelle est cette immensité de désirs d'un être aussi chétif que l'homme? Comment un cœur qui trouve la satiété par-tout, est-il pourtant insatiable? Qui a mis cet infini dans un néant? Philosophes et sages de la terre? dénouez ces difficultés! trouvez, dans l'ordre général, en vertu de quelles lois peuvent s'expliquer ces étonnantes aberrations de l'homme, qui paraissent en contradiction avec toutes les harmonies de la nature.

L'homme ne sait à quel rang se mettre; il est visiblement égaré et sent en lui les restes d'un état heureux dont il est déchu, et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par-tout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables. Disons encore que l'homme, perdant de vue sa destinée, a oublié son état passager sur cette terre qui engloutit tous les jours son semblable à ses propres yeux (1); et le malheureux n'en agit pas moins, au milieu des ossemens de ses pères, de ses proches et de ses amis, comme s'il était arrivé; il s'obstine à chercher sur un point de sa route, ce qu'il ne doit trouver qu'au terme de son voyage; et cette grande méprise donne à la plupart de ses actions les couleurs de la démence.

---

(1) « Qu'on imagine, dit Pascal, un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent, voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes. »

Et ailleurs : « Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. »

Achevons de crayonner cette image naturelle de l'homme ; ajoutons-y les derniers traits.

Peut-être l'homme se redouterait-il moins lui-même, s'il ne voyait en lui que les seules traces de sa grandeur tombée, et un état de misère indépendant de toute dépravation actuelle ; mais il y trouve encore le spectacle révoltant de cette perversité qui est l'une des suites de sa chute (1). Ah ! ne prouvent-ils pas tout à la fois et la misère de l'homme et les vices de sa nature, ces soins pénibles que coûte son éducation physique, et cette vigilance assidue qu'exige son institution morale ? Ne démontrent-elles pas trop bien sa pente au mal, cette nécessité de l'entretenir sans cesse de ses devoirs, cette multiplicité de livres de morale et de philosophie faits pour l'y ramener, et l'impuissance de la Religion elle-même pour soutenir le plus grand nombre ? Il faut une autorité forte aux hommes rassemblés, pour qu'ils ne se changent pas en bêtes féroces ; et, sous le gouvernement le plus ferme, il faut des légions toujours armées pour protéger l'homme contre lui-même ; il faut des échafauds pour l'effrayer, et des bourreaux qui trempent leurs mains dans son sang !...

Mais l'homme n'est-il que misérable ? C'est l'être sans doute beaucoup, que de savoir qu'il l'est ; mais c'est être bien grand, que de connaître sa propre infirmité. Ainsi, les misères même de l'homme sont la preuve de sa grandeur : *ce sont misères de grand Seigneur, misères d'un Roi détrôné.* L'orgueil de l'homme est un sentiment dépravé d'une noble origine. Ceux qui méprisent le plus l'homme en le rabaissant au niveau de la brute, se mentent à eux-

(1) Cette dépravation héréditaire est sensible dans les enfans, chez qui l'on remarque en général, un goût naturel de destruction, un penchant marqué à la révolte, une extrême facilité à saisir tout ce qui est mal, une opposition expresse à tout ce qui est bien.

mêmes ;

mêmes; la nature, plus forte que leurs raisonnemens, les persuade bien mieux de la grandeur de l'homme, que la raison ne leur démontre sa bassesse (*q*).

Les philosophes n'ont pu s'entendre sur la nature de l'homme : ceux-ci n'ont remarqué que son abaissement et ont méconnu sa dignité; ceux-là n'ont vu que sa grandeur et ont oublié sa misère. De-là l'imperfection de leurs doctrines et l'insuffisance ou les dangers de leur morale, qui, pour tout fruit, n'ont produit et ne pouvaient produire qu'un dogmatisme insensé, ou un pyrrhonisme absurde; l'orgueil de l'esprit, ou la paresse de l'ame; une impie et vaine présomption, ou le désespoir de l'athéisme. Les deux états de l'homme devaient être considérés ensemble, car ils se concluent l'un de l'autre, et c'est ce qu'il fallait apercevoir. Si l'homme avait toujours été dépravé, il n'aurait aucun sentiment de la vérité; et s'il n'était pas déchu, il posséderait le bien et le vrai dans toute leur plénitude.

C'est ainsi que Pascal, par la seule force de son génie, remonte à l'état primitif de l'homme, et démontre cette grande et première faute qui a corrompu l'humanité dans sa source et attaché au berceau du monde le premier anneau de cette longue chaîne de calamités, étendue sur les générations, et qui pèsera encore du même poids sur le dernier des enfans des hommes. Mystère terrible, inconcevable sans doute! Mais, dit Pascal, l'homme sans ce mystère devient lui-même un autre mystère bien plus incompréhensible. Dès-lors la Religion chrétienne est prouvée dans toutes ses parties. Elle seule explique les contrariétés de l'homme; elle seule frappe d'un jour éclatant cet étrange chaos de la nature humaine, où tous les philosophes se sont perdus. La véritable religion est celle qui montre notre vraie condition, notre

vraie vertu, notre vrai bien; qui connaît toute la grandeur de l'homme et toute son abjection, et lui indique la source de l'une et de l'autre; qui sonde toutes les plaies de l'humanité, qui sait compter tous nos maux, et sur-tout nous en procurer le remède. Une religion toute populaire ne peut convenir aux esprits élevés; une religion toute métaphysique ne peut servir au peuple. La Religion chrétienne seule s'adresse admirablement à tous; elle ne laisse pas un homme sans secours ou sans consolation; ses richesses sont inépuisables, ses trésors sont infinis; il n'est pas une vertu qu'elle n'épure et qu'elle ne soutienne, pas une infirmité qu'elle ne puisse guérir. La sagesse de la terre n'a pu détruire nos faiblesses, nos travers et nos vices les uns par les autres: l'orgueil et la bassesse se combattent, mais ne s'allient pas; le dogmatisme et le doute s'excluent, mais ne se tempèrent pas: la Religion seule chasse les uns et les autres par la simplicité de l'Evangile; c'est dans son humilité même que le Chrétien s'élève le plus, puisque c'est par elle qu'il s'unit à Dieu.

Est-il une religion, une école de philosophie, qui ait prêché cette vertu nouvelle de l'humilité chrétienne, d'où naît tant de grandeur et tant d'héroïsme? En est-il une qui ait soupçonné cette loi touchante de charité, ce précepte de l'amour de Dieu, loi ineffable dans ses profondeurs, sublime résumé de tout le Christianisme, qui suffirait pour en établir la vérité. Au milieu de tous ces systèmes de philosophie les plus admirés, qui tous ont un côté faible, la Religion des Chrétiens apporte seule à chaque théorie ce qui lui manque, et donne le complément de toutes les doctrines. Sa perfection, qui répond à tout, offre le sceau irrécusable de la Divinité.

Pascal les met à découvert, ces traits remarquables

qui distinguent l'auguste Religion de Jésus-Christ. Rien de plus beau, rien de plus élevé que ce qu'il nous expose sur le caractère des Ecritures, sur la nature des Prophéties, et sur leur accomplissement; sur la perpétuité de la tradition sacrée sortant du sein de la première famille, et transmise sans interruption jusqu'à nous; grand et précieux dépôt confié d'abord aux archives d'une nation particulière (*r*), choisie de Dieu lui-même, et remis ensuite d'une génération à l'autre, sous la sauvegarde de l'Eglise universelle : rien de mieux raisonné, rien de plus frappant que les observations qu'il fait sur la personne de Jésus-Christ et sur sa doctrine, sur les Apôtres et sur leur mission, sur l'établissement miraculeux du Christianisme et sa résistance aux persécutions politiques. Nous ne répéterons pas les preuves innombrables et pressantes qu'il développe avec tant d'éclat et de force : eh! comment le pourrions-nous sans les affaiblir? Par quel artifice inconnu réussirions-nous à resserrer une matière si vaste dans les limites qui nous sont ordonnées? Ah! gardons-nous de soumettre à une froide analyse, des morceaux où brille cette rare éloquence que devait donner à un si beau génie, la richesse d'un tel sujet!

Qui ne sait pas combien l'intérêt de ces grandes choses est en effet secondé et soutenu par l'intérêt du style? Qui n'a pas remarqué comment Pascal, maîtrisant le pinceau du langage, avec un talent connu de lui seul, répand sur son expression ces teintes si naturelles et cependant si énergiques, qui conservent à la pensée la même vie qui l'anime à l'instant où elle reçoit l'être dans le sein du génie? La pensée de Pascal sort toute empreinte de cette vive lumière qui luit dans son ame, comme on voit briller ces substances resplendissantes qui portent par-tout avec elles l'éclat des rayons du soleil dont

elles sont imprégnées (*s*). On dirait que la majesté des Livres saints a passé dans les écrits de ce grand homme. Embrassant toute l'étendue des Ecritures, saisissant toute leur liaison, y suivant d'un regard rapide et sûr l'enchaînement des faits et de la doctrine, Pascal paraît au moment de briser le sceau divin qui couvre une partie de ces pages mystiques, et près de nous en révéler les redoutables secrets.

Dans tous les temps on avait vu de ces hommes qui, vaincus par les passions terrestres, et troublés par les austères préceptes d'une Religion dont l'inflexible loi ne compose jamais avec nos vices, voudraient trouver quelques motifs de doute contre une doctrine importune qui les condamne ; bientôt l'incrédulité s'élève du fond de ce cœur corrompu, et vient demander à l'esprit, des sophismes pour se convaincre elle-même et s'affermir, et des armes pour combattre. La Religion affligée prévoit avec douleur les blessures profondes que doivent lui faire un si grand nombre de ses propres enfans, dans les jours de scandale, de licence et de dissolution. Pourra-t-elle préparer des moyens de défense contre les attentats de l'impie? Où trouvera-t-elle un bras qui la protége, un appui qui la soutienne? Quelle est la voix qui élevera son éloquence au-dessus de toute l'éloquence des hommes, et qui, dans des siècles éblouis de leur vaine science, parlera aux sophistes avec toute l'autorité du génie et du talent?

C'est à Pascal que la Religion s'adresse : « Prends,
» lui dit-elle, cette plume heureuse et savante, que
» je dirigerai dans tes mains, et que nul ne maniera
» jamais avec la même habileté. Décris, d'un trait
» fidèle, l'image de l'homme, qui ne se connaît
» point lui-même ; ose la lui présenter dans son
» effrayante vérité ! Réduis au juste la mesure de
» ses forces, fais-lui toucher de toutes parts les

» bornes de ses facultés; dépeins ses qualités sublimes
» dans toute leur excellence, et mets à nu sa déplo-
» rable misère. Porte le poison de l'inquiétude au
» milieu de ses coupables jouissances! Jette l'effroi
» dans son ame trompée! Un réveil affreux, mais
» salutaire, agitera ses sens et dissipera sa funeste
» léthargie. Alors peut-être il cherchera la lumière
» dont il éprouvera un pressant besoin. Tu lui feras
» voir la main divine empreinte sur lui-même,
» prête à le foudroyer pour jamais dans les abîmes
» creusés par la souveraine justice, ou à le soutenir
» dans ces combats de quelques jours, dont une
» éternité de gloire doit être la récompense. Tu
» indiqueras la source des erreurs et du mensonge;
» tu dérouleras les annales d'une Religion aussi an-
» cienne que le monde, qui vient éclairer l'homme
» dans ses ténèbres, dissiper ses doutes et lui offrir
» le remède approprié à tous les maux de sa con-
» dition. Tu lui exposeras l'histoire de sa chute,
» l'explication de sa double nature, de ses viles
» passions et de son amour du souverain bien, sa
» haute destinée et les moyens de l'accomplir. Tu
» multiplieras les preuves puisées à la fois dans son
» être et dans les Ecritures; tu résoudras toutes les
» difficultés et démasqueras tous les sophismes; tu
» consommeras . . . . » Non; les voies de
Dieu déconcertent notre esprit. La suprême sagesse
n'a pas voulu qu'un homme achevât cette grande et
belle démonstration des vérités saintes. Le sort de
la Religion est d'être combattue jusqu'à la fin des
temps; ce triomphe contre une perpétuelle contra-
diction fait sa gloire : une nouvelle attaque serait
inutile après la défaite : attaquer de nouveau la
Religion, c'est la défendre. Dieu veut aussi laisser
quelque mérite à la docilité de sa créature, à la
soumission de sa foi. Son dessein, dit Pascal, est
moins de perfectionner l'esprit que la volonté : mot

profond, qui exprime à la fois l'essence et l'objet de la Religion chrétienne, et son admirable convenance aux vrais besoins de l'homme. Qu'il suffise à celui dont le cœur est droit, de savoir qu'il trouvera ce qu'il cherche, et que l'esprit rebelle soit confondu ! Si vous ne voulez être aveuglé par les Livres divins, ah ! n'y portez pas une main sacrilége et l'œil profane de l'impiété ! mais ne les ouvrez qu'avec le désir de vous instruire. Jésus-Christ les a montrés, ces hommes dont le cœur s'est appesanti, qui ferment l'œil pour ne point voir et l'oreille pour ne point entendre, parce qu'ils redoutent la fin de leur illusion et tremblent d'être guéris (1).

Quelques Sages de l'antiquité, il faut en convenir, ont fait de beaux efforts en morale et en philosophie, et se sont élevés à des résultats dignes de remarque, par la seule puissance de leur raison. Mais nul n'a porté aussi loin que Pascal l'étude de l'homme naturel : nul n'a professé avec tant de supériorité cet amer et sublime mépris de la nature humaine corrompue (2), et cette noble et franche admiration des restes de sa grandeur : nul n'a su définir l'homme tout entier, parce que nul ne s'est avisé de combiner ensemble ses deux conditions extrêmes ; de tirer les moyens d'éclairer ses contradictions, du sein de ces contradictions mêmes ; de puiser dans ces épaisses ténèbres une clarté propre à les dissiper : aucun n'a découvert des vues si nouvelles et si nombreuses : aucun n'a réuni tant de lumières à tant d'éloquence : enfin, privés du flambeau de la foi, ni les uns ni les autres n'ont pu tracer à l'homme

---

(1) S. Matthieu, c. XIII, 15.

(2) Il y a des critiques qui, trompés apparemment par la froide et profonde ironie de Pascal, lui ont attribué, avec l'air du mépris, les maximes de Hobbes sur les bases de la justice. Dirons-nous qu'ils ont seulement feint de se méprendre sur la pensée de Pascal ? Mais quelle justification, que celle de défendre leurs lumières aux dépens de leur bonne foi !

sur la terre, son unique chemin pour arriver au but. Allez, divins feuillets, lignes sublimes, traits immortels ! allez d'âge en âge étonner la raison de l'homme par le spectacle de la hauteur où elle a pu s'élever un jour ! Au milieu de la nuit orageuse dont les passions couvrent le monde, brillez comme un rayon de la céleste lumière aux yeux de celui qui cherche le rivage, et montrez-lui les écueils et le port (*t*) !

Pascal n'a point entrepris en philosophe vulgaire, un imposant tableau d'une sagesse purement spéculative ; travail stérile, exécuté dans la seule vue d'ajouter aux richesses littéraires un nouveau chef-d'œuvre, et de procurer à son auteur un peu plus de célébrité : le trésor des grandes beautés qu'il a répandues dans son ouvrage, était dans son cœur ; l'onction et l'énergie de ses paroles étaient l'effet de son entière persuasion : voilà les sources de la véritable éloquence. Non, les seules forces du plus beau talent, les ressources les plus fécondes de l'art ne peuvent aller jusques-là. Aussi Pascal nous donne-t-il, dans sa conduite personnelle, l'exemple vivant de toute sa philosophie.

Voyez, dans la vie privée de cet homme, l'accomplissement journalier et rigoureux des grandes et belles maximes qu'il a développées avee tant de chaleur dans quelques-unes de ses pensées. L'attention continuelle dont il accompagne toutes les circonstances de sa situation, les soins vigilans dont il environne chacun des actes de sa volonté, le font marcher à grands pas dans les sentiers de la perfection morale, et bientôt il porte toutes les vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme (*u*).

Sans cesse frappé du néant de l'homme, il oppose l'humilité la plus profonde à ces mouvemens de l'orgueil qui agitent même les ames les plus simples ; il épie ces mouvemens avec constance, pour les étouf-

fer à l'instant même : toujours en garde contre les surprises d'un ennemi d'autant plus à craindre, qu'il réussit mieux à se déguiser (v).

La pratique de cette grande vertu, la plus difficile peut-être à garder, le prépare à l'exercice de toutes les autres. Elle le conduit d'abord à cette simplicité de cœur, d'où naissent, à leur tour, tant d'autres vertus angéliqnes, que le Christianisme seul pouvait faire connaître; à cette simplicité que le Sauveur du monde rendait sensible en nous proposant pour modèle la naïveté des enfans; aimable comparaison qui, nous mettant sous les yeux l'innocence du premier âge, semble nous rappeler, par cette image touchante, l'innocence primitive d'où l'homme est déchu, pour nous engager à y remonter, en quelque manière, par nos efforts (x).

La simplicité de Pascal l'entraîne à cette abnégation généreuse qui, subjuguant une nature perverse et révoltée, étouffe le vil et dur égoïsme, porte l'homme à rompre tous les liens terrestres qui captivent son ame, à se sacrifier tout entier à la loi de Dieu et à l'exécution de sa volonté. Elle lui inspire ce renoncement aux superfluités, qui commence par un combat pénible contre une foule de besoins imaginaires menaçant l'homme de privations insupportables, et qui finit par un noble mépris de tous ces objets incapables de remplir son cœur.

C'est ainsi que l'homme, détaché successivement de tout ce qui est indigne de ses affections, dépouillant l'une après l'autre les imperfections de sa nature, se purifiant au creuset de l'austérité, s'élève du fond même de sa bassesse, dans le sein de Dieu, et y va puiser les rayons de cette charité divine qui éclaire l'ame, l'embrase d'un feu céleste, et lui donne une autre vie : nouveau foyer de vertus actives, qui ne peuvent plus se concentrer dans le

cœur de l'homme, mais qui répandent au-dehors la céleste odeur de leurs parfums et prodiguent les bienfaits d'un zèle infatigable.

Pascal exerce avec une ardeur soutenue ces vertus par excellence, dont il a si bien dépeint le beau caractère, et dont il développe avec tant d'ame les incomparables effets. Les privations ne lui coûtent rien pour soulager l'indigence; se confiant, pour son compte, à cette Providence qui n'oublie pas le plus petit insecte, il a remarqué, dit-il, *que quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose à sa mort.* Qui ne l'admirera pas abandonnant à quelques malheureux sa propre maison devenue l'asile du pauvre, pour sauver le danger du déplacement à un enfant moins souffrant que lui? Qui ne l'admirera pas arrachant au péril de la séduction, la jeunesse, l'innocence et la beauté, et n'épargnant rien pour assurer à la fois le succès et le secret d'une si belle action? Qui n'admirera pas en lui ce sacrifice douloureux de la nature, ce mouvement sublime de la véritable charité, que l'esprit du siècle calomnie parce qu'il ne le comprend pas; qui, d'une part, entraîne Pascal à combattre la douceur du vif attachement qu'il a pour ses proches et pour ses amis, et lui inspire, d'un autre côté, le généreux désir de détacher les autres de lui-même? Il immole à son Dieu ce retour de sentiment qui a tant de charmes pour les ames tendres, soit pour laisser dans son cœur et dans le cœur d'autrui un libre essor à l'amour divin, sans lequel sont mortes toutes les autres vertus, soit pour épargner à ce qui l'entoure les inutiles douleurs d'une séparation prochaine et assurée.

Comment décrirais-je cette longue patience au milieu des maux si grands qui ont traversé toute sa vie? cette héroïque résignation aux peines de tout genre, qui lui fournissent un sujet de félicitation à

l'aspect des fausses joies du monde, où il croit voir l'effet d'un déplorable aveuglement? enfin, ce courage surnaturel qu'il montre sur son lit de mort, trompant les accès des plus vives douleurs par les derniers élans d'une charité qui ne s'éteint qu'avec sa vie (*y*)?

Ajoutons à ce faible portrait d'une grande ame, les traits dont Pascal s'est peint lui-même. « J'aime, » disait-il, la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a » aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le » moyen d'en assister les misérables. Je garde la » fidélité à tout le monde.. Je ne rends pas le mal » à ceux qui m'en font. J'essaie d'être toujours » véritable, sincère et fidèle à tous les hommes. » J'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu » m'a unis plus étroitement. Soit que je sois seul, » ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes ac- » tions la vue de Dieu qui doit les juger, et à qui » je les ai toujours consacrées. Voilà quels sont mes » sentimens (1). »

Ce sont ceux du vrai Chrétien, et l'on ne voit rien à y ajouter pour compléter la grandeur morale de l'homme qui, docile aux mouvemens de la grâce divine, se perfectionne lui-même par les nobles efforts de la vertu : spectacle le plus beau qui puisse s'offrir à nos regards dans la nature entière, et que la Religion chrétienne seule peut donner dans toute sa sublimité, parce qu'à elle seule il appartient d'inspirer la vraie sagesse, par la grandeur des motifs qu'elle leur donne pour base : sagesse épurée, que ne souille point le venin de l'orgueil, étrangère à toute spéculation de vaine gloire; état céleste d'une ame toujours en présence de l'éternité, et pleine d'indifférence pour cette

---

(1) *Supplément aux Pensées de Pascal.* Voyez aussi la *Vie de Pascal*, par M.me Périer.

immortalité d'un moment que donnent les hommes sur la terre ; sagesse enfin que l'on voit briller de tout son éclat dans l'ame de ces véritables grands hommes, qui, non moins éminens en sainteté qu'en lumières, font, comme Pascal, avec un rare courage, un usage universel et constant de toutes leurs facultés et de tous les dons du Ciel pour accomplir leur tâche parmi leurs semblables. Les voilà, ces hommes dont la mort est précieuse aux yeux du souverain Maître, parce que tous leurs jours ont été pleins, non des frivoles intérêts d'une vie qui n'est plus, mais pleins de ces œuvres qui ont amassé des trésors pour l'éternité. Ils peuvent dire avec une sainte assurance à l'Auteur de toutes choses, en retournant à lui : « Voilà les talens que votre toute-» puissance m'a confiés, et voilà l'emploi que j'en » ai fait. »

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(*a*) Blaise Pascal était encore enfant (1). Son père, premier président à la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, désirant se livrer tout entier à l'éducation de sa famille, se démit de sa charge en faveur de son frère, et alla s'établir dans la capitale, en 1631, afin de jouir d'une indépendance complète dans l'importante et douce fonction qu'il venait de s'imposer.

On connaît assez quelle heureuse révolution s'opérait alors dans la Philosophie. Les progrès des sciences physiques et mathématiques, montrant le chemin des découvertes, servaient à diriger l'esprit humain dans les autres genres de recherches, et dissipaient par degrés les anciennes ténèbres de l'école (2). Une noble émulation se développait de toutes parts; un échange réciproque de lumières faisait de tous les savans de l'Europe une sorte de société qui mettait en commun ses travaux et ses succès. Une correspondance active répandait les découvertes et sans cesse en provoquait de nouvelles.

(*b*) La grande mémoire des enfans semble inviter à une culture spéciale de cette faculté précieuse. Il s'agit moins de leur faire comprendre ce qu'ils apprennent, que de profiter de la flexibilité de leurs organes, pour meubler à propos leur entendement de matériaux nombreux, au sein desquels la raison vient ensuite introduire sa lumière, pour les classer et les mettre en œuvre. C'est rendre un grand service aux enfans, que de leur faire dévorer les peines des études purement mécaniques, dans un âge où l'on en oublie bientôt les fatigues, pour n'en conserver que les fruits, comme il arrive de l'exercice de la lecture, ou du jeu compliqué des organes corporels dans la pratique de certains arts. Mais il faut éviter de tomber dans un autre extrême non moins dangereux, celui d'une éduca-

(1) Pascal est né à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623.

(2) Ce sont les sciences exactes qui ont créé l'art de raisonner; c'est de leur sein qu'on a vu naître cette métaphysique lumineuse qui a signalé tant d'écueils sur le vaste océan de la philosophie; ce sont elles qui donnent cette logique sure, la seule à laquelle on puisse infailliblement se confier; cet esprit de méthode et de liaison, si nécessaire dans tous les genres de recherches, et celui d'ordre et de justesse si important dans toutes les circonstances de la vie.



tion entièrement aveugle, qui ne s'adresse jamais à cette intelligence naissante dont l'activité manifestée chez les enfans par une curiosité insatiable, atteste assez qu'il est un ordre de vérités et un genre de raisonnement à leur usage; méthode imprudente, qui laisserait ainsi sans exercice et sans développement, la faculté créatrice qui doit régner sur les autres, et sans laquelle celles-ci ne conduisent à rien.

(*c*) La sœur de Pascal nous apprend, qu'à onze ans il avait composé un petit *Traité sur le son*, fruit des observations et des réflexions qu'il avait faites à l'occasion des vibrations d'une assiette de faïence.

« Il se trouvait régulièrement, dit madame Périer, aux » conférences qui se faisaient toutes les semaines, où tous » les habiles gens de Paris s'assemblaient pour porter leurs » ouvrages, ou pour examiner ceux des autres. Mon frère y » tenait fort bien son rang, tant pour l'examen que pour la » production; car il était de ceux qui portaient le plus souvent » des choses nouvelles. On voyait aussi souvent, dans ces » assemblées-là, des propositions qui étaient envoyées » d'Italie, d'Allemagne et d'autres pays étrangers, et l'on » prenait son avis sur tout avec autant de soin que de pas un » des autres. »

Vie de Pascal.

(*d*) Voici comme s'exprime le P. Mersenne, dans son *Harmonie universelle*, au sujet du Traité du jeune Pascal, sur les Sections coniques: *Quid de binis Pascalibus dixero: Patre, in omnibus mathematicis versato, qui mira de triangulis demonstravit; filio, qui unica propositione 400 corollariis stipata, omnia Apollonii conica comprehendit?*

Il est vraisemblable que Pascal avait envisagé les *Sections coniques*, sous un point de vue analogue à celui de Désargues, ou peut-être à celui du savant ouvrage d'Hamilton (qui n'est pas connu dans notre langue), si ce n'est dans le choix des fondemens, du moins dans la méthode. On fit part de cet Essai remarquable du jeune Géomètre, à Descartes, qui n'y voulut pas reconnaître l'ouvrage d'un enfant, et qui s'obstina à l'attribuer à quelque main officieuse et exercée. Mais quelle apparence que Pascal père, aussi intègre qu'éclairé, eût voulu parer son fils des dépouilles d'autrui, ou n'eût pas su reconnaître une supercherie dans une matière dont il pouvait juger lui-même?

(*e*) Pascal n'a point donné la description de sa *Machine arithmétique*; celle que nous en avons est de Diderot, qui l'a insérée dans le 1.er volume de l'*Encyclopédie*. L'éditeur des

Œuvres de Pascal (édition de 1779) a mis cette description de Diderot en tête du 4.me volume (1).

Le chancelier Seguier, sur un simple projet qui lui fut montré de cette Machine, voulut qu'elle s'achevât, et combla l'auteur d'encouragemens. Quand elle fut terminée, elle frappa de surprise les plus grands Mathématiciens. Elle subit bientôt le sort des belles inventions originales : elle fut copiée et contrefaite. L'auteur reçut un privilége du Monarque ; et ce privilége, quoique conforme au protocole ordinaire, mérite lui-même quelque attention : il atteste l'impression particulière qu'avait faite la découverte de Pascal ; on y voit le Souverain ne pas dédaigner de donner à un jeune homme de 19 ans, des éloges sur son génie précoce, et lui-même l'exciter à communiquer au public le produit de ses efforts. Pascal dédia sa Machine à la reine Christine de Suède, en 1650.

On a cherché des machines plus simples que celle de Pascal; il n'ignorait pas lui-même la possibilité d'y réussir : il en a même construit une qu'il appelle *entière et parfaite*, dont il s'est servi pendant six mois. Mais on peut croire qu'il avait de bonnes raisons pour préférer enfin celle à laquelle il s'est arrêté, après avoir exécuté plus de cinquante modèles différens, les uns de bois, les autres d'ivoire, d'autres de cuivre. Il s'est expliqué d'ailleurs lui-même là-dessus (2). Il est peut-être facile de trouver une plus grande simplicité de mécanisme; mais ne sera-ce point aux dépens de la simplicité de l'opération ? C'est cependant là le grand avantage qu'on doit rechercher dans toutes les inventions de ce genre, et que Pascal avait complètement obtenu. Il est vrai qu'on ne peut atteindre à cette dernière simplicité, qu'au moyen d'une savante économie, qui supplée par son action celle qu'on épargne au calculateur. Ainsi, ou les machines seront simples, et d'une pratique d'autant plus compliquée ; ou elles seront d'un usage commode, et d'une construction d'autant plus difficile ; et voilà ce qui rendra toujours ces artifices de peu d'utilité réelle pour l'usage ordinaire du commun des hommes.

Je ne répéterai pas ce que l'on a dit si souvent sur le grand avantage qu'il y aurait, en effet, à abréger, par quelques moyens artificiels, la longueur des opérations matérielles de l'arithmétique. L'espoir d'y parvenir a fait faire, dans tous les

---

(1) Je prie le lecteur de se souvenir, toutes les fois que je citerai les *Œuvres de Pascal*, qu'il s'agit de l'Edition de 1779, en 5 volumes *in*-8.°

(2) *Avis nécessaires, etc.* Œuvres de Pascal, tome 4, pages 12 et suivantes.

temps, des recherches variées, qui ont produit des résultats plus ou moins utiles, et notamment la belle invention des Logarithmes; telles furent auparavant des Tables imprimées à Munich, en 1610, et telles furent ensuite celles de Juste Byrge, qui ont paru en 1620, quatre ans après la première publication de la découverte de Jean Napier (vulgairement Néper).

Depuis la Machine de Pascal, on en a vu paraître d'autres plus ou moins ingénieuses; mais il est réellement à craindre que de toutes les inventions de cette nature, aucune ne puisse jamais procurer un succès complet, c'est-à-dire, substituer aux opérations ordinaires du calcul, des procédés plus simples et plus expéditifs, par des moyens faciles à se procurer et qui soient à portée de tout le monde. Car indépendamment du temps et de l'attention qu'il faut d'abord consacrer à l'étude des machines, il faut ensuite, dans chaque cas de leur emploi, disposer les élémens du calcul qu'on a à faire, de la manière exigée par la constitution de l'instrument: travail préliminaire, qui emportera toujours, à lui seul, autant de temps peut-être qu'il en faut à un calculateur exercé pour exécuter son calcul selon les règles ordinaires. J'ajoute à cela que, pour qu'une machine soit simple et peu dispendieuse, il faut nécessairement en circonscrire l'appareil, ce qui borne son application directe à un nombre limité de cas particuliers; de-là la nécessité de recourir aux longueurs des inductions ou méthodes auxiliaires, pour en étendre l'usage aux cas ultérieurs qui ne sont pas compris dans la sphère de l'instrument, et qui seront non-seulement les plus nombreux, mais ceux-là mêmes pour lesquels on aurait le plus besoin de secours. Il faut encore tenir compte, comme on l'a remarqué, des frais de construction, du volume, de la difficulté du transport, de la facilité du dérangement, etc.

(*f*) Un chevalier de Meré avait proposé à Pascal deux questions sur des parties de jeu, ce qui détermina celui-ci à réfléchir sur les combinaisons; et cette occasion lui fit trouver ce Triangle qui, au premier coup-d'œil, ne semble qu'un adroit et stérile arrangement de nombres, mais qui étonne bientôt et par la manière savante et facile dont l'auteur en dispose sous tant de rapports, et par le nombre et l'importance des théories aussi curieuses qu'inattendues qu'il en fait dériver. On croirait volontiers qu'armé de ce Triangle si fécond, et pourvu des yeux de Lynx dont la nature avait favorisé son esprit, il touchait peut-être à la plupart des plus belles découvertes de l'analyse moderne.

Le Triangle arithmétique de Pascal se forme de cette manière.

On établit deux lignes droites perpendiculaires l'une sur l'autre; on divise ces deux droites en un nombre arbitraire de parties égales; par les points de division de chacune de ces lignes, on mène des droites parallèles à l'autre, ce qui distribue la surface de l'angle droit en cellules carrées et égales. On mène de l'un des côtés de l'angle à l'autre, des lignes qui divisent diagonalement toutes les cellules, et ces lignes s'appellent les *bases*. On numérote les extrémités de ces lignes, le long de chacun des côtés de l'angle droit, selon leur ordre 1, 2, 3, 4, etc., à partir du sommet de l'angle. Cela étant fait, on place dans la première cellule qui occupe l'angle droit des deux côtés du Triangle, le nombre que l'on veut et qui s'appelle le *générateur ;* de ce nombre seul dérivent tous les autres; ainsi l'on peut construire une infinité de Triangles qui jouissent tous des mêmes propriétés. Pascal a établi le sien sur *l'unité*, prise pour générateur; et on en déduit facilement les résultats pour tout autre nombre. Le générateur se répète d'abord sur toutes les cellules de la première rangée qui touche à chacun des côtés du Triangle; ensuite on trouve le nombre à mettre dans la première cellule vide, en ajoutant diagonalement le nombre des deux cellules voisines, et ainsi de suite. Enfin, on mène par-dessus les cellules une ligne qui divise en deux également l'angle droit des deux côtés du Triangle.

Après avoir établi la construction de ce Triangle, Pascal tire d'abord de la simple disposition des nombres qui le composent, dix-huit conséquences dont la démonstration lui devient aisée. De-là il applique l'usage du Triangle à ce qu'il appelle les *ordres numériques*, aux combinaisons, aux probabilités dans les jeux de hasard, à la formation et à la résolution des nombres figurés, à leur sommation, aux produits continus des nombres, etc. La plupart de ces petits Traités sont écrits en latin; Pascal semble préférer cette langue, qu'il manie en effet si bien, à la langue française, qu'il regardait comme moins propre aux démonstrations, à cette même langue où il devait trouver bientôt de si grandes ressources, et qui devait lui fournir un si beau rayon de sa gloire. Il s'interrompt même dans une lettre française à Fermat, pour achever une explication en latin; « car le français, dit-il, n'y vaut » rien. » Il donne aussi l'application du Triangle aux puissances d'un binome, dont ce Triangle fait trouver sur-le-champ les coefficiens pour tous les cas où l'exposant est entier et positif; ce qui donne, pour chaque puissance particulière, les mêmes développemens que l'on obtient par le fameux binome de Newton.

Les méthodes de Pascal sur les problêmes de la Roulette, dont

dont nous nous occuperons bientôt, étaient fondées sur le *Triangle arithmétique*, et Wallis trouvait ces méthodes conformes à son *Arithmétique des infinis*, qui est postérieure au *Triangle*, et avec laquelle il ne paraissait pas très-familiarisé lui-même plusieurs années après l'invention du *Triangle*.

(*g*) Les recherches sur les jeux de hasard auxquelles Pascal devait la découverte du *Triangle*, le conduisirent à la théorie des *Probabilités* dont il est le fondateur, nouvelle branche de calcul qui a acquis le plus haut degré d'importance par les noms des habiles Géomètres qui en ont fait l'objet de leurs spéculations, mais sur-tout par la nature des secours qu'elle a apportés dans les plus grandes questions qui puissent intéresser l'ordre social.

On admire, dans sa correspondance avec Fermat, l'aisance avec laquelle Pascal se joue de ces premiers élémens de la Théorie des jeux de hasard. Les Lettres de ces deux hommes de génie sont encore, par la nature des sentimens dont elles sont remplies, un monument remarquable de cette aimable simplicité qui s'allie d'ordinaire avec les plus hautes qualités de l'esprit; elles montrent la beauté des ames de leurs auteurs, et les principes pleins de sagesse et de réserve qui les dirigeaient dans la culture des sciences; et, ce qui n'est pas le moins intéressant dans cette correspondance de deux grands hommes dignes de s'apprécier l'un l'autre, c'est l'estime réciproque qu'ils se portent et qu'ils se témoignent avec toute l'ingénuité des ames droites; estime qui les honore également tous les deux.

On sait que le calcul des *Probabilités* met en évidence les lois de ce qu'on appelle improprement le *hasard*, ou plutôt qui démontre qu'il n'y a point de hasard, et que la rencontre la plus fortuite en apparence, n'est qu'une chance aperçue d'avance, se réalisant à son tour entre plusieurs autres; que ce calcul arrache à la fortune son bandeau et la poursuit dans ses caprices les plus mobiles, comme dans ses actes de persévérance les plus obstinés, et lui dérobe son secret; qu'il embrasse tous les problèmes de la population, des naissances et de la mortalité; qu'il résout toutes les questions de l'arithmétique civile et politique, des contrats aléatoires, des tontines, des diverses espèces de rentes, des loteries, des assurances et de tous les genres de spéculation; qu'il répand un jour nouveau sur les décisions des assemblées délibérantes, sur les meilleurs modes d'élections et les sentences des tribunaux, sur les résultats vraisemblables des inoculations artificielles et des diverses modifications du système social; qu'il

soumet à ses lois les fondemens de la crainte, ce triste fléau de la vie humaine; du soupçon, qui trop souvent nous agite; des conjectures, qui balancent notre esprit sur les flots de l'incertitude; enfin les sources même les plus variables de l'espérance, ce baume des cœurs affligés, et le seul bien qui ne nous abandonne jamais dans les abîmes de l'infortune.

A peine Pascal eut-il signalé ce nouveau champ aux Géomètres, que les plus distingués d'entr'eux y entrèrent à leur tour; et dès-lors ils n'ont cessé jusqu'à nos jours de le travailler dans tous les sens. Ils ont agrandi et perfectionné la théorie, et en ont étendu l'application aux divers besoins de la société. Après Pascal et Fermat, on compte encore Huygens au nombre des premiers Géomètres qui ont traité le calcul des *Probabilités* : son livre *De ratiociniis in ludo aleœ*, parut vers le milieu du dix-septième siècle.

Sauveur donna, en 1679, dans le *Journal des Savans*, un petit écrit sur la *Bassette*.

Jacques Bernouilli, invité à s'occuper de cette théorie par le grand Leibnitz qui en pressentait toute l'importance, Bernouilli s'y appliquait déjà en 1685; sa mort, arrivée en 1705, l'empêcha de mettre la dernière main à son grand ouvrage, *Ars conjectandi*, qui fut seulement publié en 1715.

Son neveu, Nicolas Bernouilli, entra avec le célèbre Montmort, dans une correspondance sur les jeux de hasard, qui fit naître le fameux *problème de Pétersbourg*, en septembre 1713. Montmort est auteur du savant ouvrage, *Essai d'analyse dans les jeux de hasard*.

Moivre donna, en 1711, son livre, *De mensurâ sortis*, et, en 1716, la *Doctrine des Chances*. Les méthodes de Moivre diffèrent de celles des autres analystes; elles le conduisirent à l'étude des Séries dont la théorie lui doit des travaux intéressans.

On vit paraître ensuite Euler, Jean Bernouilli, Beguelin. Daniel Bernouilli a spécialement traité le *problème de Pétersbourg*.

D'Alembert, en s'occupant aussi des *Probabilités*, a élevé contre quelques-uns de leurs principes, des difficultés qui sont au moins très-spécieuses, et qui méritent peut-être un sérieux examen.

Viennent ensuite Condorcet, Lagrange et Laplace, dont les travaux sont assez connus.

Parmi les Géomètres qui ont appliqué la théorie des *Probabilités* aux diverses questions d'arithmétique civile et politique, on compte encore Halley, Kerseboom, de Parcieux, Thomas Simpson, Wargentin, Paire, Morgan, Mazères,

St-Cyran, Duvillard, Lhuilier, Kritter, Lacroix, Bicquilley, etc; et enfin, tout récemment encore, l'illustre auteur de la *Mécanique céleste*.

(*h*) De ces différens Traités, l'un, sous le titre *Des Contours ou Différences des puissances numériques*, est vraisemblablement perdu; nous en possédons un autre à la suite du *Triangle arithmétique*. Dans celui-ci, Pascal s'occupe des nombres multiples le uns des autres, et il fait voir la manière de les reconnaître par la seule addition des caractères numériques. Il avait dédié ce travail à cette Société libre de Savans qui avait accueilli et admiré les essais de son génie prématuré (1). Il annonçait en même temps à cette Société neuf autres opuscules entièrement achevés, dont un seul nous reste, à ce qu'il paraît; il traite des partis de jeux de hasard. Il parle aussi à ces Savans estimables d'un grand nombre de *mélanges mathématiques* qu'il croit moins dignes de leur attention, et il leur annonce la publication de son *Traité du Vide*. En lisant cette espèce de dédicace, on y remarque, dans un latin aussi pur qu'élégant, les ingénieuses expressions d'une modeste confiance que Pascal commençait à mettre dans ses forces, et de la sincère considération qu'il a pour ses juges.

Je n'entrerai dans aucun détail sur ces divers Traités, non plus que sur d'autres *opuscules mathématiques* qui se sont conservés; ceux-ci sont connus et appréciés dès long-temps par les Géomètres: tout ce que nous en dirions serait également inutile et pour eux, et pour les lecteurs étrangers à la science.

J'ai cru devoir faire exception pour la *Machine* et le *Triangle arithmétique*, ainsi que pour la *Cycloïde*, à cause de la célébrité de ces objets. Quelques-uns des autres travaux mathématiques de Pascal sont mentionnés dans une Lettre du grand Leibnitz à M. Périer fils, du 30 août 1676; le savant Géomètre allemand avait reçu en communication, de ce neveu de Pascal, le manuscrit des *opuscules* dont il parle dans cette Lettre. L'éditeur de 1779, qui a fait de vains efforts pour les découvrir, n'a pu retrouver que l'*Essai sur les Coniques*, qu'il a mis au commencement du 4.me volume des *Œuvres de Pascal*.

(*i*) On a appelé *Roulette*, *Cycloïde* ou *Trochoïde*, la courbe décrite en l'air par un point quelconque de la circonférence

(1) Cette Société qui s'assemblait tour-à-tour dans la maison de chacun de ses Membres, a été le premier berceau de l'Académie des Sciences de Paris, qui fut établie en 1666 par le grand Colbert, et qui fut composée d'abord de MM. *de Carcavi*, *Roberval*, *Huygens*, *Frenicle*, *Auzout*, *Picard* et *Buot*.

d'une roue qui roule sur une surface. Si le cercle générateur marche sur un plan, et n'a d'autre mouvement que celui de rouler, la courbe qu'il engendre est une Cycloïde ordinaire ; si la surface sur laquelle il roule est une surface courbe, il peut engendrer une infinité de Cycloïdes différentes selon la nature de la surface ; si ce cercle, outre le roulement, a de plus un mouvement progressif en avant, on obtient une *Cycloïde alongée ;* et la Cycloïde est *raccourcie*, si le mouvement progressif se fait en arrière. Enfin, la Cycloïde peut se confondre avec le cercle générateur, si le mouvement rétrograde de celui-ci est égal à celui de rotation.

Le nom de *Roulette* a été donné à cette courbe par le P. Mersenne, qui l'avait remarquée en 1615; il ne put en découvrir aucune propriété. Roberval avait déterminé, en 1634, l'aire de cette courbe ; Descartes et Fermat en avaient trouvé les tangentes. Roberval avait ensuite mesuré les solides de révolution engendrés par la Cycloïde autour de la base et autour de l'axe, et il avait appliqué ses méthodes à toutes les Cycloïdes alongées et raccourcies ; il avait déterminé, pour toutes ces courbes, les tangentes, la dimension des plans et de leurs parties et leurs centres de gravité. Tel était, en 1644, l'état des connaissances acquises sur la Roulette, et pendant quatorze ans on cessa de s'en occuper, jusqu'aux problèmes de Pascal.

(*k*) Galilée, d'une main savante, a tracé la courbe que décrit un corps lancé dans toute autre direction que la verticale; il a démêlé et démontré la loi de l'accélération des graves ; il a prouvé l'égalité de vîtesse dans la chute des corps de différentes pesanteurs, inventé la *Balance hydrostatique*, réduit la Statique à un seul principe, et établi la théorie de la *Résistance des solides.* S'avisant le premier de diriger le télescope vers les cieux, il a découvert l'analogie de la Lune et d'autres corps célestes avec la Terre ; il a mesuré la hauteur des montagnes lunaires, découvert les Satellites de Jupiter, et conçu la belle application de leurs éclipses à l'utile problème des longitudes ; il a remarqué les phases de Vénus, confirmé l'existence des taches du Soleil, et démontré le système de Copernic et le mouvement de la Terre.

(*l*) La grande activité d'esprit de Pascal et les travaux supérieurs à son âge, auxquels il s'était livré depuis son enfance avec tant d'ardeur, avaient affaibli de bonne heure son tempérament ; et, dans l'âge de l'accroissement, avaient empêché la nature de consolider son ouvrage. Une constitution débile devait être le résultat nécessaire de ce premier abus des forces

naturelles ; le mal fut encore prolongé et augmenté par la continuité de la cause. Les fatigues que donnèrent à ce faible jeune homme, l'invention et l'exécution de sa *Machine arithmétique*, causèrent à sa santé une altération irréparable ; et, dès l'âge de dix-huit ans, il ne passa plus un seul jour sans douleur. Ses travaux multipliés, qui se suivirent sans interruption, redoublèrent ses infirmités et le plongèrent souvent dans les situations les plus fâcheuses. Les tendres soins de sa famille et les diversions qu'elle apportait à une vie trop laborieuse, adoucissaient par intervalles ses souffrances et retardaient le dépérissement de sa santé. Mais la mort de son père (qui eut lieu en 1651), et l'éloignement de ses deux sœurs, le laissèrent dans un isolement très-propre à aggraver son état, et où d'ailleurs il ne mit plus de bornes à ses études. Enfin, un funeste accident trop connu, qui lui arriva à l'âge de trente ans, vint mettre le comble à ses maux.

Pascal se trouvait, un jour du mois d'octobre, en 1654, dans un carrosse à quatre chevaux. Près du pont de Neuilli, les deux chevaux de devant prirent le mors aux dents vers un lieu où il n'y avait point de barrières, et ils se jetèrent dans la Seine; leur chute fit rompre les traits, et la voiture s'arrêta au bord de la rivière. Cette secousse subite et violente donna au corps affaibli de Pascal une commotion qui faillit en détruire les derniers ressorts. Cette malheureuse circonstance augmenta ses maux habituels ; on peut croire qu'elle ébranla son imagination, et c'est dès-lors qu'on prétend, sans en fournir toutefois aucune preuve, qu'il croyait voir quelquefois un précipice à ses côtés. Quelques détracteurs de sa mémoire ont avancé que, depuis cet accident, la tête de Pascal était totalement dérangée : il est au moins remarquable que cette tête désorganisée ait pu produire dès-lors les *Provinciales* et les solutions des problèmes de la Roulette.

(*m*) Il n'y a rien dans les monumens qui nous restent, touchant l'histoire de la Roulette, qui fasse mention de ces vues attribuées à Pascal. Comment a-t-on pu lui prêter l'intention de paraître supérieur à tous les Géomètres de l'Europe, lui qui faisait si peu de cas de la réputation ? Il avait trouvé la solution des problèmes de la Cycloïde avec une si grande facilité, qu'il lui était naturel de présumer qu'à la rigueur il pourrait se rencontrer quelque Géomètre capable d'y réussir également. La force de la vérité a arraché à ses détracteurs l'aveu, que dans ses démêlés avec les Jésuites, il eût été incapable de quelques infidélités que ceux-ci ont reprochées aux *Provinciales*, et qu'il faut attribuer ces infidélités, s'il y en a, aux

Théologiens qui lui fournissaient des matériaux ; ils ajoutent même que Pascal se serait fait un scrupule d'avoir sur ces derniers la moindre défiance. Quelle plus grande preuve pouvaient-ils donner eux-mêmes de l'intégrité de Pascal ?

(*n*) On publia, au mois de juin 1658, un Programme dans lequel on indiquait le calcul du cas qui devait servir à constater la justesse des solutions. On promit un prix de 40 pistoles au premier Géomètre qui aurait résolu les problèmes, et un prix de 20 pistoles, au premier qui viendrait ensuite. Pascal caché sous un nom supposé (*Amos Dettonville*, anagramme de *Louis de Montalte*, nom sous lequel il avait écrit les *Provinciales*), ajouta postérieurement tous les éclaircissemens qui lui parurent nécessaires, et toutes les conditions du concours furent clairement exprimées. Les pièces, signées par un notaire, devaient être remises à Paris, avant le premier octobre 1658, à M. de Carcavi, dépositaire des prix et l'un des juges du concours. Quatre mois après, Dettonville proposa de nouveaux problèmes qui n'entraient plus dans le concours, mais qui avaient seulement pour objet de compléter la théorie de la Cycloïde. Il s'agissait de déterminer le centre de gravité d'un arc quelconque, les dimensions et le centre de gravité de la surface que cet arc décrit en tournant autour de la base ou de l'axe, et des parties de cette surface. Il annonçait que si, au premier janvier de l'année suivante, personne n'avait résolu ces problèmes, il en publierait lui-même les solutions.

(*o*) Les travaux de Descartes sont connus de tout le monde.

Fermat, moins célèbre, ne mérite peut-être pas moins d'estime. Pascal le regardait comme le premier Géomètre de l'Europe. Il releva des erreurs et des omissions dans la Géométrie de Descartes, et en particulier sur les *maxima* et les *minima*. Il avait découvert une foule de propriétés curieuses des nombres, et il était tombé, entr'autres, sur l'un des principaux corollaires du *Triangle arithmétique*, touchant les nombres figurés, avant de connaître cette invention de Pascal. Sa théorie des *maxima* et des *minima* diffère peu du *Calcul différentiel*. Il avait également trouvé des résultats de la plus haute importance dans la quadrature des courbes et dans l'Algèbre. Il était peut-être plus grand Mathématicien que Descartes ; il avait aussi conçu l'application de l'analyse algébrique à la Géométrie ; il avait trouvé la plupart des belles inventions du philosophe de la Touraine, avant que la Géométrie de celui-ci eût paru ; et l'on a dit que si Descartes eût manqué à l'esprit humain, Fermat l'aurait remplacé en Géométrie. Il faut observer que Fermat n'était pas uniquement adonné aux sciences, mais qu'il était très-érudit, qu'il possédait les langues savantes et

parlait plusieurs langues modernes ; qu'il cultivait la poésie avec succès ; enfin, qu'il remplissait avec la plus honorable réputation la charge de Conseiller au Parlement de Toulouse. Quel chemin n'aurait-il pas fait dans les sciences et la philosophie, s'il leur avait consacré tout son temps et tout son génie ?

Roberval avait trouvé, avant Cavalleri, une méthode analogue à celle des *Indivisibles*, qui a fait faire de si grands progrès à la Géométrie ; il a le premier appliqué la considération du mouvement composé au problème important des *Tangentes*, et deviné, long-temps avant Newton, une méthode qui contenait le germe de celle des *Fluxions*.

Huygens trouva la dimension des surfaces des Conoïdes et des Sphéroïdes ; il mesura la Cissoïde, inventa la belle théorie des Développées, découvrit l'Isochronisme de la chute des graves dans la Cycloïde, la théorie des Centres d'oscillation et celles des Forces centrales; il est l'un des inventeurs des Lois du Choc ; il appliqua le Pendule aux horloges, expliqua l'Anneau de Saturne ; en un mot, on lui doit les découvertes les plus curieuses de l'Astronomie et de la Mécanique.

Sluze, chanoine de Liége, se mesura avec Pascal dans la solution de quelques problèmes de Géométrie, et osa compter sur son suffrage ; il généralisa la théorie des Equations solides de Descartes ; assez fort pour juger Descartes lui-même, il reconnut les erreurs de ce grand Géomètre.

Wren, géomètre, astronome et architecte, partagea avec Huygens et Wallis la gloire d'avoir trouvé les Lois du Choc des corps ; la Géométrie, la Mécanique et la Marine lui doivent un grand nombre de recherches intéressantes ; il a bâti le clocher de Ste. Marie-Aux-Arcs et l'église de St. Paul de Londres.

Wallis, l'auteur de l'*Arithmétique des infinis*, d'où procédèrent d'importantes découvertes, faisait de tête les calculs les plus compliqués ; il avait extrait une fois de cette manière la racine carrée d'un nombre de 50 chiffres, et en avait dicté le résultat le lendemain. Il préluda aux inventions de Newton dans l'Analyse.

Il serait trop long de passer en revue les travaux de tous les autres Géomètres qui ont illustré cette époque remarquable de l'Histoire des sciences.

(*p*) Huygens et Wren avaient trouvé l'Aire du segment compris entre le sommet et une ordonnée passant à une distance égale au quart du diamètre du cercle générateur ; Wren, en particulier, arriva à la rectification absolue d'un Arc cy-

cloïdal, et découvrit qu'un arc, à partir du sommet, est double de la corde correspondante du cercle générateur, et qu'ainsi la courbe entière est quadruple du diamètre de ce cercle. Wren trouva encore la dimension de la surface des solides autour de la base et autour de l'axe. Fermat détermina aussi les surfaces des solides considérés par Wren, et trouva une méthode ingénieuse pour la dimension des surfaces de révolution ; méthode dont Pascal fait l'éloge, mais que Fermat n'a pas donnée, et que Montucla a déduite par analogie de celle de Van-Heuraët pour ramener la rectification d'une courbe à la quadrature d'une figure curviligne déterminée. Sluze mesura aussi l'aire de la courbe. Ricci résolut quelques problèmes que Pascal ne désigne pas.

Quelques Géomètres avaient demandé des délais indéterminés ; ils élevaient d'autres prétentions qui n'avaient aucun fondement. Pascal observa très-plaisamment que s'il s'était permis de donner un terme indéfini, sous le prétexte des causes imprévues qui pouvaient retarder l'arrivée des solutions, il n'aurait jamais pu décerner les prix à aucun Géomètre, attendu qu'on aurait toujours pu rester dans l'attente de quelques vaisseaux venant de loin et arrêtés dans leur trajet par des tempêtes, des naufrages ou par tout autre obstacle, mais qui auraient pu apporter des solutions d'une date antérieure et signées de quelque Bourgmestre ou Officier public du fond de la Moscovie, de la Cochinchine ou du Japon.

(q) Le P. Lalouvère prétendit avoir trouvé sur la Cycloïde des choses très-curieuses qu'il ne voulait publier qu'après que Dettonville aurait fait connaître ses solutions, donnant, en quelque sorte, à entendre que peut-être celui-ci n'avait pas résolu lui-même les problèmes qu'il avait proposés.

Dans un écrit intitulé : *Suite de l'histoire de la Roulette*, Pascal plaisante sur les promesses et les refus du P. Lalouvère, qu'il ne nomme pas ; il se félicite de pouvoir égayer un peu une matière si sérieuse. Dans cet écrit et dans un autre qu'il avait donné deux mois auparavant sous le titre : *Réflexions sur les conditions des Prix, etc.* Pascal démontre que le P. Lalouvère et Wallis n'avaient point résolu les problèmes, et il fait voir d'une manière générale en quoi ils s'étaient égarés. La même preuve résulte du récit de l'examen et du jugement des écrits envoyés au concours, du 25 novembre 1658, et de la Lettre de Carcavi à Pascal, du 10 décembre suivant. Si les auteurs d'une célèbre édition des *Pensées* de Pascal, qui affirment, sans autre appui que leur seule autorité, que les deux concurrens avaient résolu tous les problèmes proposés, n'ont pas lu ces pièces, comment ont-ils pu se permettre d'élever avec tant

de légèreté contre la mémoire de Pascal, le reproche sanglant et infamant d'une injustice aussi criante que celle qu'il aurait commise ? Et s'ils ont lu ces pièces, que faut-il penser de leur bonne foi ?

Dans un écrit publié avant la clôture du concours, le P. Lalouvère avait traité, il est vrai, les solides de révolution décrits autour de la base ; mais ce n'était là qu'un point déjà exécuté par Roberval, et ce fut seulement en 1660, qu'il donna toutes les solutions, plus d'une année après la publication de celle de Pascal lui-même. Quant au calcul qu'il donna du cas proposé dans le Programme, il contenait entr'autres erreurs, celle de placer le centre de gravité vers l'une des extrémités aiguës d'un corps s'agrandissant constamment vers l'autre extrémité : erreur visible par la simple considération du centre de gravité d'un triangle. Ainsi le P. Lalouvère n'avait évidemment aucun droit aux prix. Il n'avait pas même donné la démonstration de sa méthode, et il avait persisté, malgré les invitations pressantes qui lui en avaient été faites, à ne pas envoyer, même sous un chiffre, le calcul rectifié du cas dont il s'était occupé. Il est donc absolument faux que, comme on l'assure dans la même édition des *Pensées*, il eût résolu tous les problèmes du concours, et que de simples fautes de copistes aient été le prétexte qui lui ait fait refuser la couronne. Une telle assertion, qui est à peine concevable, est contraire à toutes les preuves qui subsistent et qui sont sous les yeux de tout le monde.

En rappelant les erreurs du P. Lalouvère dans l'affaire de la *Roulette*, je n'entends point déprimer les véritables connaissances qu'il avait en Géométrie ; et s'il n'a pas résolu les problèmes de Pascal, il n'est pas le seul Géomètre qui y ait échoué : on peut, sans être un Pascal, occuper encore un rang honorable dans les sciences. On l'a raillé sur l'annonce qu'il avait faite de la *Quadrature du cercle ;* mais le mot de Fontenelle, que *le P. Lalouvère avait eu le malheur de trouver la Quadrature du cercle*, est plus plaisant que solide. Il y a eu des Géomètres du premier ordre qui ont pu croire à la Quadrature définie du cercle, ou qui du moins n'ont pas été bien persuadés de son impossibilité ; et d'Alembert pensait qu'il n'existait encore aucune démonstration vraiment rigoureuse de l'impossibilité de la Quadrature, même indéfinie, des courbes rentrantes. Si les ouvrages du P. Lalouvère prouvent qu'il manquait d'ordre, d'élégance et de précision dans ses méthodes, ils annoncent d'un autre côté des connaissances assez profondes : il a d'ailleurs le mérite d'avoir fait quelques élèves distingués, et entr'autres, le P. Nicolas, qui a publié

des travaux importans sur plusieurs espèces de courbes, telles que les Spirales, la Conchoïde, la Cissoïde, etc.

Quant à Wallis, il envoya un Mémoire qui parvint à Paris les premiers jours de septembre; il se corrigea successivement par plusieurs lettres, et dans la dernière, datée de la fin du même mois, il annonça expressément qu'il pouvait rester encore quelques erreurs dans son travail; il demandait en outre si les juges ne se contenteraient pas *d'une solution approchante*. Malgré ces aveux, les juges du concours crurent devoir examiner son travail, circonstance remarquable dont il importe de tenir compte. Wallis avait mal résolu la question du centre de gravité des solides, tant autour de la base qu'autour de l'axe, parce qu'il s'était trompé sur les centres de gravité de certains solides de construction. Or, ces problèmes sur les centres de gravité des solides et de leurs parties, étaient précisément les plus importans du Programme, comme n'ayant encore été résolus par aucun Géomètre. Il n'avait point déterminé avec exactitude les dimensions des solides autour de l'axe, ni les centres de gravité de la demi-Cycloïde et de ses parties. Il s'était sur-tout trompé en attribuant à certaines surfaces indéfinies en nombre et inégalement distantes entr'elles, des propriétés qui ne convenaient qu'à des surfaces d'une égale distance. Les juges du concours observèrent que cette erreur avait conduit Wallis à comparer numériquement des surfaces qui sont comme des arcs de cercle au diamètre, ou comme leurs puissances. Ainsi, les erreurs de Wallis provenaient du vice de ses méthodes, puisque les calculs étaient conformes à ces dernières. Il convint encore lui-même postérieurement qu'il n'avait pas indiqué en quoi ses corrections avaient besoin d'être rectifiées. Son *Traité sur la Cycloïde* ne parut, en 1659, qu'après la publication de celui de Pascal; il y résout les problèmes du premier Programme par sa méthode de l'*Arithmétique des infinis;* il ne donna ceux du mois d'octobre que dans son *Traité de Mécanique*, en 1670.

On voit donc que Wallis n'avait point satisfait aux conditions du Programme, quant au fond des problèmes, et que, dans tout cela, il n'est nullement question de formes relatives à la remise de son manuscrit. Si quelque défaut de ce dernier genre avait paru, aux yeux des juges, propre à fournir un prétexte pour exclure Wallis du concours, et que tel eût été leur désir, qu'avaient-ils besoin d'examiner son travail, de l'analyser et de le juger avec tont le soin qu'ils y ont mis? Cette considération puissante et sans réplique n'a pas empêché les éditeurs dont nous avons parlé plus haut d'assurer,

sans nullement motiver leur assertion, que Pascal a fait refuser le prix à Wallis, uniquement par la raison ostensible que son Mémoire était signé par un notaire d'Oxford, au lieu de l'être par un notaire de Paris (1), et dans le fond, par le motif réel que Wallis était un hérétique; tout comme, ajoute-t-on, il convenait, à l'égard du P. Lalouvère, de ne pas reconnaître qu'il pût y avoir un grand Géomètre parmi les Jésuites. Une épigramme peut bien tromper un lecteur mal instruit, et satisfaire la malignité de celui qui ne veut pas l'être du tout; mais une épigramme n'est pas une preuve, et la postérité ne juge pas sur une pointe, lorsqu'elle a des monumens à consulter.

(r) La grande célébrité de la Cycloïde semble m'autoriser à entrer ici dans quelques détails sur les recherches ultérieures dont cette fameuse courbe a été l'objet.

Le P. Fabri, jésuite, publia, à peu près vers la même époque du Traité de Dettonville, son *Opusculum geometricum de lineâ Sinuum et Cycloïde.* Il n'y traite pas les problèmes les plus importans de Pascal.

Si l'on retranche de l'aire de la Cycloïde ordinaire, comme par découpure, celle du cercle générateur, lorsqu'il est au milieu, et qu'on abatte le reste de manière que les ordonnées ainsi raccourcies de part et d'autre, viennent de nouveau aboutir à l'axe, en restant parallèles à elles-mêmes, il résultera de-là une courbe en partie convexe et en partie concave, qu'on appelle *la Compagne de la Cycloïde.* Les Géomètres coopérateurs de Pascal se sont aussi occupés de cette courbe.

La Cycloïde jouit de quelques propriétés remarquables. Elle est ce qu'on appelle *tautochrone*, c'est-à-dire, que les oscillations d'un pendule assujetti à suivre un arc cycloïdal, sont

(1) Les adversaires de Pascal ont sans doute triomphé de pouvoir présenter un prétendu déni de justice appuyé sur un motif aussi puéril, et ils auront trouvé plaisant d'opposer le notaire d'Oxford au notaire de Paris. Il est triste d'être forcé de ne voir dans cette allégation qu'un véritable stratagème. Mais cette invention n'est pas heureuse. Avant d'en faire un moyen d'accusation, il eût été prudent de s'assurer qu'elle ne pût être contredite par aucun fait connu. Or, voici les termes du Programme: *Qui, PUBLICO INSTRUMENTO, intra præstitutum tempus, illustrissimo D. de Carcavi significaverit eorum quæ quæsita sunt solutionem penes se habere*, etc. Où l'on voit qu'il ne s'agissait point d'un *notaire de Paris*; ce qui, en effet, eût été bien absurde, à moins qu'on n'eût fait, en même temps, aux concurrens, l'obligation non moins curieuse de venir rédiger leur travail à Paris. Et remarquez de plus que les juges ont expressément reconnu la validité de l'*Acte public* qui constatait la légitimité de l'écrit de Wallis. (*Voyez* le tome 5 des *Œuvres de Pascal*, pages 195 et 196.)

toutes d'égale durée. Pour obtenir cet effet, on donne au pendule un cordon flexible qui, dans les vibrations, s'applique sur un arc cycloïdal convexe; le fil devient alors le rayon de la Développée, qui est elle-même une Cycloïde égale à la première. Ce fut Huygens, auteur, comme je l'ai dit, de la théorie importante des Développées, et à qui l'horlogerie est redevable d'une grande partie de ses perfectionnemens, qui ayant réalisé la belle application du pendule aux horloges, pour en régler le mouvement, application seulement entrevue par Galilée, découvrit le premier le Tautochronisme de la Cycloïde. Ce Tautochronisme n'est rigoureux que dans le vide et dans la double supposition d'un mouvement uniformément accéléré et du parallélisme des verticales; mais si la pesanteur varie avec la distance au centre, et que les verticales soient convergentes, Newton a démontré que la courbe tautochrone est alors une *Epicycloïde*. Le problème devient plus difficile, si l'on fait encore intervenir la résistance du milieu. La question ainsi envisagée dans toute sa généralité, a été attaquée plus tard et résolue par Jean Bernouilli, Euler, Lagrange, Fontaine et d'Alembert.

Il faut convenir que l'application de la Cycloïde aux horloges a été inutile jusqu'ici dans la pratique; mais ce n'est pas moins l'une des plus belles spéculations que les sciences aient pu fournir.

La Cycloïde est encore la *Brachystochrone*, c'est-à-dire, la courbe de la plus prompte descente. Cela signifie que si deux points donnés dans l'espace ne sont ni dans la même verticale, ni dans le même horizon, et qu'on joigne ces deux points par un arc cycloïdal dont la concavité soit tournée en haut, la chute d'un corps roulant le long de cet arc, sera plus rapide que selon toute autre ligne qui joindrait les deux mêmes points. Le problème de la Brachystochrone, contre lequel avait échoué Galilée, fut proposé ensuite par Jean Bernouilli dans les *Acta eruditorum*, année 1696; Leibnitz, Newton, Jacques Bernouilli et Lhôpital le résolurent; Huygens, qui venait de mourir, n'a pu avoir le plaisir de s'occuper d'une question qu'il aurait sans doute traitée avec le même succès.

Si le cercle générateur de la Cycloïde roule sur la circonférence d'un autre cercle, la courbe engendrée ainsi se nomme Epicycloïde; on en attribue l'invention à Roëmer, vers 1674; et Newton est le premier qui en ait publié les propriétés. Cette courbe est celle qu'il convient de donner aux dents des roues et des pignons, dans les systèmes d'engrenage, pour obtenir l'uniformité de frottement, de pression et de mouvement.

Nous terminerons cette note en faisant observer la plaisante méprise des auteurs du *Dictionnaire historique*, qui ont confondu la *Roulette* avec la *Machine arithmétique*, sans doute à cause des roues dont celle-ci était composée. Un auteur plus récent a dit que Pascal *a inventé la Cycloïde*.

(*s*) Aristote, l'un des génies les plus étendus que l'on voie briller dans l'histoire de l'esprit humain, dont le nom se retrouve avec distinction dans tous les chapitres de cette histoire ; qui a posé dans les arts, dans les lettres, dans la philosophie rationnelle, des principes éternels que le temps n'a fait que confirmer de plus en plus ; que l'on ne voit étranger à aucune partie de l'immense domaine de la nature, Aristote avait soupçonné la pesanteur de l'air, mais il n'en avait déduit aucune conséquence. Sénèque avait reconnu l'élasticité de ce fluide, et s'en était tenu là. Héron, avant lui, sans connaître cette propriété, en avait fait une belle application dans sa fameuse et ingénieuse fontaine. Voilà tout ce que nous trouvons sur le fluide atmosphérique dans la Physique des anciens.

(*t*) Dans ce Traité, qui n'est qu'une sorte de préface ou de table raisonnée d'un plus grand ouvrage qu'il avait préparé sur cette matière, Pascal annonce qu'il répondra aux diverses objections qu'on avait élevées, et spécialement à celles qui concernent la possibilité d'un vide réel. Il prononce expressément que la nature peut souffrir le vide, et que la répugnance qu'elle semble en avoir, une fois vaincue, la nature ne s'oppose pas plus à un grand vide qu'à un petit. Il déclare qu'il réfutera toutes ces vaines hypothèses de matière subtile, inconnue à tous les sens, que les partisans du *Plein* introduisaient dans le haut du tube de Torricelli.

La Physique de l'école ne manqua pas d'élever contre Pascal ses antiques préjugés. Un adversaire entra dans la lice et publia sur les expériences du jeune philosophe une Lettre qui n'est point sans valeur à côté des doctrines du siècle, mais qui n'en est pas moins, comme celle dont elle fut suivie, un monument curieux de la Physique qui régnait alors. Pascal fit à la première de ces Lettres une réponse qui, outre le mérite d'être piquante par le style, est encore un chef-d'œuvre de dialectique. Avec quelle immense supériorité il renverse tous les raisonnemens du Jésuite ! C'est un athlète robuste qui écrase son adversaire sans effort. Quand on voit Pascal apprécier avec tant d'aisance et de netteté la nature et la valeur des hypothèses dans la recherche du vrai, manier le raisonnement avec autant d'habileté que de rigueur, répandre dans ses discussions une si grande clarté, on entrevoit tout ce qu'aurait fait pour les progrès de la science, s'il avait pu s'en occuper assez long-

temps et sans diversion, un homme si éminemment propre aux découvertes, et capable à ce point de reconnaître les caractères de la vérité.

Dans sa seconde Lettre, le même adversaire osa entreprendre de donner à Pascal une ample leçon de Physique ; mais celui-ci pulvérisa les argumens du Religieux avec la même force de logique qu'il avait montrée la première fois. Dans ces deux Lettres, qui méritent d'être lues et relues, comme modèles rares de raisonnement, on trouve déjà le style et le ton de l'auteur qui devait écrire les *Provinciales*.

Dans la seconde de ses Lettres, le P. Noël reconnaît en propres termes la cause de la suspension des liqueurs ; il répète la même chose dans son Traité, *Le Plein du Vide ;* il entrait à cet égard dans le sentiment que la plupart des physiciens éclairés avaient déjà adopté, et dont ils attendaient avec Pascal la confirmation, de l'expérience du Puy-de-Dôme, qui déjà était projetée. Pascal applaudit au P. Noël sur ce point dans une Lettre à M. le Pailleur. On voit donc que toute la difficulté qui arrête le P. Noël, est de concevoir que le haut du tube puisse être vide ; de-là toute l'étrange métaphysique qu'il expose sur la nature de l'espace et du vide, où il est guidé par les idées chimériques de l'école, et où il fait intervenir, pour plus de clarté, une discussion sur les espèces du pain et du vin dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Le P. Noël ne fut pas le seul à qui Pascal eut affaire touchant ses expériences sur le vide. On fit soutenir à Mont-Ferrand (1), en 1651, contre le vide, des Thèses dédiées à M. de Ribeyre, premier Président de la Cour des Aides de Clermont, où l'on accusa publiquement Pascal d'avoir voulu s'attribuer les expériences de Torricelli, tandis que, dans son ouvrage publié depuis quatre ans, Pascal avait soigneusement distingué les expériences faites en Italie, de celles qui lui appartenaient en propre, en déclarant positivement qu'il n'était pas l'inventeur des premières.

Pascal confondit victorieusement ses accusateurs dans une Lettre à M. de Ribeyre. Mais quelque part que l'on prenne avec raison à la juste plainte de Pascal, on est encore moins frappé de la bonté de sa cause, que de la générosité avec laquelle il déclare ensuite à M. de Ribeyre, qu'il aurait plutôt renoncé à toute justification, que de causer à ce dernier le moindre désa-

(1) L'éditeur de 1779 a commis une légère erreur en confondant ici *Mont-Ferrand*, petite ville voisine de Clermont, avec la ville même de Clermont-Ferrand.

grément, s'il avait pu prévoir qu'il en dût résulter en effet pour lui, des suites de cette affaire.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que, dans sa première Lettre au Président de Clermont, Pascal, parlant de l'expérience du Puy-de-Dôme, qui était faite depuis trois ans, déclare *hardiment* (c'est son expression) que cette expérience est de son invention, et que les connaissances qu'elle répand sur la physique, sont une découverte qui lui appartient toute entière. On ne peut contester la force que donne à une assertion si expresse, le caractère de franchise, de simplicité et de droiture inflexible qu'on s'accorde à attribuer à Pascal.

(u) C'est sans doute par inadvertance que le savant éditeur de 1779 a fait ici un léger anachronisme, dans son *Discours sur la vie et les œuvres de Pascal*, en plaçant ces expériences de Pascal faites à Paris avant celles du Puy-de-Dôme, et ne présentant celles-ci que comme une pensée ultérieure de son auteur, propre à lui fournir de plus grands résultats. La même erreur se trouve dans l'éloge qui précède l'édition des *Pensées* dont nous parlons dans ces notes. Or, voici comment Pascal raconte lui-même la chose : « Cette relation (celle de l'expé-
» rience de Clermont) ayant éclairci toutes mes difficultés, et
» ayant vu que la différence de 20 toises d'élévation faisait
» une différence de deux lignes à la hauteur du vif-argent, etc.,
» ce qu'il était facile d'éprouver en cette ville (Paris), je fis
» l'expérience au haut et au bas de la tour de St-Jacques-de-
» la-Boucherie, haute de 24 à 25 toises, etc.; et ensuite je la
» fis dans une autre maison, etc. » (*Œuvres de Pascal*, tome 4, pages 359 et 360).

C'est en 1644 que parvint à Paris, pour la première fois, la nouvelle de l'expérience du tube de Torricelli; c'est au P. Mersenne qu'elle fut communiquée par lettre, mais sans désignation de l'auteur de cette expérience. Le P. Mersenne, qui essaya de la répéter, n'y ayant pas réussi, il n'en fut plus question pour cette fois. Ayant fait lui-même le voyage d'Italie, quelque temps après, il s'en instruisit mieux; les détails qu'il en donna furent envoyés à Pascal, à Rouen, en 1646. Pascal répéta cette expérience plusieurs fois avec succès; il en tira de nombreuses conséquences; et pour confirmer quelques-unes d'elles, il imagina beaucoup d'autres expériences qu'il fit à Rouen, en présence de plus de cinq cents personnes.

Comme l'on confondait ces expériences avec celles d'Italie, Pascal voulait éclairer le public sur ce qui le concernait; il publia en 1647 ses *Nouvelles expériences touchant le Vide*, où il distingua soigneusement l'expérience d'Italie, de celles dont il était l'auteur. Il envoya et fit envoyer cet imprimé, non-

seulement dans la plupart des villes de France, mais dans toutes les parties de l'Europe. Il ne sut que long-temps après la publication de cet écrit, que Torricelli était l'inventeur de l'expérience d'Italie.

On a vu à quelle occasion Pascal imagina et fit exécuter la célèbre expérience du Puy-de-Dôme. Il infère du principe radical de la pression de l'air, et avec sa clarté ordinaire, un grand nombre de conséquences saines et judicieuses, qui contiennent, à peu de chose près, toute la physique actuelle sur la pesanteur et le ressort de l'air; il donne l'explication successive de plusieurs phénomènes, et fait voir comment ces deux propriétés de l'air produisent les effets attribués jusques-là à l'horreur du vide : c'est l'objet de son petit *Traité de la pesanteur de l'air*, où il se rapporte à chaque instant aux principes qu'il a établis dans son *Traité de l'Équilibre des liqueurs*. Pascal emploie ensuite la découverte de l'action que l'air exerce par son poids, à rendre raison des expériences faites jusqu'à lui, soit par le célèbre Consul de Magdebourg, soit dans le fameux Récipient de la Machine de Boyle.

Si Pascal s'est trompé en attribuant à la même cause l'adhérence de deux corps polis, ce n'est pas, comme on l'a dit, faute de connaître l'expérience de cette adhésion faite dans le vide, car il la connaissait très-bien, et il expliquait le phénomène par la pression de l'air raréfié qui restait dans le Récipient, et qui suffisait, selon lui, pour maintenir l'adhérence, attendu le défaut d'une pression semblable sur les surfaces en contact parfait (1). Cette erreur de Pascal, que l'homme le plus éclairé eût sans doute partagée avec lui (dans un temps où l'on ne pouvait encore avoir le moindre soupçon des effets de l'attraction moléculaire), il faut l'attribuer à cette prévention invincible qui s'empare de l'homme le plus indépendant de l'esprit de système, lorsqu'il a trouvé une grande vérité fertile en conséquences, et qui paraît se prêter à l'interprétation de nombreux phénomènes. Il est si facile de se laisser entraîner à une extension exagérée, pour peu qu'il y ait jour à une explication plausible, que l'on ne découvre d'ailleurs dans aucune autre cause connue jusques-là.

Nous retrouvons encore ici, à la honte de l'esprit humain, les efforts de l'envie ou de la malignité pour disputer à Pascal la véritable part qu'il a eue à l'importante découverte de la cause qui suspend l'eau dans les pompes et le mercure dans le

(1) *Nouvelles expériences faites en Angleterre*, tome 4 *des Œuvres de Pascal*, page 378.

baromètre

baromètre. On a dit que Pascal, après avoir fait ses premières expériences avec des tuyaux verticaux ou inclinés, expériences suggérées par celles de Torricelli, dont on convient que le P. Mersenne ne lui avait donné que quelques idées confuses; on a dit qu'il attribuait l'ascension limitée des liqueurs à l'horreur limitée de la nature pour le vide; que, lorsqu'il commença à attribuer la cause du phénomène à la pesanteur de l'air, c'était ensuite de l'explication que Torricelli en avait donnée avant sa mort, et qu'ainsi la première pensée de cette explication appartient au savant disciple de Galilée. On a dit encore que Pascal tenait de Descartes l'idée des expériences qu'il fit à Paris pour examiner les effets de la pesanteur de l'air sur les fluides, et que c'est encore Descartes qui lui avait suggéré la fameuse expérience de Clermont. On fonde ces diverses allégations sur les lettres de Descartes et sur le témoignage de Baillet.

L'instruction de cette partie du procès est toute faite, on a déjà répondu avant nous à tout ce que nous venons de rappeler. On a observé que Descartes devait moins que tout autre s'écarter du système de l'horreur du vide, et que l'explication de l'ascension des liqueurs dans les tubes par les effets de la pesanteur de l'air, n'était point, quoi qu'il en ait pu dire lui-même, une suite de ses principes de physique; que, lors même que Descartes aurait formé sur cet objet les mêmes conjectures que Torricelli, la vérité n'appartient pas à celui qui ne fait que la soupçonner, mais à celui qui s'en empare avec assurance et la démontre; que l'on n'a point contesté à Pascal les expériences ingénieuses et décisives de deux tubes adaptés l'un à l'autre, et du vide opéré ou de l'air introduit tour-à-tour dans les deux branches du baromètre; que Pascal, dont les qualités morales sont reconnues, s'est attribué à lui seul l'invention des expériences faites à diverses hauteurs, et notamment celle du Puy-de-Dôme, malgré les prétentions de Descartes, dont le témoignage allégué dans sa propre cause ne peut avoir le moindre poids, sans que celui de Pascal ne conserve, avec autant de raison, toute sa force; enfin, quant à Baillet, que son ignorance dans ces matières, les anachronismes et les inexactitudes qu'il commet dans son récit, et le ton de légèreté dont il accuse Pascal, enlèvent toute espèce d'autorité et de valeur à son opinion. J'ajoute que des écrivains, qui paraissent très-favorables à Descartes, avouent pourtant qu'on ne peut porter un jugement bien assuré sur le fondement des plaintes de ce dernier. Ce qui est d'autant plus vrai, que Descartes est reconnu pour n'avoir pas été assez juste envers les philosophes dont il a emprunté quelques-uns des points principaux de sa

philosophie ; ce dernier jugement est celui de Leibnitz, le Descartes de l'Allemagne.

Dans quelques notes publiées avec les *Pensées* de Pascal, on a reproduit les allégations qui attribuent à Descartes la première idée des expériences faites sur les hauteurs avec le baromètre ; mais une nouvelle assertion, sans autre titre, n'est pas une nouvelle raison. Il suffit d'ailleurs d'observer que, dans cet écrit, on ne donne point une histoire fidèle des expériences de Pascal, et qu'on y fait honneur à l'Académie *del Cimento*, établie en 1655, de toutes les découvertes dont il s'agit ici, et notoirement faites de 1647 à 1649. A quoi j'ajoute qu'au reste l'on ne connaît point quel est le véritable sentiment de l'auteur de cet écrit, puisqu'il se contredit quelquefois lui-même dans ses propres notes ; ce qui excite les louanges des autres éditeurs et commentateurs, qui disent que *se corriger ainsi soi-même, est le procédé d'un homme supérieur à la matière qu'il traite et qui est passionné pour le vrai.* Mais lorsqu'un écrivain, parfaitement libre dans ce qu'il écrit, affirme dans une note expressément le contraire de ce qu'il dit dans son texte, il est bien évident qu'il ment d'un côté ou de l'autre : or, c'est bien la première fois, je pense, qu'on a donné un mensonge présenté comme tel, pour une preuve de la passion pour la vérité. Enfin, j'observe que, dans cette édition, quelques-unes des *Pensées* de Pascal sont tronquées, et d'autres altérées par des intercalations. Parmi les exemples nombreux que tout le monde peut trouver, et qu'il serait trop long de désigner ici, je me bornerai à indiquer les *Pensées* relatives à la méthode des Géomètres, à l'art de persuader, à l'existence de Dieu et à la vie future. Quand je parle de passages supprimés, je n'entends point prétendre que les éditeurs n'eussent pas le droit de faire un choix parmi les *Pensées* de Pascal ; mais, le choix des fragmens une fois fait, je crois que chacun d'eux doit être envisagé comme un tout auquel il n'est plus permis de toucher, et qu'on doit religieusement le copier dans son entier et tel qu'il est sorti de la plume de son auteur, sur-tout lorsqu'on se propose d'y appliquer une amère critique.

D'autres auteurs ont avancé, je ne sais sur quel indice, que, dans sa Lettre à M. Périer, où il invite celui-ci à faire l'expérience du Puy-de-Dôme, Pascal *évite de nommer Torricelli.* Qu'on lise très-attentivement cette Lettre, et l'on ne verra point à quelle occasion Pascal aurait été réellement dans le cas de nommer le Physicien italien. D'ailleurs, cette Lettre est de 1647, époque de la publication des premières expériences de

Pascal sur le vide : or, il a expressément déclaré que, lorsqu'il a publié ces expériences, il ignorait quel était l'auteur de celle qui avait été faite en Italie ; il pouvait donc l'ignorer encore lorsqu'il écrivait à M. Périer. Et pourquoi Pascal aurait-il évité de nommer l'illustre disciple de Galilée, lui qui ne l'appelle jamais autrement que *le grand Torricelli ?* Les véritables grands hommes, je l'ai déjà dit, sont faits pour s'estimer mutuellement. Voici comme s'exprime Pascal lui-même, au sujet de l'expérience de Torricelli, dans sa première Lettre à M. de Ribeyre : « Comme nous étions tous dans l'impatience de » savoir qui en était l'inventeur, nous en écrivîmes à Rome, » *au Cavalier del Posso*, lequel nous manda *long-temps* » *après mon imprimé* (le Traité *Nouvelles expériences touchant le Vide*), qu'elle est véritablement du grand Torri- » celli, professeur du Duc de Florence aux Mathématiques. » Nous fûmes ravis d'apprendre qu'elle venait d'un génie si » illustre, etc...... Depuis que nous avons eu cette connais- » sance, nous avons tous publié, et moi comme les autres, » que Torricelli en est l'auteur, etc. » Cela me semble péremptoire et propre à dissiper tous les nuages.

(*v*) De cette expérience devenue célèbre dans l'histoire des sciences, Pascal conclut positivement que la nature, loin de redouter le vide, peut l'admettre sans résistance et ne fait aucun effort pour l'éviter. Il est intéressant de voir Pascal professant d'abord, par respect pour l'opinion universellement reçue, la croyance à l'horreur du vide ; passer, ensuite de ses premières expériences, à ce second sentiment, que la nature paraît avoir en effet une sorte d'aversion pour le vide, mais que cette répugnance n'est pas invincible ; enfin, rejeter absolument cette horreur du vide, lorsque l'expérience du Puy-de-Dôme lui fait toucher au doigt la cause de la suspension des liqueurs. Nous reviendrons bientôt sur cette marche de Pascal dans la manière de rectifier ses idées et d'arriver par degrés à la dernière opinion à laquelle il se fixe ensuite irrévocablement.

(*x*) Les découvertes de Pascal firent naître à son beau-frère, M. Périer, la pensée des observations simultanées faites à Paris, à Clermont et à Stockholm (dans les années 1649, 1650, 1651), première esquisse de ces remarques combinées qui ont beaucoup influé sur la connaissance de l'atmosphère et sur les progrès de la Météorologie ; on y peut remarquer aussi, en quelque façon, le germe et les premiers linéamens de l'idée heureuse de ce Physicien de Genève, qui a imaginé de peindre à l'œil les variations que l'air éprouve en même temps à de grandes distances, au moyen de ces intéressantes courbes

barométriques, déterminées par des abscisses croissant en raison arithmétique selon la succession des jours, et par des ordonnées représentant les hauteurs journalières du mercure dans le baromètre. Les inflexions de ces courbes manifestent, dans leur parallélisme plus ou moins suivi, le degré de correspondance que la nature semble maintenir dans l'état des grandes masses de l'atmosphère.

De toutes les Tables portatives qui ont été publiées pour faciliter l'application du baromètre à la mesure des hauteurs, celle de M. d'Aubuisson paraît mériter une attention particulière, par son extrême commodité, qui égale sa brièveté, ainsi que par la concordance de ses résultats avec ceux des formules les plus complètes. On peut l'appliquer sur le baromètre même; et y adapter avec facilité une courte indication qui en facilite l'usage. Nous ajouterons que la pratique n'a plus rien à désirer après les fruits des recherches de M. Pictet.

(*y*) *On* sait que Pascal est l'inventeur de la Brouette dite *Vinaigrette*, ou Chaise roulante, traînée à bras d'homme; et du *Hacquet*, ou Charrette à longs brancards, simple et adroite combinaison des puissances fondamentales de la Mécanique, qui est d'un si grand usage et qui offre une si grande facilité pour la charge et le transport des plus pesans fardeaux. Enfin, on attribue à Pascal l'invention d'une *Presse hydraulique*, qui a été reproduite en Angleterre, où elle a reçu un prix comme découverte nouvelle.

On montrait encore, en 1805, sur les ruines de Port-Royal-des-Champs, le *Puits de Pascal*, où l'on prétend qu'un enfant de douze ans pouvait élever plus de 270 livres d'eau avec la Machine de Pascal.

(*z*) Il y a un grand exemple du danger de l'esprit de système dans la recherche de la vérité. Descartes ne s'est pas seulement égaré dans les régions incertaines de la Métaphysique et dans sa Cosmogonie; il a encore erré dans les sciences exactes même. Ne portant dans la Mécanique que les principes abstraits d'une Métaphysique absolue, il s'y perd dès les premiers pas. Il établit d'abord pour fondement de la théorie du choc, des lois que contredisent les faits. Le principe de l'immutabilité divine l'entraîne, sur la conservation de la quantité de mouvement, dans un paralogisme d'où dépendent ensuite toutes les erreurs qu'il commet à cet égard. La source primitive de ces écarts est dans les soins que prend cet illustre philosophe de faire cadrer les lois du mouvement avec la base de tout son système cosmologique. Ce mémorable exemple des erreurs d'un grand homme est bien propre à démontrer toute la force de l'influence que l'esprit de système exerce sur les meilleurs

génies, et à faire voir que tout philosophe qui cherche la vérité, préoccupé d'un système quelconque, outre qu'il a sur les yeux un voile qui doit la lui dérober, ne manquera jamais de faire tous ses efforts pour plier les faits à ses vues et les faire rentrer bien ou mal dans ses hypothèses.

FIN DES NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES DE LA SECONDE PARTIE.

(a) Pascal étant, selon l'opinion commune, le premier auteur en prose qui ait pressenti le véritable génie de la Langue française, et le créateur du premier modèle généralement avoué, j'ai pensé que l'on me pardonnerait la courte exposition qui suit, des principales révolutions que la Langue a subies avant le siècle de Louis XIV; tableau sommaire qui, je le sais, n'apprendra rien au lecteur, mais qui pourra contribuer à mieux marquer la place des écrits de Pascal dans l'histoire d'une langue qu'ils ont fixée, et à faire apprécier avec plus de justesse le caractère qui les distingue. Si ce rapide aperçu a jamais été convenable, il me paraît que c'est en particulier dans cette circonstance.

Lorsque la Langue française était encore voisine de son origine, elle participait de la nature des idiômes dont elle se formait peu à peu; elle montrait à découvert ses traits de famille. N'ayant point encore de règles propres, elle mettait sans gêne à contribution les formes des langues d'où elle tirait principalement son vocabulaire; de-là sa facilité, son abondance et ses ressources, elle déclinait tous ses participes, elle employait ou supprimait à son gré les articles; elle variait ses constructions, elle choisissait ses locutions à volonté, elle s'appropriait tous les mots à sa convenance. Mais bientôt devenue jalouse d'avoir un nom et une existence reconnue, elle se prescrivit une syntaxe particulière. Après avoir enrichi son dictionnaire de matériaux recueillis de part et d'autre, et pourvu rigoureusement à ses besoins, elle mit sagement des bornes à ses emprunts, qui, poussés trop loin, n'eussent été propres qu'à la défigurer, à la priver de toute physionomie, à lui ôter, par une verbeuse fécondité, ce caractère de justesse et de précision qu'elle semblait vouloir atteindre comme le

terme convenable à son génie. Elle a regardé les grands écrivains dont les chefs-d'œuvre justement admirés ont porté sa connaissance et son usage dans toutes les parties de l'Europe, comme des législateurs respectables dont l'autorité devait être sacrée : elle a puisé dans leurs écrits ces formes sévères et ces règles dictées par le goût, dont elle a composé son code; et elle a frappé d'une juste réprobation les téméraires ou les insensés qui tenteraient dans l'avenir d'introduire un autre langage. Et en effet, la langue de Pascal, de Bossuet, de Buffon et de J. J. Rousseau, de Corneille, de Boileau, de Racine et de Voltaire, doit suffire à de véritables Français; puissent-ils être assez jaloux de la langue de ces grands hommes, pour ne jamais abandonner de tels modèles, à la place desquels ils n'auraient rien à mettre !

Le français, né par degrés du mélange naturel de la langue des anciens habitans des Gaules et de celles des Latins, des Germains et des peuples du nord qui s'y étaient répandues, ne prit une forme un peu déterminée que vers le onzième siècle; il conservait sur-tout la couleur de cet idiôme barbare, déplorable reste de la noble langue des Romains, qui était devenue, si je puis m'exprimer ainsi, la langue officielle et la seule admise dans les actes publics. Des débris d'antique tradition dans quelques provinces méridionales, et l'étude des sciences que l'on tenait immédiatement des auteurs grecs, introduisirent dans la langue usuelle d'assez nombreux élémens tirés de celle d'Aristote et d'Hippocrate. Les invasions des Sarrazins, les guerres avec l'Espagne, et plus tard le séjour des Maures chassés de la presqu'île et accueillis en France par le grand Henri, y laissèrent quelques traces des langues arabe et espagnole. Les expéditions des Rois de France en Italie, et les relations de cette Cour avec celle de Florence, avaient fait adopter d'autres élémens étrangers, puisés dans le langage déjà poli des Italiens, à des époques où le Dante, Pétrarque, Boccace et l'Arioste avaient successivement créé et perfectionné la plus mélodieuse et la plus riche des langues modernes.

François I.er accéléra sur-tout les progrès du français, en abolissant l'usage de la langue latine dans les chartes et les actes des tribunaux. Sous le règne de ce Prince aimable et jovial, qui méritait d'avoir pour son poète le facétieux et élégant Marot, le ton de la Cour et de la nation, tourné à la plaisanterie, imprima à la langue ce caractère de badinage qu'elle conserva plus d'un siècle, et qui, dégénérant si souvent en burlesque et tombant jusque dans le trivial et le bas, en exclut si long-temps la noblesse et la dignité.

Amyot parvint à lui donner quelque sérieux, en l'appliquant

à l'histoire et à la morale des anciens; l'heureuse ingénuité de son style et de ses expressions lui tint lieu des véritables ressources que la langue lui refusait pour un ton trop nouveau pour elle. Il eut le singulier mérite d'écrire mieux français que ceux qui devaient venir immédiatement après lui. Car, sans nous arrêter au chef de cette risible *Pléïade française*, à Ronsard, que Boileau a signalé d'un trait de son pinceau, nous pouvons observer que Montaigne, qui apporta, il faut en convenir, dans la langue française, un naturel, une abondance et une énergie inconnues avant lui; Montaigne, qui avait, pour ainsi dire, sucé le latin avec le lait, pour qui la langue des Romains était la langue maternelle, et qui passait d'ailleurs la plus grande partie de sa vie dans le commerce des anciens; nous pouvons, dis-je, observer que Montaigne dut nécessairement répandre sur sa diction une teinte particulière, et faire, en quelque façon, rétrograder la langue française vers l'une de ses premières sources. Mais, s'il en retarda le génie, combien n'en augmenta-t-il pas la puissance et les richesses, et quelle admirable fécondité ne prit-elle pas sous sa plume originale et facile!

Malherbe opéra une autre réforme, en créant l'harmonie et élevant déjà quelquefois sa poésie à une décence, à une gravité dont la langue française paraissait tout-à-fait incapable; il commença à l'épurer et à montrer l'heureux effet d'un choix judicieux dans l'emploi des mots.

On vit ensuite Balzac et Voiture faire les premiers efforts pour élever la prose, du ton naïf, bouffon ou commun, qui lui restait, à une expression plus grave et plus soutenue. Mais la langue ne recueillit pas sur-le-champ tout le fruit que cette innovation salutaire devait produire dans l'avenir; elle perdit alors ses grâces naturelles, son aimable et fertile licence, ses formes libres et ingénues, et n'eut rien d'abord pour remplacer tant d'avantages. Elle n'avait encore acquis aucune de ces heureuses qualités qui devaient en faire le langage de la raison, de l'éloquence noble et mesurée, de la philosophie et de la discussion; l'interprète de la politesse, de la finesse, de l'esprit le plus délicat, et, si l'on veut, de la plus aimable légèreté. A ses charmes antiques et gracieux, succédèrent un style ampoulé et péniblement spirituel, des grâces étudiées dans les constructions, de la roideur dans les mouvemens, des atours ajustés avec effort, un apprêt toujours visible, des recherches convenues et non déguisées, semblables, si l'on me permet cette comparaison, à ces couleurs empruntées dont on se compose ouvertement un teint factice, comme article reçu dans une parure de cérémonie.

Il faut toutefois rendre justice à Balzac : il se présente avec un style déjà bien châtié pour le temps ; il nous montre les premiers essais d'euphonie dans la prose ; il y a de l'esprit dans ses Lettres ; il donne de l'intérêt et de l'agrément à des choses très-ordinaires ; souvent par la forme des expressions, quelquefois par d'heureuses similitudes, par des rapprochemens ou des citations, il relève des détails communs de la vie privée, des circonstances personnelles, des faits particuliers qui ne paraissent d'aucune valeur. Mais il pousse presque toujours trop loin la recherche et il tombe dans l'affectation ; il a recours trop souvent à une érudition déplacée dans les petites choses : l'histoire, la mythologie, les philosophes anciens interviennent sans cesse au milieu de quelques niaiseries. C'était, je le sais, l'esprit de son siècle : on s'appuyait au barreau, dit Voltaire, sur l'autorité des Docteurs et des Pères de l'Eglise, tandis qu'en chaire on citait Ovide et Virgile. Mais c'est payer un tribut un peu fort à cet esprit bien évidemment faux, que d'accumuler dans une Lettre de quelques lignes, Henri-le-Grand, Sénèque, les Grâces, Juste-Lipse, Malherbe, etc., et de trouver, à propos de quelques bagatelles de société, le moyen de parler de Flore, du printemps, du soleil, de Martial, de Vénus, d'Enée, de la Libye, de Virgile, de César, de Cléopâtre, des Muses, d'Apollon, de Bacchus, et de citer encore par-dessus le tout des vers latins et toscans.

Voiture donne quelques exemples de grâces réelles et d'heureuses plaisanteries ; mais il fatigue par ses perpétuels madrigaux et par des métaphores absurdes qu'il a la constance de soutenir dans une suite de vingt Lettres adressées à la même personne.

L'enthousiasme universel qu'excitait alors cet abus de l'esprit, que nous trouvons maintenant si déplacé, atteste combien le vrai goût était encore ignoré. Nous en jugeons principalement, en lisant les écrits si vantés à cette époque, par l'effet que produit sur nous cet emploi immodéré de comparaisons, d'antithèses et d'éternelles plaisanteries, sur-tout dans les complimens, qui finissent par ressembler à des bouffonneries, lors même que l'auteur s'efforce le plus de montrer qu'il parle très-affirmativement.

Tel est l'état où Pascal a trouvé la langue française.

(b) En lisant ces auteurs toujours guindés, qui se tourmentaient si fort pour faire de l'esprit dans une Lettre, et pour donner au genre épistolaire précisément l'espèce de caractère qui lui sied le moins, on rit de la torture où ils se mettaient, sur-tout quand il s'agissait de finir ; rien de plus plaisant que la variété de leurs efforts pour amener, par quelque tour nou-

veau et inattendu, une formule triviale de civilité (dont la nullité est une affaire convenue) qui faisait, à la suite de tant de belles phrases, la chute la plus niaise. Pascal s'affranchissait, avec une noble aisance, de cet usage puéril de son temps, de préparer de si loin une signature; et ses lettres n'en étaient ni moins agréables, ni moins respectueuses.

(c) Homère semble considérer quelquefois la Destinée comme la volonté éternelle du maître des Dieux, volonté que ce chef suprême de l'Olympe ne pouvait changer lui-même, mais dont il pouvait retarder l'accomplissement; d'autres fois, le chantre d'Achille semble admettre un Destin plus fort que Jupiter. Hésiode faisait du Destin un être à part, fils de la Nuit. Pindare soumet le Destin à la toute-puissance de Jupiter. Eschyle, Ovide et d'autres poètes admettaient une Destinée qui commandait aux Dieux mêmes. Euripide et Sophocle reconnaissaient une Fatalité réglée par la volonté des Immortels.

Même diversité de sentimens parmi les philosophes. Thalès et toute la secte Ionique soumettaient le monde entier à la Fatalité, la plus forte de toutes les volontés, jugement immuable de l'éternelle Providence. L'École d'Italie croyait au Destin et à une sorte de Providence tout à la fois. L'Académie confondait ces deux choses. Démocrite, Héraclite et le Lycée considéraient dans le Destin une cause des évènemens tellement nécessaire, que rien ne pouvait détruire sa force. Le Portique ne distinguait pas le Destin de la Divinité : le système de cette école sur la disposition éternelle et nécessaire des causes est assez connu. Les Epicuriens admettaient la liberté de l'homme, et faisaient de la Destinée une Divinité imaginaire. Selon Chrysippe, le Destin déterminait les actions sans nécessité. Sénèque, en confondant Dieu et la Destinée, admettait le *libre arbitre*, ainsi que Plutarque.

Il est inutile de s'arrêter aux absurdes rêveries de l'Astrologie (dont les prétentions datent de la plus haute antiquité), qui trouvait le sort de chacun de nous écrit dans la région des astres, et qui ne voyait dans le ciel étoilé que le grand livre des destinées humaines se déroulant à ses yeux.

(d) La haute sagesse d'une Religion toute fondée sur l'humilité et la charité, Religion qui permet toutes les études raisonnables tendantes à augmenter le bien de la société, qui ordonne toutes celles par où l'homme apprend à mieux connaître ses destinées, mais qui condamne les recherches indiscrètes, qui réprouve sur-tout les vaines disputes et les passions qui marchent à leur suite; les sages préceptes de cette Religion divine avaient prévenu les hommes sur les suites d'une aveugle présomption; elle leur avait elle-même fait

voir, à la naissance du Monde, tous les maux de la terre et le malheur des générations, naître à la fois de l'orgueil et d'une téméraire et coupable curiosité ; elle leur avait défendu de soumettre à l'examen de leur trop faible intelligence, des mystères impénétrables pour elle, et leur avait prescrit d'adorer en silence tout ce qui s'élevait trop au-dessus de leur vue. La raison, mieux instruite de son impuissance, leur conseillait une sage réserve ; et la foi leur ordonnait la soumission.

A Dieu ne plaise que j'aie la pensée de blâmer ici l'étude importante des grandes vérités du Christianisme, la connaissance approfondie des Ecritures et des Saints Pères, cette érudition précieuse et raisonnée, puisée dans les augustes monumens de la Religion, véritable lumière de l'Eglise, nécessaire aux Ministres de la doctrine sacrée pour chasser les ténèbres de l'erreur, pour éclairer les esprits incertains, pour veiller sur l'Arche Sainte, pour conserver la pureté de la croyance : vaste dépôt de faits et de préceptes, d'exemples et de leçons, propre à fournir dans les circonstances convenables, une instruction appropriée aux Fidèles de tous les rangs, et des armes toujours prêtes à combattre l'incrédulité ! A Dieu ne plaise que je prétende désavouer cet examen et cette analyse des actions humaines, cette étude des causes infiniment variées qui les déterminent ou les modifient, et qui en établissent le caractère ; cette anatomie du cœur de l'homme social, qui pénètre dans ses derniers replis : recherches que rendent indispensables les nuances infinies de la nature et les rapports compliqués de la société, d'où procède une si grande diversité dans les mouvemens de l'ame, dans le développement des passions, dans les relations mutuelles des hommes, dans la mesure de leurs obligations ! Je crois seulement qu'il faut déplorer les inutiles efforts d'une vaine curiosité, précisément parce qu'ils prennent la place des solides études et des œuvres utiles.

(*e*) Plus d'un lecteur pourrait être bien aise de trouver ici sur l'objet de ces fameuses querelles théologiques, quelques détails qui les dispensent de recourir à des ouvrages qu'on ne lit plus. C'est pour les satisfaire que nous allons donner un récit abrégé des principales circonstances relatives à l'affaire du Jansénisme.

Baïus, Docteur de Louvain, avait avancé sur la *Grâce* et la *Prédestination*, quelques propositions qui furent condamnées par Pie V, en 1567. Il avait enseigné, entr'autres maximes nombreuses, ces points fondamentaux : « Que dans l'état » d'innocence de l'homme, les grâces et les mérites étaient un » droit attaché à cette innocence, une dette de la justice de

» Dieu; qu'en vertu du péché originel, l'homme était devenu » incapable de tout bien quelconque, et ne pouvait produire » une seule action qui ne fût un péché; enfin, que, dans » l'ordre de la rédemption, les bonnes œuvres sont méritoires » par leur seule et propre nature, en leur simple qualité » d'obéissance à la loi.» Cette doctrine et toutes les conséquences qui en résultent furent condamnées ultérieurement par un bref de Pie V, du 13 mai 1569, et par une bulle de Grégoire XIII, du 29 janvier 1579, à laquelle Baïus se soumit.

Le Jésuite Molina et d'autres théologiens avaient établi la *Science moyenne* et le *Congruisme*, qui étaient des hypothèses particulières, au moyen desquelles ils croyaient pouvoir expliquer de quelle manière la *Grâce divine* concourt avec la *Liberté* dans les actions morales de l'homme. Ces doctrines furent attaquées par les disciples de saint Thomas d'Aquin; les Papes Clément VIII et Paul V ayant fait de vains efforts pour concilier les deux partis; ce dernier leur avait ordonné le silence et la paix.

Corneille Jansen, évêque d'Ypres, renouvela dans son trop fameux *Augustinus*, quelques-unes des propositions de Baïus, dont on ne s'aperçut pas d'abord; l'auteur mourut avant la publication de son livre; il l'avait soumis sans restriction à l'autorité du St.-Siége, et il répéta dans son testament les mêmes protestations d'une déférence absolue et complète aux décisions de l'Eglise et du Souverain Pontife. Le célèbre Abbé de St.-Cyran, Du Verger de Hauranne, prôna le livre de son ami; les Solitaires de Port-Royal regardèrent cet ouvrage comme contenant la véritable doctrine de saint Augustin admise par l'Eglise entière, touchant la *Grâce* et le *Libre Arbitre*. Ce livre avait déjà reçu, dit-on, le suffrage d'un Archevêque de Hollande, de vingt Docteurs, tant de Paris que d'autres lieux, de plusieurs Abbés et Doyens de Cathédrales, d'un grand nombre d'Ecclésiastiques séculiers, du Supérieur de l'Oratoire, et des plus anciens Professeurs de la plupart des Ordres Religieux.

Les Jésuites de Louvain se déclarèrent les premiers contre Jansenius, dans quelques Thèses publiques; les Docteurs de l'Université répondirent; mais, en 1642, Urbain VIII fulmina une Bulle contre l'*Augustinus*. Les partisans de Jansenius prétendaient que la Bulle ne les condamnait pas plus que les Jésuites eux-mêmes, puisque le Pape défendait également de soutenir comme d'attaquer le livre de Jansenius et les Thèses des Jésuites, le tout sous peine d'excommunication: *Et præsertim defendendi aut impugnandi librum dicti Jansenii, vel theses patrum Societatis Jesu.*

Les choses prirent en France une autre tournure. Le Cardinal de Richelieu confia le soin d'examiner et de combattre l'*Augustinus* à Habert, théologal de Paris, docteur de Sorbonne, et qui fut ensuite évêque de Vabres. Les Jésuites, dont la doctrine était censurée dans l'*Augustinus* et l'avait déjà été plus d'une fois à Louvain, prirent une part très-vive dans cette affaire. Habert prêcha contre le livre de Jansenius, et accusa l'auteur de quarante hérésies. C'est alors que parurent successivement la *première* et la *seconde Apologie pour Jansenius*. Les quarante hérésies ramenées d'abord à douze, se réduisirent à cinq, disent les Jansénistes; et voici ces cinq propositions qui ont tant fait de bruit :

« 1.° Il y a des commandemens de Dieu qui sont impossibles à des hommes justes s'efforçant de les accomplir selon la mesure de leurs forces présentes; il leur manque même la grâce qui leur en donnerait la possibilité.

» 2.° Dans l'état de nature tombée, on ne résiste jamais à la grâce.

» 3.° Dans le même état, l'homme, pour mériter et démériter, n'a pas besoin d'une liberté exempte de nécessité; il lui suffit d'une liberté exempte de contrainte.

» 4.° Les Semi-Pélagiens admettaient la nécessité d'une *Grâce prévenante* pour toutes les bonnes œuvres, même pour le commencement de la foi; et ils étaient hérétiques en ce qu'ils pensaient que cette grâce était telle que la volonté de l'homme pouvait s'y soumettre ou y résister.

» 5.° C'est une erreur Semi-Pélagienne de dire que Jésus-Christ soit mort pour tous les hommes, ou qu'il ait versé son sang pour eux. »

Le 1.er juillet 1649, les cinq propositions furent dénoncées à la Faculté de Paris par le syndic de cette Faculté, qui les présenta sans désigner ni l'auteur ni le livre où il les avait prises. La Faculté commit pour l'examen de ces propositions, une députation qui en fit une censure. Soixante et dix Docteurs appelèrent comme d'abus au Parlement contre l'Assemblée du premier juillet; le Parlement se prononça contre la décision des députés et, ordonna que tout serait regardé comme non avenu.

Les adversaires de Jansenius firent rédiger, dit-on, par l'Evêque de Vabres, une Lettre qu'ils firent signer par un grand nombre de Prélats et qu'ils adressèrent au Pape Innocent X, pour lui demander la condamnation pure et simple des cinq propositions. D'autres Evêques écrivirent au Souverain Pontife de ne prononcer qu'en déterminant le sens dans lequel ces propositions pouvaient être condamnables. Des Docteurs furent députés de part et d'autre à Rome.

Le Pape refusa long-temps d'entrer en discussion sur ces matières, dans la crainte de renouveler inutilement les anciennes disputes et de troubler la paix de l'Eglise. Les Jansénistes prétendent qu'ils demandèrent dix-sept fois audience, sans l'obtenir; ils voulaient entrer en conférences réglées avec leurs adversaires. Ils furent enfin entendus, le 19 mai 1653, pardevant une Congrégation et en présence du Pape.

L'orateur chargé de porter la parole discuta les cinq propositions dans un écrit à trois colonnes, où il traitait tour-à-tour ce qu'il appelait le *sens Calviniste* et *Luthérien* de chaque proposition, le sens de la *Grâce efficace* et de la *Prédestination gratuite*, qu'il assurait être celui de S. Augustin, et qu'il déclarait soutenir en offrant de démontrer sa conformité à la foi de l'Eglise; enfin, le *sens Pélagien* et *Semi-Pélagien*, qu'il attribuait aux adversaires de Jansenius. Un autre député plaida la cause de la *Grâce efficace*, et réfuta le Molinisme comme touchant selon lui au Pélagianisme et au Semi-Pélagianisme.

Le Pape accorda des éloges aux orateurs et leur témoigna beaucoup de satisfaction; mais incontinent après il ne donna pas moins la Bulle du 31 mai, qui condamna les cinq propositions comme hérétiques, sans distinction d'aucun sens. Les mêmes députés qui avaient soutenu ces propositions, reçurent à leur départ de nouvelles marques de considération de la part du Pape, qui leur donna sa bénédiction et leur accorda, disent-ils, des indulgences. Il déclara n'avoir point entendu toucher à la doctrine de S. Augustin ni de S. Thomas, concernant la *Grâce efficace*, mais que, de leur aveu, les propositions étant susceptibles de plusieurs sens, elles devaient être condamnées, puisqu'il y en avait au moins un sous lequel elles tendaient à l'hérésie.

La Bulle fut universellement acceptée, et les Jansénistes, dit-on, s'y soumirent comme les autres. Ceux-ci ont toujours protesté que si les propositions avaient un sens hétérodoxe, ils les rejetaient sous ce rapport; mais que le sens qu'ils leur attribuaient était conforme à la doctrine de S. Augustin et de l'Eglise catholique; et voici leur raisonnement résumé dans la dix-septième Lettre de Pascal, au P. Annat: « Ou Jansenius n'a enseigné que la *Grâce efficace* (soutenue par S. Augustin, par S. Thomas, les Conciles et toute la tradition), et, en ce cas, il n'a point d'erreurs: ou il a enseigné autre chose, et, en ce cas, il n'a point de défenseurs. »

Les Jansénistes continuèrent donc de soutenir la doctrine de Jansenius, en alléguant que les propositions condamnées ne lui appartenaient point, ou que le sens qu'on leur donnait

n'était pas le sien. C'est à ce sujet que naquit la fameuse distinction du *fait* et du *droit*.

L'Abbé de St-Cyran, ami de Jansenius, avait désapprouvé quelques démarches du Cardinal de Richelieu; il avait censuré le *Catéchisme de Luçon;* il avait combattu les opinions des Molinistes sur la *Grâce*, et attaqué les Jésuites dans plusieurs de ses écrits. Le grand Arnauld, disciple de Du Verger, et fils d'Antoine Arnauld qui avait plaidé en faveur de l'Université de Paris contre les Jésuites, et qui avait écrit contre leur rappel en France, le Docteur Arnauld avait fait la critique de quelques principes attribués aux Jésuites sur la *Communion;* dans sa *Morale pratique des Jésuites*, il avait ridiculisé les décisions de leurs casuistes. D'une autre part, les Port-Royalistes avaient donné de l'ombrage à l'Autorité. Il ne fallait plus qu'une occasion pour faire éclater contre Port-Royal un orage qui grondait sourdement; elle se présenta.

Les Solitaires de cette maison avaient conservé quelques relations avec le célèbre Coadjuteur de Paris; on prétend qu'à ce sujet le Cardinal Mazarin se réunit aux Jésuites contre les intérêts de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, le Cardinal-Ministre convoqua une assemblée de trente-huit Evêques, qui eut lieu le 26 mars 1634. Cette Assemblée déclara *que les propositions étaient dans le livre de Jansenius, et que le sens dans lequel elles étaient condamnées était le sens même de l'auteur.* Cette déclaration fut envoyée à tous les Evêques du Royaume; on en fit part au Pape, en l'informant du refus que plusieurs faisaient de croire à ces deux points. On dressa un formulaire exprimant une croyance expresse à ces deux articles. Ce formulaire éprouva de grandes résistances. Le Pape Alexandre VII donna une Bulle, le 16 octobre 1656, qui confirmait celle d'Innocent X, et censurait ceux qui prétendaient que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansenius, et qu'elles n'étaient pas condamnées dans le sens de l'auteur. Ensuite le Roi statua, le 23 avril 1661, l'obligation générale de signer le formulaire arrêté par l'Assemblée du Clergé. Tout le reste est assez connu.

Pendant ces démêlés, les écrits s'étaient multipliés de part et d'autre. En 1655, avait paru la *Lettre à un Duc et Pair* du Docteur Arnauld : on y lisait cette proposition, que *St. Pierre offrait dans sa chute l'exemple d'un Juste à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, avait manqué.* L'auteur avançait de plus qu'il n'avait point trouvé dans Jansenius les cinq propositions condamnées. Cette Lettre mit la Sorbonne dans une grande agitation. Arnauld se défendit avec son éloquence ordinaire; mais sa manière, bonne pour des Théologiens ou des Philosophes, paraissait peu propre à réussir auprès du public; on

eut recours à Pascal, qui écrivit à ce sujet la première *Lettre de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis ;* elle parut le 23 janvier 1656. Malgré le succès prodigieux de cette Lettre, la censure du Docteur Arnauld n'eut pas moins lieu le 31 du même mois ; Arnauld fut exclû pour toujours de la Sorbonne, et ses deux propositions furent condamnées. Pascal venait de terminer, le 29 janvier, la seconde Lettre, qui traitait de la *Grâce suffisante*, lorsqu'il apprit que la censure d'Arnauld était décrétée ; il écrivit la troisième Lettre, qui roule sur cette censure, et qui est à la fois un chef-d'œuvre de plaisanterie et de raisonnement ; elle parut le 9 février. Le 25 du même mois, il publia la quatrième Lettre, où, en traitant de la *Grâce actuelle* des Jésuites, il commence à examiner les principes de morale de quelques-uns de leurs auteurs, ce qui forme ensuite le sujet de toutes les Lettres suivantes.

(*f*) Les diverses situations de l'homme dans la société sont innombrables ; la vicissitude des choses modifie et renouvelle sans cesse les rapports d'homme à homme ; les mœurs et les lois publiques varient de peuple à peuple, de génération à génération ; les devoirs privés, les obligations extérieures changent d'objets et de nature ; et cependant il y a une morale éternelle, qui est une pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes : lumière de justice, semblable au soleil du monde qui éclaire la patrie glacée du Lapon comme les régions brûlantes du noir Africain. Ces principes généraux, s'ils sont justes, doivent fournir des conséquences prochaines ou éloignées, capables de s'ajuster à toutes les circonstances de la vie et d'y porter la règle précise des actions humaines. Mais l'ignorance ou les passions peuvent obscurcir cette lumière naturelle ; elles peuvent donner une fausse direction aux mouvemens du cœur ; elles peuvent affaiblir ou faire taire cette voix intérieure qui est l'expression de la vérité. Un même acte peut se reproduire sous une foule d'aspects ; il peut être déterminé par une infinité de causes, environné tour-à-tour d'une multitude d'accessoires divers, d'où il reçoit son mérite, sa méchanceté ou son indifférence. La singularité d'un cas, sa nouveauté, sa complication peuvent faire naître le doute, et rendre incertaine l'application des lois ordinaires de l'équité.

Il n'appartenait qu'au flambeau de la Religion chrétienne d'éclairer ce labyrinthe de difficultés, et d'y conduire le moraliste par une route toujours sure. L'un des plus beaux caractères de cette Religion, et l'une des plus fortes preuves de sa divinité, est cette convenance éminente de sa doctrine et de ses préceptes à l'homme de tous les climats, de tous les âges, de toutes les conditions ; à tous les degrés de civilisation, à

toutes les formes de gouvernement; et, dans chacune de ces circonstances, à toutes les situations de la vie; c'est elle qui résout avec certitude tous les problèmes de la conduite privée et publique. Le Ministre du sanctuaire, chargé de la redoutable fonction de peser les actions et les pensées des hommes à la balance de la justice divine, trouve dans les lumières qu'il a dû puiser à cette source abondante d'instruction, tous les secours dont il a besoin dans ses jugemens. Si les casuistes n'avaient jamais perdu de vue ce fanal propice que la Religion faisait luire devant eux, leurs décisions, toujours conformes à la dignité et à la sainteté de leur auguste ministère, n'auraient jamais rien offert qui pût être désavoué par la justice universelle et par la saine raison.

(*g*) Qu'un autre écrivain que Pascal, né, avant tout, avec le talent nécessaire, eût aspiré à l'exécution d'un chef-d'œuvre tel que les *Provinciales*, ce n'eût pas été trop pour lui d'une vie littéraire toute entière consacrée à l'étude des préceptes et des grands modèles. Mais le secret de Pascal n'était pas dans les ressources ordinaires de l'art; les hommes de génie qui nous ont donné les premiers modèles dans chaque genre, n'ont pas consulté des règles, ils les ont faites: tel a été Pascal dans l'art d'écrire, comme dans les sciences; c'est dans son propre fonds qu'il a puisé les vrais principes du goût, comme il y avait trouvé les bases de la Géométrie. Cette vive lumière qui éclairait l'intérieur de son esprit, lui montrait, en tout, cette combinaison de rapports qui constitue la perfection; lui donnait ce sentiment exquis du juste et du vrai, cette rectitude de jugement qui fait discerner en quoi consiste le mérite de chaque chose. Et c'est un des traits qui caractérisent particulièrement ce grand homme. Il ne portait ses regards et son attention sur aucun objet, sans le frapper, pour ainsi dire, des rayons lumineux de sa raison, qui le lui montraient sous toutes les faces et lui en découvraient les détails les plus cachés.

Pascal avait réfléchi sur l'art de parler aux hommes et de s'en faire écouter: indépendamment des moyens tirés de la vérité et de la puissance du raisonnement, sujet auquel il nous ramènera lui-même ailleurs, il connaissait les ressources et l'influence du langage; et il a fait voir, par l'exemple de sa plume, jusqu'où peut aller le pouvoir des mots maniés avec habileté.

Le naturel, dit-il, est ce qui nous ravit: on aime à trouver un homme dans un auteur, bien plus qu'un auteur dans un homme. Ce n'est point dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit:

on s'élève pour y arriver et l'on s'en éloigne. Celui qui peint les passions ou les sentimens avec vérité, nous montre moins son bien que le nôtre, et cette communauté d'intelligence nous porte à aimer celui qui nous la fait sentir. Il faut quelquefois masquer la nature, mais seulement dans les occasions convenables. L'éloquence a besoin d'agrément, mais il faut que cet agrément soit tiré de la vérité. Il y a un modèle de beauté qui résulte du rapport entre notre nature et les choses qui lui conviennent : c'est ce modèle qu'il faut connaître. S'il y a un certain ordre pour l'esprit, il y en a un autre pour le cœur. La véritable éloquence se tire bien plus de l'ame que des préceptes de l'art. Cependant il y a aussi un art de s'introduire dans l'ame : il faut trouver, d'un côté, cette correspondance nécessaire entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle, et de l'autre, les pensées et les expressions dont on se sert ; on a besoin de faire une étude profonde du cœur humain, afin d'en connaître tous les ressorts. Nous devons nous mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire l'essai sur nous-mêmes des moyens que nous voulons employer, pour juger des effets que nous aspirons à produire sur les autres. Il est important de se mesurer à la nature des choses : ne pas trop élever ce qui est petit, ni rabaisser ce qui est grand. Il ne suffit pas qu'une chose soit belle, il faut encore qu'elle soit complète et mise à sa place. L'éloquence est une peinture de la pensée ; elle doit se conformer à son modèle. Il n'est point nécessaire de dire des choses toujours nouvelles : la disposition des matières fait tout, c'est à celui qui les place le mieux. Ce sont les paroles qui donnent à la pensée toute sa noblesse. Quand on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les supprimer, on gâte le discours, il les faut laisser; cette répétition n'est pas un défaut : il n'y a point de règle universelle. Les antithèses forcées ressemblent aux fausses fenêtres que l'on fait pour la symétrie. Les digressions doivent être placées à propos pour soulager l'attention et pour délasser l'esprit ; hors de-là, loin de le reposer, elles le fatiguent et le rebutent.

C'est ainsi que Pascal parcourait toutes les parties de l'art, qu'il en approfondissait tous les secrets, qu'il en démêlait toutes les règles, au moyen de ce tact fidèle dont la nature l'avait favorisé. Au lieu de cette rapide analyse de quelques-unes de ses vues, j'aurais bien préféré, pour le plaisir et l'avantage du lecteur, de donner textuellement ces réflexions dans les termes mêmes de Pascal, si l'espace me l'eût permis.

Pascal pouvait-il être insensible aux véritables beautés de la poésie ? On a cru pouvoir l'inférer de quelques passages tirés de ses *Pensées*. Mais peut-être est-il raisonnable de suspendre

son jugement, si l'on considère avec quelle justesse il sait marquer la différence qui règne entre les objets de sentiment et ceux de raisonnement, et la diversité de caractère des facultés capables d'apprécier les uns et les autres. D'ailleurs, qui connaît l'à-propos et la destination des réflexions isolées qu'on a pu recueillir là-dessus ? Qui peut savoir précisément ce qu'il entendait par cette poésie qu'il ne croit pas devoir ménager ? Les expressions et les images qu'il cite en exemple, appartiennent tout juste à cette manière ampoulée qu'il a eu le courage de mépriser au milieu de l'admiration universelle : « Je hais, dit-il, les mots d'enflure. » Ces figures dont il se moque sont prises parmi l'oripeau dont se décoraient les poètes du temps, et ce sont précisément les mêmes que le grand Despréaux a couvertes un peu plus tard d'un ridicule ineffaçable, lorsqu'armé du fouet de la satire, il vengeait les intérêts du goût en purgeant le Parnasse français de tout le clinquant qui y trompait encore l'œil abusé de ses contemporains (1). Cette jeune personne que Pascal nous montre couverte de miroirs et de chaînes de laiton, n'est-elle pas l'emblême très-exact, l'image la plus fidèle de cette poésie guindée et chargée de vains ornemens, qui jusqu'alors avait capté tous les suffrages? Quels étaient les chefs-d'œuvre qui pouvaient lui révéler le génie poétique de sa langue ? Quelques-unes des Pièces de Corneille qui avaient déjà paru ; mais qu'étaient les Poètes français avant Corneille, Malherbe seul excepté ? Si toutefois Pascal a réellement eu peu d'estime pour les beaux-arts, ce

---

(1) « On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; » et faute de cette connaissance, on a inventé de certains mots bizarres, » *siècle d'or*, *merveille de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, etc., et » on appelle ce jargon, beauté poétique. »

PASCAL.

Encor si pour rimer, dans ma verve indiscrète,
Ma Muse au moins souffrait une froide épithète,
Je ferais comme un autre, et sans chercher si loin,
J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louais Philis, *en miracle féconde*,
Je trouverais bientôt, *à nulle autre seconde*.
Si je voulais vanter un objet *nompareil*,
Je mettrais à l'instant, *plus beau que le soleil*.
Enfin, parlant toujours *d'astres et de merveilles*,
De chefs-d'œuvre des Cieux, *de beautés sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hasard,
Je pourrais, etc.

BOILEAU, *Sat.* 2.

que semblerait indiquer un mot qui lui est échappé en passant, sur la Peinture, il faudrait pardonner à un homme d'un goût si pur d'avoir vécu dans un siècle où les grands et véritables chefs-d'œuvre des arts étoient encore ignorés ou méconnus, et où il ne suffisait pas d'enfanter des merveilles, mais où il fallait encore créer un public capable de les juger. Peut-être aussi pourrait-on considérer ce jugement de Pascal sur la Poésie, s'il en faisait en effet peu de cas, comme une sorte d'opinion systématique, adoptée sur parole dans le commerce de ces hommes graves dont la morale austère ne voyait dans le langage des Muses, que celui des passions terrestres, et un moyen de plus de les peindre et de les exciter.

(*h*) Ne dissimulons point quelques reproches qui ont été faits aux *Provinciales* sous le rapport littéraire : quel est l'ouvrage que la critique n'a pas attaqué ? En est-il d'ailleurs un seul où elle n'ait absolument rien à reprendre ?

On a prétendu que ces Lettres pèchent quelquefois par défaut d'élégance et d'harmonie; qu'on y trouve un trop grand nombre d'expressions familières et proverbiales qui paraissent manquer de noblesse ; et l'on a cité des traits que l'on a assuré n'être ni d'assez bon goût, ni d'assez bon sens.

Je ne ferai aucune difficulté de convenir du premier point. On trouve en effet dans les *Provinciales* quelques phrases construites avec un léger embarras ; on en trouve d'autres où un concours un peu dur de consonnes qui se frappent et s'entre-choquent les unes les autres, étonne tout-à-coup l'oreille au milieu d'un flux rapide et coulant qui la charmait par son murmure flatteur et varié. Quelquefois aussi l'oreille se sent heurtée par la rencontre immédiate de plusieurs syllabes de même son. Peut-être ces défauts d'harmonie paraîtraient-ils moins graves, si l'on pouvait les juger d'après l'opinion de Cicéron, qui accorde au style simple certaines négligences, telles que des hiatus, et qui va même jusqu'à les prescrire. Je ne déciderai point si cette tolérance, ou plutôt cette règle, admise par un si grand maître de l'art, est précisément applicable ici ; mais je pense du moins qu'il faudrait peut-être examiner si les passages qui ont paru manquer de deux qualités qu'aucun écrivain n'a pu constamment réunir, si ces passages sont ceux qui, par leur objet, exigeaient le plus de perfection dans le style, et si Pascal s'est oublié dans les sujets de quelque importance.

Quant au ton de familiarité et de simplicité, je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas dû le prendre à propos, dans la forme d'écrit qui s'accommode le mieux de tous les genres de style; je vois moins encore quelle fortune il aurait pu faire en

traitant en style académique le contrat *Mohatra* et autres bouffonneries de ce genre. Après tout, que veut-on dire par un style toujours noble ? Exiger qu'un auteur qui parcourt des sujets très-variés fût toujours monté sur des échasses, ce serait méconnaître la loi du naturel et du vrai, première règle de l'art d'écrire.

Descriptas servare vices, operumque colores.

HORAT. *De Art. Poet.*

« Il y a, dit Fénelon, une fausse politesse semblable à celle
» de certains provinciaux qui se piquent de bel esprit : ils n'osent
» rien dire qui ne leur paraisse exquis et relevé; ils sont tou-
» jours guindés, et croiraient se trop abaisser, en nommant
» les choses par leurs noms (1). »

La véritable éloquence ne consiste pas dans l'abus des richesses : on cesse d'être éloquent dès-lors qu'on l'est toujours. Des beautés, quoique réelles, qui se succèdent sans interruption, s'effacent les unes les autres, et il n'y a plus rien de saillant que les défauts; un effet qui se soutient sans relâche, n'est plus de l'effet, c'est une belle et pénible uniformité. Tel est, si je ne me trompe, le vice principal de la manière de Thomas : il ne dit absolument rien avec simplicité; il relève sans exception toutes ses idées, ou par le tour, ou par le choix et l'alliance des mots; par la symétrie de sa phrase, ou par une antithèse; par quelque rapprochement, par un trait d'érudition, ou par une comparaison : le plus petit membre de ses périodes est régulièrement une figure de Rhétorique. On est d'abord frappé d'admiration, à la vue de tant de brillans éclairs qui se multiplient de plus en plus; on est ébloui; mais, à force de l'être, on finit par ne plus rien voir, sinon les taches ou les inadvertances de l'orateur, quand il lui en échappe. Thomas a moins de défauts réels qu'on ne paraît le croire : ses défauts sont plutôt négatifs, si l'on peut s'exprimer ainsi; son éloquence trop savante est surchargée de beautés. En mêlant parmi ces richesses des détails naturels, simples, doux ou gracieux dans une proportion convenable, il y aurait, à mon

---

(1) Second Dialogue sur l'Eloquence.

Is enim est eloquens, dit Cicéron, *qui et humilia subtiliter, et mediocria temperate potest dicere............ Is erit igitur eloquens, ut idem illud iteremus, qui poterit parva summissè, modica temperate, magna graviter dicere......... Narrationes credibiles, hoc historico, sed prope quotidiano sermone explicatæ dilucidè.*

Orat. 100, 101, 124.

avis, de quoi faire vingt orateurs d'un grand mérite. L'esprit veut être reposé pour admirer : rien ne le fatigue plus et ne tue plutôt le sentiment de l'admiration, que la nécessité d'admirer toujours. Louons donc Pascal d'avoir si bien connu cet art heureux, *de passer du grave au doux, du plaisant au sévère.* Mais tout cela est devenu extrêmement trivial, et j'ai honte, pour les grands critiques des *Provinciales*, de le répéter ici.

Pendant que nous sommes sur cette matière, qu'on me permette encore une observation. J'ai toujours cru remarquer deux genres d'éloquence qui diffèrent autant dans leurs effets que dans leurs moyens. Je me figure une sorte d'éloquence qui s'empare de l'ame sans réserve, une éloquence telle que l'auditeur ou le lecteur, entraîné par la force des choses, ne voit ni le lieu, ni le temps, ni les circonstances, ni l'orateur qui lui parle; éloquence d'autant plus digne de ce nom, qu'elle nous porte à attribuer tout le succès qu'elle produit, à la nature du sujet dont elle nous entretient, à la bonté de la cause qu'elle vient d'exposer ou de défendre. Cette éloquence, tellement maîtresse de l'art dont elle use, qu'elle n'en laisse pas percer la moindre trace, serait propre peut-être à faire naître quelque sentiment du beau idéal de l'orateur : c'est à ce genre qu'appartient la manière de Démosthène, de Pascal et de Bossuet.

Il en est une autre qui, jalouse de montrer ses richesses, les annonce sans déguisement, et met tout le soin possible à cacher son sujet sous le brillant attirail dont elle l'environne. Ici, le style ne marche qu'avec nombre et cadence, entouré d'une pompe magnifiquement préparée, toujours appuyé sur l'équilibre des phrases qu'il ajuste régulièrement deux à deux, ou trois à trois : une constante symétrie d'idées, de mots ou de construction, répand sur sa route un ordre, une mesure où l'esprit peut jouir à chaque instant du mérite, de l'exactitude et de la proportion. Les périodes sont si bien alignées, contrebalancées et découpées, que le premier membre suffit pour faire entrevoir déjà tous les autres. Les fleurs abondent, mais toujours semées avec méthode; par-tout on peut voir à découvert et admirer le travail de l'ouvrier. Je n'ai pas besoin de citer des modèles.

Pour ce qui est du défaut de sens et de goût, reproché à Pascal, il me semble qu'on n'a pas été heureux dans les preuves qu'on en a données; on paraît avoir ignoré, pour les unes, qu'un écrivain polémique doit quelquefois recourir à des traits de caractère et à cette sorte d'argumens que l'école appelle *ad hominem* : or, ce n'est surement pas là que Pascal a le plus mal réussi; et l'on a oublié, quant aux autres, qu'il

parlait à des Théologiens. Pascal, manquer de sens et de goût ! C'est là du moins un étrange paradoxe, qui aura bien de la peine à s'établir. Les traits qui ont déplu aux critiques ne seraient-ils point au contraire de nouvelles et excellentes preuves de ce goût épuré et de cette justesse de sens dont Pascal a fourni d'ailleurs tant d'exemples ?

Est-il vrai enfin que la crainte d'être accusé d'impiété l'ait obligé d'émousser ses plaisanteries ? Qui est-ce, je le demande, qui ne sera pas étonné de cette critique au moins fort singulière ? Quel est le bon esprit qui préfère le fiel et l'âcreté d'une satire mordante, à ce ton d'urbanité, à cette plaisanterie ingénieuse et délicate, à cette fleur d'atticisme, qu'il est si difficile de rencontrer et qui plaît tant aux véritables gens de goût.

Et qu'on ne dise pas que le fanatisme de l'admiration nous aveugle et nous cache des défauts qu'il n'appartient, assure-t-on, qu'*à des esprits petits et froids* de ne pas apercevoir ou de dissimuler. Une franche admiration est ce qui porte le moins à la partialité : la sincérité ne peut s'allier qu'avec la justice, elle n'a point d'intérêts secrets qui dictent ses jugemens. La froideur et la petitesse ne peuvent être, que je sache, les caractères d'une haute estime ; et il y aurait vraisemblablement plus de petitesse et de froideur à s'appesantir sur des remarques puériles, et à rechercher minutieusement quelques taches légères parmi les nobles traits de la physionomie d'un grand homme.

(*i*) Ce bel ouvrage de Pascal est, dans son ensemble, d'un goût parfait et d'une facture achevée. On n'y trouve plus aucun vestige du phébus, de la contrainte, des *concetti* qui défiguraient les écrits antérieurs. Les *Provinciales*, différentes en ce point des bons ouvrages ordinaires de littérature, qui ne profitent qu'aux connaisseurs, passèrent sous les yeux des lecteurs de toutes les classes, et contribuèrent à épurer, ou plutôt à former le goût général : elles rendirent le public difficile, et forcèrent les écrivains de soigner leurs productions. En manifestant un si grand nombre de ressources ignorées ; en dévoilant un nouvel ordre de beautés dont on n'avait pas même eu le sentiment, cet ouvrage régénéra la langue, et il ne fut plus permis, sous peine de ridicule, d'écrire avec la plume précieuse des auteurs les plus admirés jusques-là.

On a dit que Pascal trouva l'art difficile de placer le ridicule à côté de l'image du crime, sans que l'horreur que l'un excite, empêche de rire de l'autre ; on a dit que ce que les *Provinciales* offrent de plus étonnant, c'est que dans un long ouvrage de plaisanterie sur des matières théologiques, il n'y

ait peut-être pas un seul mot de mauvais goût (1) ; on a dit que l'auteur a montré le talent peu commun de disposer les transitions dans la succession des sujets les plus disparates, sans jamais heurter l'esprit, sans donner jamais la moindre secousse à l'attention du lecteur. On aurait pu ajouter qu'il a presque toujours eu le talent bien plus grand de donner le caractère et le mérite de l'unité à une masse de sujets divers et incohérens, traités l'un après l'autre, quoique rassemblés dans une même lettre ; car un fil continu et les transitions les mieux ménagées, ne suffisent pas toujours pour constituer l'unité.

FIN DES NOTES DE LA DEUXIÈME PARTIE.

NOTES DE LA TROISIÈME PARTIE.

(*a*) Ici l'on voit crouler ce système qui fait puiser à l'homme la connaissance du fini dans l'infini ; opinion inconcevable, sur-tout chez des esprits clairvoyans qui cependant n'ont pas méconnu la condition de l'homme : tel a été le sentiment de Descartes, et ensuite de Mallebranche, de Bossuet, de Fénelon et de quelques autres personnages distingués ; système démenti par l'homme tout entier et en contradiction avec tous les actes de l'intelligence humaine. Comment un point peut-il s'appuyer sur l'infini ? Comment l'homme trouvera-t-il dans un abîme d'obscurités où il se perd, le principe de quelque chose, un sentier qui le dirige, un rayon qui l'éclaire ? Y a-t-il dans l'infini un point de départ ? Ne voyons-nous pas l'homme, dans l'acquisition de la plus petite masse de connaissances, n'y arriver que par une addition lente et successive, en s'élevant progressivement et avec effort d'un degré à l'autre, en accumulant péniblement, et comme pièce à pièce les parties du savoir qu'il se procure ? Si l'infini était sa place naturelle, s'il tirait de-là toutes ses lumières, il pourrait retourner à leur source en remontant leur cours actuel, et rentrer ainsi dans son élément primitif. Qu'il entreprenne de le faire, et il n'y aura pas besoin de raisonnement pour lui montrer la vérité.

---

(1) On trouve dans les *Provinciales* quelques mots qui paraissent employés dans un sens impropre et dont l'usage a totalement changé l'acception ; mais ces mots, encore très-fréquens dans les auteurs du dix-septième siècle, sont en fort petit nombre dans les écrits de Pascal.

Qu'il choisisse, pour son essai, s'il le veut, cet ordre de connaissances claires et rigoureuses que la Géométrie seule met à sa disposition, et où il trouvera un point d'appui ferme et invariable : qu'il s'élance avec mesure d'un pas à l'autre sur cette échelle palpable qui est sous sa main ; si quelque route peut le conduire à l'infini, certes c'est celle-là, qui semble le lui montrer comme la suite naturelle d'un progrès sensible et soumis à un calcul incontestable. Qu'il marche donc vers l'infini...... Un brouillard épais survient, qui trouble sa vue, qui déconcerte son esprit, et vient disputer à l'évidence elle-même sa clarté et sa force. Et ne voyons-nous pas que nous ne saurions même parler de l'infini, sans nous embarrasser dans notre langage qui se contredit à chaque mot, et où les expressions viennent perdre leur sens accoutumé ? Impuissance de notre vue, faiblesse d'une intelligence aveugle, vanité d'une raison débile, qui se voit confondue à l'aspect de quelques atomes et d'une suite d'unités ! S'il y a des choses finies qui effraient notre imagination et la troublent, comment pourrait-elle envisager l'infini ?

Cette erreur a sa source dans un jeu de mots. On a considéré l'infini comme la chose positive par excellence, et toute limite comme une négation de l'infini ; mais c'est mettre l'homme à la place de Dieu, pour qui seul l'infini est positif : l'homme est environné de limites qui le pressent de toutes parts, et il n'a pas une connaissance qui ne soit posée sur une limite ; c'est donc l'infini qui est pour nous une négation (comme l'indique l'impuissance où nous sommes de le désigner autrement que par une expression négative), et encore cette négation ne peut-elle se reculer à nos yeux qu'en s'appuyant sur une suite de limites qui se succèdent et qui finissent par égarer notre vue et par l'éblouir complètement. La chute successive de ces bornes frappe bientôt d'une épouvante toujours croissante notre faible imagination qui frissonne, s'effarouche et succombe à la pensée et à la crainte d'arriver à une dernière limite qui lui ouvre les portes formidables de l'infini. J'ai toujours admiré la pleine confiance de quelques métaphysiciens qui nous assurent, de la meilleure foi du monde, qu'ils ont une parfaite connaissance de l'infini : *Infinitum*, disent-ils, *in se et propriâ formâ et ratione constitutivâ percipitur*. C'est un infini bien commode, que celui qui se place si librement entre les bornes de notre esprit. Qu'attendre de la raison humaine, quand on la voit susceptible de s'abuser à ce point ? Pascal n'en sait pas tant et ne voit pas si clair : « Nous con» naissons, dit-il, qu'il y a un infini, mais nous ignorons » sa nature. » Si l'homme est capable de connaître l'infini,

pourquoi y a-t-il pour lui un seul mystère dans la nature ? toutes les barrières doivent tomber devant son esprit, et il y a une évidente contradiction à l'accuser de faiblesse et de témérité. Dès-lors il peut tout oser, et il a le droit de rejeter tout ce que sa vaste et sublime raison ne conçoit pas. Comment les disciples de Descartes, qui adoptent avec tant de confiance et de sécurité toutes les opinions quelconques de ce philosophe, n'ont-ils pas vu que celle-ci, comme plusieurs autres, loin d'aller au but qu'ils se proposent, mène aux conséquences les plus opposées à leurs vues ?

Le savant auteur de *l'Histoire comparée des Systèmes de Philosophie*, a fait voir, par exemple, en quoi et comment la philosophie de Descartes conduit réellement à celle de Spinosa: « Descartes, dit-il, n'eût sans doute avoué aucune des conséquences de ce philosophe, et cependant il les a toutes préparées (1). »

Ajoutons que le système cosmologique de Descartes, quelque beau qu'il ait dû paraître encore, même après avoir été reconnu pour une erreur, n'est peut-être pas très-favorable au dogme de la Providence. « Je ne puis pardonner à Descartes, dit » Pascal : il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, » pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui » faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en » mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu (2). »

(*b*) Il existe dans l'Ecole une ancienne distribution des facultés humaines en deux grandes classes : l'une est celle de *l'Entendement*, qui comprend la sensation, la perception, l'attention, la réflexion, la comparaison, le jugement, le raisonnement, la mémoire, l'imagination, etc. ; l'autre, est celle de la *Volonté*, à laquelle se rattachent les penchans, les désirs, les passions, les sentimens, les affections d'amour et de haine, etc. ; ou, en deux mots, selon l'expression plus commune et devenue presque triviale, ce sont l'esprit et le cœur. Cette division qu'adopte Pascal, quelques métaphysiciens modernes ne l'admettent pas. Parmi ceux-ci, il en est qui, après avoir sagement donné des noms aux diverses modifications de l'ame, s'épuisent ensuite à multiplier les classes de ces facultés, sans éclairer peut-être davantage la science. Si le défaut absolu de division laisse régner l'obscurité, les classifications trop nombreuses introduisent la confusion.

(*c*) Ces vérités premières, qui ne peuvent se démontrer, n'en

(1) Chap. xiij, tome II, page 64.

(2) Tome II, page 152.

sont pas moins incontestables ; car, comme dit Pascal, la cause qui les rend incapables de démonstration, n'est pas leur obscurité, mais leur extrême évidence ; et ce manque de preuve, loin d'être un défaut, est au contraire une perfection. Pascal emprunte à ce sujet des exemples de la Géométrie ; il varie et applique ses remarques avec une justesse et une clarté qui ne peuvent être contestées que par ces esprits pointilleux, dont la subtilité énigmatique n'oppose à la lumière des vérités naturelles, que d'autres prétendues vérités ténébreuses et inintelligibles, qui ne sont claires que pour eux. Pascal anéantit leurs argumens avec l'arme puissante de sa dialectique ; et frappé lui-même de la fécondité de ses idées, il suspend ses raisonnemens, et trouve *fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles ; mais*, ajoute-t-il plaisamment et avec un grand sens, *il est des temps de niaiser.*

(*d*) L'autorité humaine, dit Pascal, doit être consultée dans l'histoire, la géographie et les langues ; elle doit l'être encore dans la connaissance des choses sacrées, où la vérité ne peut se manifester que par elle ; mais elle a peu de poids dans les mathématiques, dans toutes les sciences qui s'appuient sur l'expérience et le raisonnement, sauf les cas où l'on n'a rien à lui opposer. Delà la mesure d'estime que nous devons accorder aux anciens. Ils étaient nouveaux dans tout ce qui regarde cette dernière branche de nos connaissances, et c'est chez nous-mêmes qu'est cette *antiquité* que nous honorons dans les autres. Toute la suite des hommes doit être envisagée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ; la vieillesse de cet homme permanent ne doit pas être cherchée près de son berceau, mais dans les temps qui en sont les plus éloignés. Avoir pour les anciens un respect sans bornes, ce serait les traiter mieux que n'ont fait ceux qui étaient venus avant eux, et leur porter une estime qu'ils n'auraient méritée que parce qu'ils n'en ont pas eu une pareille pour leurs prédécesseurs.

Ne sera-t-on point surpris de voir ici Pascal, sans cesse frappé de la misère et du néant de l'homme ; Pascal qui a si bien montré les bornes de notre intelligence et la faiblesse de notre raison ; de le voir professer avec tant d'assurance ce système de la continue perfectibilité humaine qui a fait si grand bruit de nos jours ? C'était précisement à lui qu'il appartenait de soutenir cette doctrine, après avoir donné la mesure des facultés humaines dont nous pourrons user successivement sans jamais les dépasser. Quand nous avancerions pendant des milliers de siècles, ne serions-nous pas encore renfermés dans l'étroite sphère de notre condition ? Car on n'est pas allé,

je pense, jusqu'à imaginer que nous puissions jamais en sortir. Des Philosophes qui n'ont fait peut-être qu'emprunter de Pascal, sans en faire l'aveu, un système qu'ils ont exagéré, n'ont changé ce système en erreur, que parce qu'ils ont négligé ou refusé de reconnaître, avec Pascal, que l'espace assigné aux efforts de l'homme, n'est rien au prix de l'immensité de l'Univers; que le cercle où il lui est permis de s'étendre n'est qu'un atome en comparaison de cet autre cercle qui lui correspond aux extrémités de la nature : comme l'orbe parcouru dans les cieux par le globe que nous habitons, n'est qu'un point au milieu de la sphère étoilée. L'homme étant infiniment éloigné des extrêmes, le terme de ses efforts est comme marchant devant lui, et la distance est toujours la même.

(*a*) Le fond de cette méthode par excellence, serait de définir sans exception tous les termes, et de démontrer rigoureusement toutes les propositions; ce qui n'est pas en notre pouvoir, chaque définition supposant des termes antérieurement définis, et toute démonstration s'appuyant nécessairement sur quelque proposition déjà prouvée; en sorte qu'on n'arriverait jamais aux premiers termes ni aux premières vérités. D'ailleurs, il y a des vérités de sentiment ou de raisonnement, qui ne sont telles que pour les cœurs droits et pour les esprits justes : tous les autres les rejettent ou disputent encore.

Ajoutons un autre obstacle qui s'oppose à l'usage de la méthode accomplie de Pascal; c'est l'imperfection des langues. Elles sont surchargées de termes pompeux ou insignifians, de mots oiseux ou parasites, qui s'y sont introduits à l'insu de la raison; vains sons qui ne frappent que l'oreille, ou qui portent tout au plus à l'esprit abusé quelques fantômes fugitifs qu'il prend pour des idées. Les langues sont encore embarrassées d'une foule d'expressions à plusieurs faces, qui, à force de varier dans leur acception, ont fini par ne plus offrir qu'un sens incertain qui échappe à toute analyse, ou par exprimer tout ce qu'on veut : dangereux Protées, dont les rôles équivoques trompent sans cesse l'œil de l'esprit, entraînent les méprises, favorisent l'erreur et éternisent les querelles. Gardons - nous cependant de préconiser la chimère d'une langue rigoureusement philosophique, dont chaque mot conserverait invariablement le sens unique qu'on lui aurait une fois attribué. Cette langue sèche et aride serait privée de la fécondité des synonymes, d'une multitude d'expressions qui, quoique diverses, présentent quelque analogie dans leur signification, et sont d'un si grand secours pour exprimer l'affinité des idées qui tiennent, pour ainsi dire, à une même famille; de cet heu-

reux vague de certains mots, qui permet à l'écrivain de s'en emparer à propos et de leur imposer la fonction qu'il lui plaît; de cette variété de locutions qui sont une mine utile de ressources pour l'orateur, et lui font éviter des répétitions fastidieuses; de ces épithètes multipliées, qui sont comme autant de traits de pinceau propres à mettre les objets sous les yeux de l'imagination. Quelle voie prendrait une telle langue, dans sa froide stérilité, pour rendre toutes les nuances de la pensée et du sentiment? Dénuée de tout moyen de peindre et de charmer, elle n'aurait ni richesses ni couleurs pour l'éloquence et la poésie; elle manquerait totalement de variété, d'harmonie, de force et d'expression.

(*f*) Selon Pascal, ceux qui veulent définir le mouvement, l'espace, le temps et les nombres, mettent une proposition à la place d'une définition; et cette proposition, loin de rien expliquer, a dès-lors besoin de preuve; car c'est vouloir pénétrer l'essence de la chose, au lieu d'indiquer seulement la chose même; et qui est-ce qui ne pourra pas disputer à perpétuité sur une essence qui nous est inconnue? Tout comme on peut étudier les propriétés de la lumière sans en connaître la nature, on peut raisonner de même sur les propriétés de l'espace, du temps, du nombre et du mouvement, sans entrer dans l'essence intime de ces choses. C'est ce que fait sagement la Géométrie, dont la méthode consiste à ne point expliquer ce que tout le monde entend, mais à définir tout le reste, et à ne point prouver ce qui est clair, mais à démontrer tout ce qui ne l'est pas.

Pascal, après avoir donné les règles des définitions, veut qu'en fixant la signification d'un mot, on le destitue dès-lors de tout autre sens, afin de prévenir les équivoques qui surviennent toutes les fois qu'abandonnant le sens primitivement attaché à une expression, pour lui en substituer d'autres, on ne laisse pas de confondre les conséquences, trompé que l'on est par cette identité de mots qui couvrent, pour ainsi dire, des choses diverses et très-distinctes.

Quant aux règles détaillées de sa méthode, les voici: « Eclaircir tous les termes obscurs ou à double sens; n'employer que des mots déjà connus ou expliqués; ne demander en axiomes que des choses évidentes; prouver tout ce qui n'est pas assez clair, et n'y faire servir que des axiomes ou des vérités déjà démontrées; substituer mentalement la définition à la place du défini: en deux mots, comme nous l'avons dit, définir et prouver. » On ne pouvait manquer de dire que ces règles n'apprenaient rien de nouveau, et que depuis longtemps elles étaient consignées dans tous les Traités de Logique.

Pascal a prévu l'objection. Il croit qu'il ne suffit pas de recevoir des maximes sans en connaître la force; il montre, par des exemples remarquables, la différence qu'il y a d'indiquer en passant un principe utile, sans en tirer, ni sans en prévoir aucune conséquence, de le laisser mort dans un terrain stérile, à le faire germer au contraire dans toute sa fécondité et à en recueillir tous les fruits. Il fait voir comment les Logiciens s'étaient abusés lorsqu'ils prétendaient s'être approprié la méthode des Géomètres, comme s'il y avait quelque utilité à frapper l'air d'un son et à s'en tenir là, à énoncer des règles sans en connaître la puissance, à les mêler avec d'autres règles qui en détruisent tout l'effet, ou dont la superfluité n'annonce que trop l'ignorance où l'on est de la valeur des autres.

(*g*) Pascal a été complètement oublié par tous les historiens de la philosophie, hors un seul qui a su l'apprécier et démêler, dans ses vues, la base d'un système remarquable sur la réalité et le principe des connaissances, savoir le sentiment primitif des vérités de fait (1). Peut-être Pascal eût-il fait plus de bruit, s'il avait donné quelque système bizarre de *Philosophie rationnelle*, quelque théorie stérile des *facultés humaines*. Mais il s'est borné à exposer une doctrine courte et lumineuse, à la portée de tout le monde, tirée avec une grande justesse de la nature même de l'homme; sa philosophie, trop simple pour être remarquée, tend toute entière à la pratique : on ne lui a pas soupçonné la moindre profondeur. Cependant ses beaux ouvrages, qui montrent continuellement ses principes en action, étaient, ce me semble, une assez bonne recommandation en faveur de ses doctrines. Des écrivains distingués ont bien fait quelque mention des petits écrits philosophiques de Pascal; mais cette mention est tellement passagère, qu'on voit bien qu'ils n'ont point connu toute la valeur de ces précieux morceaux. J'en ai jugé tout autrement, mais je suis bien éloigné de me croire en état d'en signaler tout le mérite. Si toutefois l'analyse que j'en ai donnée ne peut les faire connaître que très-imparfaitement, elle peut du moins servir à en faire soupçonner l'importance, en montrant la liaison de ces vues de Pascal avec un système philosophique dont peut-être personne n'a entrevu jusqu'ici tout l'ensemble dans les écrits de ce grand homme.

(*h*) Des censeurs de Pascal ont contesté la grandeur de l'homme, et ont prétendu qu'il n'y avait pas plus de noblesse

(1) *Hist. comparée des Systèmes de Phil.* 1ere. Partie, Chap. 13.

et de dignité dans un être pensant, que dans une matière inerte : la pensée n'a rien de plus élevé à leurs yeux que les qualités matérielles des corps. Mais si tel est leur sentiment, pourquoi mettent-ils tant de gloire à devenir poètes ou savans? Pourquoi se tourmentent-ils à faire des livres, au lieu de façonner tout simplement un morceau de bois ou d'argile ? Comment peut-on refuser de reconnaître que, si nous ressemblons par quelque côté à la Divinité, c'est par le sublime attribut de la pensée, par les beaux dons de l'intelligence et du sentiment ? Ainsi le croyaient les plus illustres philosophes parmi les anciens ; plus conséquens à eux-mêmes, ils avaient de l'homme une bien plus haute idée. Platon n'hésitait pas à croire que l'ame humaine contenait une parcelle de l'essence divine, mêlée avec une partie de l'ame du monde ; et cette opinion était plus ou moins partagée par plusieurs autres sectes de philosophes. Tous ces systèmes par lesquels l'homme dénigre sa propre nature, ne sont au fond qu'une déplorable contradiction. Il est en effet remarquable que les philosophes qui disputent le plus sur la dignité de l'ame humaine, sont précisément ceux qui affichent le plus d'orgueil. Pense-t-on, dit Pascal, nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'on doute si notre ame est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, *et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ?* Il faut convenir que c'est un orgueil au moins bien étrange, que celui de se rabaisser soi-même au niveau des bêtes et même au-dessous. Cependant la vanité nous est si naturelle, que le dernier des hommes cherche aussi ses admirateurs : « Les philo- » sophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, » veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le » lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu : et moi qui écris » ceci, j'ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le » liront, l'auront aussi. Malgré la vue de toutes nos misères » qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous » avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous » élève. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions » être connus de toute la terre, etc. (1). » N'est-ce pas avoir une haute idée de l'ame, que de tout sacrifier pour en être estimé ? Si le désir de la gloire atteste notre néant, puisque nous ne pouvons nous suffire, et que nos vertus même ne sont rien pour nous si on ne les honore au-dehors, ce désir prouve aussi tout le cas que nous faisons de la raison de l'homme. Ceux qui méprisent le plus l'ame humaine, en ont pourtant une idée

(1) *Pensées* de Pascal.

tout aussi grande, puisqu'ils ne redoutent rien tant que de perdre l'estime et la louange des hommes.

(*i*) Pascal avait dit : « S'il y a un Dieu, il est infiniment in-
» compréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il
» n'a nul rapport à nous : nous sommes donc incapables de
» connaître ce qu'il est. Les célèbres éditeurs des *Pensées* ont modifié ce passage; ils ont mis: « Nous sommes donc incapables
» de connaître *ni* ce qu'il est, *ni s'il est* (tome 2, page 33, édition
» in-18.).» C'est-à-dire, qu'à la question sur la *nature* de Dieu, la seule que Pascal avait en vue, ils ont ajouté celle de *l'existence*, qui n'est jamais entrée dans son esprit. Sans doute qu'ils ont eu leurs raisons pour faire cette petite addition, *ni s'il est*. Aussi, imputant à Pascal la pensée que l'existence de Dieu ne peut se démontrer, ils ont eu l'air de se charger de le faire, à sa honte, et ils se sont écriés *qu'il était beau*, en effet, *de voir* M. un tel *prendre, contre Pascal, la défense de l'existence de Dieu*. Il est en effet bien beau et bien imaginé de se donner la peine de prouver qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, à celui qui entreprend un grand ouvrage pour établir la divinité de la Religion chrétienne. J'abandonne au lecteur le soin de donner les noms qui conviennent à cet ingénieux artifice et à ce *beau* résultat.

Mais on dirait que ces commentateurs ne font que semblant de croire à l'existence de Dieu, à voir les soins qu'ils prennent de faire ressortir, dans les *Pensées* de Pascal, ce qui leur paraît offrir quelque appui prétendu à l'opinion contraire. Pascal a donné à entendre que, parmi les preuves de l'existence de Dieu, il ne mettait pas au premier rang celles qui se tirent des merveilles de la nature; ils se sont empressés de dire *qu'on peut*, il est vrai, *opposer avec quelque avantage, et les désordres apparens du monde, et ces phénomènes inconnus, dont l'ordre ou le désordre nous échappe, et dont le nombre*, disent-ils, *est immense, eu égard au petit nombre d'objets dans lesquels l'ordre a pu nous frapper*. On voit bien qu'ils ne se sont pas doutés de toute la faiblesse de leur argument. Si l'ordre, lorsqu'il nous frappe, est réel et ne peut nous tromper, il n'en est pas de même de ce qui nous paraît un désordre. D'ailleurs, l'ordre qui se montre dans un seul phénomène suppose une cause intelligente que ne peuvent plus faire révoquer en doute mille désordres apparens qui pourraient survenir ensuite. Je suppose qu'un être capable de raisonnement et étranger à tous nos arts, soit introduit dans un atelier, et y rencontre d'abord une horloge en mouvement; qu'on lui en explique le mécanisme et l'usage, et qu'il aperçoive lui-même la juste correspondance des mouvemens de cette horloge avec la marche du

jour : pourra-t-il attribuer la construction de cette machine à une cause aveugle ; et, pour reconnaître quelque intelligence dans l'ouvrier, attendra-t-il qu'on lui ait montré quelques milliers de machines analogues tout aussi bien réglées? Quand il viendrait, si l'on veut, à trouver, après cela, quelques rouages épars, mal assemblés ou brisés, cela le mettrait-il dans le cas de se rétracter sur la combinaison raisonnée qui règne dans la première horloge qu'il vient d'admirer? Cette machine en sera-t-elle moins artistement exécutée et moins propre à son objet ? Mais, après tout, que parlez-vous de désordres ? Comment nous prouverez-vous qu'il y en ait d'autres dans le monde, que ceux introduits dans l'ordre moral par les êtres doués d'intelligence et de raison, qu'il fallait rendre libres de faire le mal, pour qu'ils fussent capables de faire le bien ? Vous voulez résoudre le grand problème de l'arrangement de l'univers : possédez-vous toutes les données nécessaires pour en entreprendre la solution? Je vous opposerai ici vous-même à vous-même ; je vous rappellerai cette ignorance dans laquelle vous convenez que vous êtes d'un nombre immense de phénomènes qui peut-être nous seront à jamais inconnus ; vous voulez prononcer sur ce que vous appelez des écarts, dans l'ordonnance d'un tout infini dont vous connaissez à peine un atome.

(*k*) Selon Pascal, le dernier acte de la raison éclairée, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ; et elle est bien faible, dit-il, si elle ne peut aller jusques-là. « C'est tout ignorer, dit, avec la même justesse, » l'éloquent Evêque de Clermont, que de vouloir tout con- » naître : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à » la soumission ; l'incrédulité est le vice des ames faibles et » bornées (1). »

(*l*) « Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne » jugerait pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas » un coup de hasard, aurait entièrement perdu l'esprit. Or, si » les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans, » c'est la même chose...... Je trouve bon qu'on n'approfondisse » pas l'opinion de Copernic ; mais il importe à toute la vie de » savoir si l'ame est mortelle ou immortelle...... Il est indubitable » que l'ame est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une » différence entière dans la morale ; et cependant les philo- » sophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel » étrange aveuglement !......... Le moindre mouvement importe

(1) Sermon du 2.e Dimanche du Carême.

» à toute la nature ; la mer change pour une pierre. Ainsi » la moindre action importe pour ses suites à tout. Donc » tout est important............ De se tromper en croyant vraie la » Religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre. » Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse (1) ! »

(*m*) On a dit qu'un homme qui regarderait comme impossible de parvenir à la connaissance de ce qui concerne la vie future, *peut raisonnablement rester dans le doute*. Mais si cet homme est dans le doute et qu'il en convienne, il n'est donc pas assuré qu'il n'y ait pas une vie future ; et alors il est atteint par l'argument de Pascal. Or, quel est celui qui peut affirmer qu'une vie future est impossible? Où sont ses preuves? Et s'il en a, c'est donc à tort qu'il dit que l'homme n'a aucun moyen d'acquérir quelque connaissance certaine sur ce point: le sophisme est palpable. Adressons-nous au plus déterminé partisan de l'anéantissement, et demandons-lui quel est le fondement de son opinion : en dernier résultat, nous verrons que tout se réduit à des sentimens personnels, à un système conjectural où rien n'est démontré ; et il ne sera pas difficile de le mettre hors d'état de prouver que le système contraire soit absolument impossible. Rien n'établit mieux la force du raisonnement de Pascal, que les paralogismes embarrassés, et, si je l'ose dire, la puérilité de quelques-unes des raisons qu'on a essayé d'y opposer.

Les commentateurs de Pascal disent qu'il aurait dû commencer par prouver « qu'il n'est pas impossible à l'homme » d'arriver à quelque notion certaine touchant la vie future. » Il a fait mieux que cela : il a fait voir que ceux qui raisonnent ainsi sont précisément ceux qui ne veulent pas écouter les preuves de cette connaissance, ou qui font semblant de les chercher, mais qui, bien déterminés à ne jamais les peser sincèrement, n'y cherchent que quelques moyens de se fortifier dans des principes qu'ils sont bien résolus de ne jamais abandonner ; ceux enfin qui, « dans la négligence où ils font profession d'être, » de chercher la vérité, crient que rien ne la leur montre (2). »

J'ajoute qu'il n'est pas vrai que Pascal eût dû commencer par prouver ce qu'on exige, puisqu'il veut faire voir qu'indépendamment de toute connaissance certaine, en prenant l'homme dans l'état de doute, et en supposant que, sous ce rapport, tout soit égal, si l'on veut, de part et d'autre, entre

(1) *Pensées* de Pascal.

(2) *Ibid.*

l'Athée et le Chrétien, le premier doit alors se décider pour le parti le plus sûr. Il montre ensuite que l'Athée ayant bien moins de motifs de certitude dans son système, que le Chrétien plein de foi n'en a dans le sien, l'état de doute du premier ne peut entrer en parallèle avec la paix de l'ame et la sécurité du dernier ; que l'Athée, à raison de son doute seul, sera un insensé, s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour faire l'étude la plus sérieuse et la plus approfondie de tous les argumens qui peuvent exister en faveur de la vie future, afin de dissiper une bonne fois, avec les lumières d'une démonstration sans réplique, jusqu'au moindre nuage de crainte sur les suites affreuses de son opinion, dans le cas où elle serait fausse. Car ce qui peut arriver de pire au Chrétien, s'il se trompe, n'est, après tout, comme on l'a observé, que le plus grand bien même que l'Athée puisse attendre. Or, Pascal ne demande pas autre chose que cet examen fait avec sincérité.

Que si l'Athée prétend n'avoir pas le moindre doute sur la vérité de son système, nous pourrons le prier de nous exposer les preuves irrécusables qu'il doit posséder, et il n'y aura plus de dispute : au lieu de payer l'argument de Pascal avec des subtilités métaphysiques, il y répondrait bien plus victorieusement par ses preuves, qui termineraient la discussion. A défaut de quoi, il faudra convenir d'une incertitude réelle, et toujours nous retombons dans l'argument de Pascal.

Les auteurs d'une longue dissertation sur cet argument, me paraissent avoir commis une méprise qui échapperait à peine au plus novice écolier de philosophie, et qui sert d'appui à tout le système de leurs raisonnemens : ils ont confondu la simple possibilité métaphysique d'une hypothèse arbitraire, telle qu'on en pose à volonté, par manière de raisonner, avec la probabilité ; c'est-à-dire, avec la possibilité d'un ordre de choses qui, s'il n'est pas démontré par le fait, est du moins assuré véritable par les autorités les plus imposantes, et établi comme tel par une foule de preuves morales.

Enfin, pour réfuter mieux le raisonnement de Pascal sur la vie future, on a transformé l'auteur des *Pensées* en un Missionnaire, qui s'adresse à un Philosophe Indien ou Chinois, et l'on a prétendu conclure de la controverse établie entre ces deux personnages, que le raisonnement de Pascal ne vaut rien *en thèse générale*. Mais ce n'est pas pour un Bonze ou un Bramine que Pascal a écrit ses *Pensées sur la Religion* : c'est pour des hommes nés et élevés dans le sein du Christianisme ; il n'a laissé aucune incertitude sur l'objet qu'il s'est proposé. Quand

on se permet de déplacer ainsi les questions, et de mettre un auteur dans une situation toute autre que celle qu'il a expressément choisie lui-même, il est bien facile de lui ôter, si l'on veut, jusqu'au sens commun. On n'ignorait pas l'objet de Pascal, puisqu'on est allé jusqu'à lui reprocher de ne raisonner que contre un mauvais Chrétien, au lieu de chercher à convaincre un Mexicain ou un Chinois; c'est-à-dire, qu'on l'accuse d'être conséquent et fidèle à ses vues. Mais n'est-il pas plaisant qu'un auteur ne soit pas le maître de préférer le sujet qu'il lui plaît de traiter? Qu'y aurait-il à répondre à celui qui blâmerait Bossuet de ce que l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche* ne saurait s'appliquer à l'Impératrice de Maroc? Vous parlez à des hommes; vous avez tort: que ne vous adressez-vous aux habitans de la Lune? Pourquoi nos Prédicateurs ne s'embarquent-ils pas tous pour Mexico ou pour Pekin? Ou bien, afin de s'épargner un voyage qui pourrait ne pas convenir à chacun d'eux, pourquoi, au lieu de parler à leurs auditeurs habitués le langage qu'ils leur croient nécessaire, ne pensent-ils pas qu'il pourrait bien y avoir parmi eux quelque habitant de Surate ou de Quito, et que n'établissent-ils leurs discours en conséquence?

(*n*) Les censeurs de Pascal ont cru anéantir sa grande *Pensée sur l'homme*, lorsqu'ils ont dit que l'on pouvait attribuer les vices et les misères humaines aux circonstances extérieures et aux institutions sociales. Mais si l'homme a dégénéré par l'influence de ces causes, il est donc parti d'un état meilleur; il est donc capable de créer lui-même son infortune et ses travers, qui sont ainsi son propre ouvrage; il est donc un être plein de faiblesses et sujet à mille erreurs. Or, Pascal n'en demande pas davantage, et c'est précisément là ce qu'il dit lui-même. Les remarques dont ces mêmes critiques ont accompagné les *Pensées* de Pascal, n'étant qu'une satire continuelle de certains hommes, de certaines classes d'hommes ou de certaines institutions, ne prouvent pas beaucoup en faveur de la raison humaine, et n'en donnent pas une bien plus haute idée que les traits vigoureux dont Pascal s'est servi pour en dépeindre l'ignorance et les incertitudes.

(*o*) Les commentateurs de Pascal ont cru lire beaucoup plus avant que lui dans la nature et les destinées de l'homme, lorsqu'ils ont regardé cet état d'agitation dans lequel il passe sa vie, non comme le besoin de chercher hors de lui un bonheur qu'il ne peut trouver, et par conséquent comme une preuve de sa misère, mais comme un salutaire aiguillon qui rend l'homme utile à ses semblables et à la société. Mais

Pascal, que je sache, ne nie nulle part que cette agitation inquiète de l'homme ne tourne souvent au profit commun dans les rapports de l'ordre social ; cela ne prouve autre chose sinon qu'alors l'utilité de la société résulte des travaux et des peines de chacun de ses membres ; et s'ensuit-il moins que l'homme individuel ne poursuive toute sa vie une chimère de félicité qui lui échappe sans cesse ? Et en est-il moins misérable, si ses efforts continuels n'atteignent jamais à leur but ? Quelle preuve plus évidente que sa destination finale s'étend plus loin que cette vie où il ne vit jamais, et qu'il fut créé pour un bonheur plus grand que tout ce qu'il peut rencontrer (jouissance sur la terre ? Ajoutons à cela l'amour insatiable de l'homme pour la nouveauté, amour si grand, impatience si vive, que ce qu'il y a de plus beau à ses yeux cesse de l'être, si l'impression se prolonge un peu; il lui faut des imperfections pour varier ses jouissances ; il se lasse de tout, puisque le plaisir même le fatigue bientôt et lui fait éprouver de nouveaux besoins.

(*p*) Il y a une vérité bien désolante pour ceux qui cherchent leur bonheur dans les vains plaisirs du monde : vérité tant de fois et si inutilement rappelée. Nous croyons trouver quelque chose de réel dans les objets que nous poursuivons avec tant de passion : les obtenons-nous ? l'illusion cesse, une triste surprise, ou un dégoût plus triste encore survient au milieu de la jouissance, et nous retombons dans un vide insupportable, jusqu'à ce qu'une nouvelle expérience, tout aussi trompeuse, vienne à son tour nous occuper entièrement ; et cette suite d'épreuves, toujours les mêmes, ne désabusera personne.

(*q*) C'est dans Pascal que la plupart des Orateurs chrétiens ont pris les plus beaux traits dont ils ont enrichi leurs discours, lorsqu'ils ont voulu parler de l'*état actuel de l'homme.* Voici quelques coups du pinceau de Bossuet, où il est facile de reconnaître le sublime modèle que cet autre grand peintre avait sous les yeux : « O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un » prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompa- » tibles ? ou bien est-ce une énigme inexplicable ? Non, Messieurs, » nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans » l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y » a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers » principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble » à un édifice ruiné, qui, dans ses masures renversées, conserve » encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son » premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance » de Dieu et sur son amour ; par sa volonté dépravée, il est

» tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et
» les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines,
» on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les
» traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la
» marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en
» l'homme si forte, qu'il ne peut la perdre; et tout ensemble
» si faible, qu'il ne peut la suivre, etc. »

Sermon pour M.me de La Vallière.

(r) On a cru tirer du caractère du peuple Juif de puissantes considérations pour renverser la Tradition sacrée et les fondemens de la Religion chrétienne. Mais, loin que l'ignorance et la grossièreté de ce peuple fassent rien contre la vérité des Ecritures, il n'y a pas besoin de meilleures preuves de la divinité des Prophéties et de celle de Jésus-Christ. Et en effet, dans quelle source les Prophètes et Jésus-Christ ont ils puisé cette haute sagesse, cette vive lumière, cette profondeur de doctrine qui ont étonné et confondu toute la vaine sagesse du monde? Si le peuple Juif eût été le plus éclairé de la terre, n'aurait-on pas attribué ces prodiges à une cause toute naturelle? Comment une contradiction si surprenante n'a-t-elle pas ouvert les yeux à l'incrédulité, et ne lui a-t-elle pas fait entrevoir la sagesse des vues divines dans le choix de la plus méprisable des nations, pour conserver la plus sublime des doctrines?

(s) Un très-grand nombre des *Pensées* de Pascal sont des traits de génie d'un éclat et d'une vigueur qui étonnent, et ces traits ne brillent pas moins par le plus haut degré de beauté dans l'expression. On trouve dans ce livre quelques *Pensées* qui manquent de clarté et qui paraissent couvertes d'un voile impénétrable; d'autres présentent de légères taches dans la diction ou dans le choix des mots; quelques-unes, visiblement contraires aux opinions de l'auteur, n'étaient vraisemblablement que des objections destinées à être combattues, ainsi qu'on l'a généralement soupçonné. Un grand nombre se répètent, avec quelque différence dans les mots, et d'autres fois à très-peu près dans les mêmes termes. C'est une collection de notes, de pièces ébauchées, de matériaux mis en réserve, dont quelques-uns sont restés bruts; et cette collection ne doit être jugée, ni dans sa totalité, ni dans les détails, selon les règles ordinaires de la composition littéraire.

Ces considérations n'ont pu prévenir les critiques dont on a accompagné une partie de ce Recueil.

Les censeurs de Pascal ne s'accordent guères entr'eux, et l'on

ne voit pas trop ce que peuvent prouver toutes ces opinions contradictoires qui, prises dans leur somme, paraissent s'entre-détruire complètement. L'un veut bien voir dans l'auteur du *Traité de la Roulette*, un grand Géomètre; mais les *Provinciales* si vantées contiennent des fautes de goût et des longueurs : un autre le met au premier rang des anciens et des modernes dans l'art d'écrire; mais il ne le regarde que comme un compilateur des maximes et de la philosophie d'autrui : celui-ci en fait un Théologien très-adroit, et un apologiste habile de la Religion chrétienne; mais il lui conteste ses découvertes dans les sciences, ou du moins il le chicane, quand il ne peut faire mieux, sur l'importance de ces découvertes : celui-là lui accorde le premier degré parmi les plus ingénieux satiriques; mais il en fait le plus mauvais raisonneur du monde, et lui suppose à peine le sens commun dans les matières graves. Si, par tous ces jugemens divers, dont quelques-uns sont passablement absurdes, on aspire à établir que Pascal n'a porté la perfection absolue dans aucun de ses ouvrages, on n'aboutira, après tout, qu'à nous rappeler que Pascal fut un homme, et que rien n'est parfait sur la terre; mais peut-être toutes ces opinions démontrent-elles mieux que ne sauraient faire tous les raisonnemens, que Pascal est également grand comme savant, comme écrivain et comme philosophe.

Il arrive souvent que pour faire passer un jugement qui est une injustice, on prodigue sur quelque autre point des éloges exagérés. En agissant ainsi, fût-on même de bonne foi, on se donne l'air de contrefaire l'impartialité. Il semble qu'on veuille acheter à tout prix la faculté de proposer un sentiment que tout le monde ne partage pas. Ce serait se méprendre beaucoup que de calculer de la sorte; car, en manquant d'équité d'une part, on s'exposerait encore à paraître manquer, de l'autre, de lumière et de goût. Je ne veux point alléguer qu'en pareil cas, on ait le dessein d'accorder trop, pour faire conclure qu'au fond l'on n'a rien accordé, selon l'axiome de l'école; car ce serait trop mal étayer un jugement que l'on veut faire passer pour vrai, que de l'appuyer d'une opinion donnée pour fausse; ce serait ruiner sa propre autorité; mais je dis seulement que la justice et la saine raison n'exagèrent rien, comme elles n'atténuent rien.

On avait élevé, il y a quelques années, contre les *Pensées* de Pascal, l'accusation grave de *larcin audacieux*, *de plagiat le plus évident et le plus manifestement intentionnel*; et cette accusation pouvait paraître d'un poids d'autant plus grand, qu'elle faisait partie d'une brochure spirituelle et remarquable, pleine

d'ailleurs d'observations aussi judicieuses que piquantes. J'avais entrepris de réfuter ce grief avec quelque soin ; mais la noble franchise avec laquelle l'auteur a reconnu postérieurement son erreur sur ce point, m'a fait tomber les armes des mains : touché de ce rare et bel exemple de candeur littéraire, j'ai effacé ma note avec autant de plaisir que j'avais mis de chaleur à l'écrire.

(*t*) On se demande naturellement ici où sont les longues années que Pascal a consacrées à ces immenses recherches et à ces profondes méditations. Si l'on commence par compter la vie entière d'un savant devenu l'égal des plus grands génies dont s'honorent les sciences, celle d'un écrivain parvenu à donner à sa nation le premier et l'un des plus parfaits modèles de l'art d'écrire dans sa langue ; si l'on ajoute le temps nécessaire à la composition d'un grand nombre d'écrits théologiques aussi remarquables par le mérite du raisonnement, que par l'étendue de l'érudition ; si l'on compte ensuite les années de cruelles souffrances qui ont occupé une si grande place dans la vie de Pascal ; si l'on calcule ces heures de douleur qui ont encore rempli une partie de tous les autres jours de son existence, et qu'on cherche alors ce qui reste : de quel étonnement, de quelle admiration n'est-on pas saisi, lorsqu'on se rappelle que Pascal n'a pas vécu la moitié de la vie naturelle la plus courte ! Il est mort à trente-neuf ans !

(*u*) La piété de Pascal pouvait-elle n'être pas éclairée? « La » piété, a-t-il dit lui-même, est différente de la superstition ; » pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. » Ceux qui ont qualifié de petitesses certains détails pieux de sa conduite, ont partagé l'erreur de ces gens du monde qui, faute de connaître les sublimes mouvemens qui dirigent une ame chrétienne, ne voient que folie dans les pratiques d'une Religion qui s'est annoncée en effet elle-même comme un objet de scandale pour la sagesse humaine.

(*v*) En avouant la douceur de Pascal à recevoir les avertissemens qu'on lui donnait sur ses défauts, on a dit que cette douceur est peu méritoire chez ceux qui ont de petits défauts et de grandes vertus. Singulière méthode de contester un genre de mérite, que de l'attaquer par un autre, et de disputer à un grand homme le prix de ses qualités, en leur opposant d'autres qualités ! Triste envie de nuire, qui se trahit par son impuissance et par l'embarras visible où elle se met ! Il y a peut-être plus de grandeur d'ame à recevoir patiemment les reproches sur de légers défauts, que sur de grandes faiblesses ; car on s'attend bien que celles-ci frapperont les yeux de tout le monde,

Mais l'homme supérieur ne s'offense même pas qu'on lui montre quelques taches qui le blessent lui-même. Que s'il vient à s'irriter contre une accusation fausse, ne nous hâtons pas de condamner ce mouvement, en l'expliquant par les lois ordinaires du cœur humain : c'est l'indignation de l'homme de bien contre l'injustice, non parce que cette injustice le touche, mais parce que cette fois elle lui est démontrée, qu'il ne peut la révoquer en doute, et que son affreuse certitude porte dans cette ame droite et franche une lumière funeste qui dissipe les douces illusions de la confiance.

(x) A la simplicité d'un enfant et à l'humilité du vrai Chrétien, Pascal réunissait cette élévation d'ame, cette grandeur de sentiment qui inspirent un juste dédain pour toutes les vanités de la vie, et donnent la vraie mesure de la valeur des choses. Au travers de la plus touchante modestie, on voit percer cette noble indépendance d'un esprit éclairé, qu'aucun préjugé ne domine et qui sait tout mettre à sa place.

Il distingue deux sortes de grandeurs dans le monde; les grandeurs naturelles et celles de convention. Celles-ci prennent leur source dans la volonté des hommes, telles sont la noblesse et les rangs; celles-là consistent dans les qualités réelles et indépendantes du caprice et de l'opinion. Aux unes, nous devons les égards extérieurs que commandent les convenances et le bon ordre; aux autres, un respect naturel qui parte de l'ame. « Il » n'est pas nécessaire, parce que vous êtes Duc, que je vous » estime, disait Pascal à un personnage élevé en dignité; mais » il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes Duc et honnête » homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces » qualités.......................... Si étant Duc et Pair, vous ne vous » contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et » que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous » prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. » Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous » la refuser sans injustice; mais si vous ne le faisiez pas, vous » seriez injuste de me la demander, et assurément vous n'y » réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand Prince du » monde. »

Je ne me suis pas arrêté à peindre avec détail les vertus sociales de Pascal : qui est-ce qui les ignore ? Cette foule de qualités estimables qui lui attiraient la considération universelle, ne sont-elles pas toutes contenues dans l'exercice des vertus chrétiennes, dont elles sont la conséquence naturelle et nécessaire ? Où est l'homme dont le commerce est le plus agréable et le plus sûr, si ce n'est celui qui s'oublie tout en-

tier pour ne s'occuper que du bien des autres, et qui, dans toutes ses actions, considère la présence redoutable d'un Dieu qui en est le sévère scrutateur?

(y) Pascal, dès l'âge de vingt-quatre ans, se livrant à une étude particulière de la Religion chrétienne et à la méditation des Livres saints, conçut dès-lors le projet de perfectionner sa conduite et de faire une guerre soutenue aux penchans désordonnés de la nature; dessein qu'il suivit avec constance jusqu'à sa mort. Son exemple et ses maximes pleines de justesse et de force contribuèrent à augmenter dans sa famille cet esprit de piété qui y régnait déjà; il devint même le conseil et le consolateur d'une foule de personnes qui déposaient dans son sein leurs doutes ou leurs tribulations; et ces infortunés, accablés d'afflictions ou troublés par l'inquiétude, ne sortaient jamais d'auprès de lui sans emporter une lumière nouvelle, ou sans avoir découvert une source de paix et de douceur qui leur était demeurée inconnue.

A trente ans, s'étant presqu'entièrement retiré du monde, il consacra plus spécialement tout son temps à approfondir l'Ecriture, et à nourrir son cœur des sentimens qu'elle lui inspirait. C'est dans les cinq années qui suivirent cette époque de sa vie, qu'il entreprit de développer, en faveur de la Religion, ce grand et nouveau système de preuves, dont il puisait les matériaux dans l'étude de l'homme et dans celle des Livres sacrés. C'est aussi pendant ce temps, et dans les quatre années de souffrances qui terminèrent sa douloureuse vie, qu'il jeta sur le papier, sans ordre et sans suite, ces *Pensées* immortelles où j'ai tâché de découvrir quelqu'enchaînement au travers des matériaux si divers dont lui seul était digne de manifester les rapports et l'ensemble.

J'ai parlé ailleurs des souffrances habituelles de Pascal. Sa sœur nous rapporte un exemple de la rare patience avec laquelle il les supportait. Etant incommodé de violens maux de tête et d'une inflammation dans les entrailles, il lui fut ordonné de se purger tous les deux jours pendant trois mois. Il se détermina sans difficulté à ce long et pénible remède; supplice réel et d'autant plus grand pour lui, qu'il ne pouvait avaler aucun liquide qui ne fût chaud, et seulement goutte à goutte : il l'endura jusqu'au bout sans jamais se plaindre. Ayant recouvré un peu de santé, les Médecins lui conseillèrent de se livrer dans le monde à quelque dissipation, et lui interdirent toute espèce de travail. Il suivit cet avis avec peine, et seulement parce qu'il crut que c'était un devoir de ne pas

négliger sa santé par sa faute ; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Il avait une sœur religieuse à Port-Royal-des-Champs, qui avait embrassé la vie monastique, par l'influence des discours et de l'exemple de son vertueux frère. Par un retour de cette influence et par les conseils réitérés de cette même sœur, qui lui rendit ceux qu'elle en avait reçus, il conçut à son tour le dessein de se consacrer à une pieuse retraite. Il prit un autre logement ; il changea totalement sa manière de vivre, et travailla dès-lors à retrancher chaque jour quelque chose de son superflu, à soulager les pauvres, à vaincre tous les mouvemens de la nature, à pratiquer, en un mot, toutes les vertus chrétiennes. Il mettait en exemple continuel et en préceptes pleins d'onction, envers tous ceux qui l'approchaient, ces maximes de sagesse et de piété profonde qui sont répandues dans le livre de ses *Pensées*.

Il vécut ainsi pendant cinq ans, s'occupant de son grand ouvrage sur la Religion, et se livrant, sans y prendre garde, à des travaux excessifs qui minaient rapidement les restes d'une vie languissante et épuisée. C'est pendant ce temps qu'il écrivit les *Provinciales*.

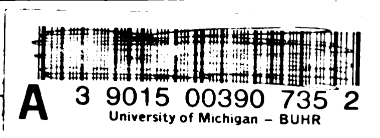
A trente-cinq ans, tous ses maux redoublèrent et ne lui laissèrent plus jusqu'à sa mort aucun relâche. Ils commencèrent par un grand mal de dents qui le plongea dans de cruelles insomnies, auxquelles nous devons ses travaux sur la *Roulette*.

Sa dernière maladie, qui dura deux mois, débuta par un dégoût excessif ; ses vives douleurs causaient la plus grande surprise aux Médecins, qui ne lui trouvaient aucun mouvement de fièvre ; mais il n'en sentait pas moins le danger de son état, et il demanda avec instance qu'on lui administrât tous les secours de la Religion. Il les reçut dans la plus parfaite connaissance et avec la plus fervente dévotion. Un moment après, il retomba dans de violentes convulsions qui durèrent vingt-quatre heures, et au milieu desquelles il expira, le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans et deux mois.

Ainsi mourut « cet homme extraordinaire qui reçut de la » nature, dit l'estimable et savant Editeur de ses Œuvres, » tous les dons de l'esprit : Géomètre du premier ordre ; Dia- » lecticien profond ; Écrivain éloquent et sublime. Si on se » rappelle que dans une vie très-courte, accablé de souffrances » presque continuelles, il a inventé la *Machine Arithmétique*, » les *Élémens du Calcul des Probabilités*, la *Méthode pour* » *résoudre les problèmes de la Roulette* ; qu'il a fixé d'une

» manière irrévocable les opinions encore flottantes des Sa-
» vans, touchant la pesanteur de l'air; qu'il a écrit un des
» ouvrages les plus parfaits qui existent dans la Langue Fran-
» çaise; que, dans ses *Pensées*, il y a des morceaux d'une
» profondeur et d'une éloquence incomparables : on sera
» porté à croire que, chez aucun peuple, dans aucun temps,
» il n'a existé de plus grand génie. »

FIN DES NOTES DE LA TROISIÈME PARTIE.


A 3 9015 00390 735 2
University of Michigan – BUHR


A 3 9015 00390 735 2
University of Michigan – BUHR

